

Chapitre I : Histoire de la philosophie

A- La question de l'être et du devenir

Généralités :

Selon Aristote, la métaphysique est la « philosophie première », c'est-à-dire la science qui étudie « l'être en tant qu'être ». Martin Heidegger disait : « L'arbre de la philosophie croît du sol nourricier de la métaphysique ». En effet, comme l'avait perçu Leibniz, toute philosophie tire son origine dans la question métaphysique du pourquoi : Pourquoi y a-t-il quelque chose et non rien ? Dans sa quête de l'être, la métaphysique se heurte à son devenir. De ce fait, qu'est-ce que l'être ? Qu'est-ce que le devenir ?

- Le concept de l'être désigne en général ce que nous ressentons existé d'une manière ou d'une autre, dans la perception, qu'elle soit sensible ou intelligible.

- Quant au devenir, il est défini selon l'Encyclopédie philosophique Universelle comme étant : « ... L'ensemble des changements présents si l'on ne veut attirer spécialement l'attention sur aucun d'entre eux, soit la série des changements susceptibles d'affecter, spécialement dans l'avenir, une chose, une personne, une institution. ». Pour corroborer cela, André Lalande attribue au terme devenir « Le changement considéré en tant que changement, c'est-à-dire en tant que passage d'un état à un autre ».

Le devenir est donc considéré comme un simple changement de l'être. Ainsi n'importe qui peut faire l'expérience du caractère éphémère de sa propre vie, des saisons qui se succèdent les unes les autres, les choses qui changent au fil du temps. Mais le devenir de l'être s'attaque au principe d'identité de l'être, car, « Le changement consiste en ceci que ce qui était n'est plus et que ce qui n'était pas est maintenant ». Dans cette perspective, le devenir est donc « une destruction de l'identité de l'être avec lui-même ».

Quelles sont les différentes conceptions des penseurs sur la question de l'être et du devenir à travers les époques et les temps ?

L'être et le devenir selon les époques :

a-L'époque antique :

La philosophie antique grecque s'étend sur une longue période qui va du VII^e siècle av. Jésus Christ jusqu'à la philosophie néoplatonicienne de Plotin au III^e siècle après Jésus Christ. Elle peut être divisée en trois grandes parties :

- Les présocratiques (du milieu du VII^e siècle av. JC jusqu'au Ve siècle av. JC avec des philosophes comme Thalès, Pythagore, Héraclite, Parménide, Zénon...). Cette philosophie était basée sur l'étude de la nature.

- La période classique (Ve siècle av. JC au IV^e siècle av. JC), marquée par les sophistes et Socrate puis ses disciples. L'étude de la philosophie se réorientera sur l'homme et la société.

- Et enfin la période hellénistique (après la mort d'Alexandre le Grand en 323 av. JC), marquée par les stoïciens, épicuriens.... Elle aura pour objet l'éthique, en tant que réflexion sur la morale.

1- Héraclite

a- Biographie :

Héraclite d'Ephèse est un philosophe grec de la fin du VI^e siècle av. JC. Il serait né à Ephèse vers 544-541 av. JC selon Diogène Laërce. Il est issu d'une famille illustre et sacerdotale. Il renonce en faveur de son frère aux privilèges que lui donnait le statut de descendant de Codros, roi d'Athènes dont le fils Androclès fonda Ephèse. Bien avant Socrate, Héraclite aurait appliqué à la lettre le « Connais-toi toi-même », car il disait : « Il faut s'étudier par soi-même et tout apprendre par soi-même ». Il semble avoir été un autodidacte. Les circonstances de sa mort restent floues. On suppose qu'Héraclite écrivit un seul et unique livre dont il ne nous reste que quelques fragments.

b-Sa conception de l'être et du devenir

La pensée d'Héraclite est parfois désignée sous le nom de ***mobilisme***. Pour Héraclite l'être est essentiellement en devenir, changement permanent qui s'impose à tout être. Les choses n'ont pas de consistance, et tout se meut sans cesse car le réel est en même temps stable et changeant. : Nulle chose ne demeure ce qu'elle est et tout passe en son contraire. « On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve » disait Héraclite. Pour lui tout devient tout, tout est tout. Ce tout pour lui est éternel, n'a pas été créé et ne saurait disparaître. Il affirme : « le monde, unité de tout, n'a été créé par aucun des dieux, ni par aucun des hommes, mais a été, est et sera un feu éternellement vivant qui s'allume et s'éteint selon des lois. ». Prenant le feu comme principe premier, tout naît du feu et tout revient au feu (Logos). Ce qui vit meurt, ce qui est mort devient vivant : le courant de la génération et de la mort ne s'arrête jamais. Ce qui est visible devient invisible, ce qui est invisible devient visible, le jour et la nuit sont une seule et même chose, il n'y a pas de différence entre ce qui est utile et ce qui est nuisible ; le haut ne diffère pas du bas, le commencement ne diffère pas de la fin. Pour Héraclite rien n'est stable, tout coule. Il préconise que tout changement dans la nature comme dans la société est dû au combat des contraires (lutte des contraires). La vie de la nature suit un mouvement ininterrompu au cours duquel toute chose, toute propriété se transforme en son contraire. Dans la vie de l'homme, cette transformation de chaque chose en son contraire est, non pas un simple changement, mais une lutte universelle. Pour ainsi dire le caractère universel du changement et la transformation de chaque propriété en son contraire rendent toute qualité relative. Les choses sont des assemblages de forces contraires, et le monde est un mélange qui doit sans cesse être remué pour qu'elles y apparaissent. Cette relativité du changement et la théorie de la lutte des contraires a été une source d'inspiration pour Marx.

2- Parménide

a- Sa biographie :

On ne connaît pas avec exactitude les dates de naissance et de mort de Parménide d'Elée. Sa vie s'étant de la fin du VI^e siècle av. JC, jusqu'au milieu du Ve siècle av. JC. Il aurait eu 65 ans quand il venait à Athènes où il aurait rencontré le jeune Socrate peut être âgé de moins de 20 ans. Parménide était le fils de Pyrès (ou Pyrrhès). Il est issu d'une famille riche et puissante. Il eut comme successeurs Empédocle et Zénon d'Elée. Il fut législateur dans sa ville natale. Il nous reste des fragments de son poème « De la nature » dont la première traite de la vérité et la seconde de l'opinion.

b- Sa conception de l'être et du devenir:

En parlant de l'être et du devenir, Parménide se situe dans la perspective de démontrer qu'un quelconque devenir de l'être n'est pas possible. Il prend ainsi le contre-pied d'Héraclite en affirmant que le mouvement de l'être n'est qu'une illusion et que tout est stable. Ainsi il aboutira à la thèse selon laquelle « l'Être est, le non-Être n'est pas ». L'être ne change pas, ne devient pas son contraire. Ainsi on peut dire que l'approche héraclitienne du devenir sera mise en question par Parménide pour qui l'être n'est pas ***devenir*** mais ***stabilité***. L'être est ***immuable et immobile, un et éternel, inengendré***. Il écrit : « ...d'autre part il est immuable, contenu de l'éternité de liens puissants ; il est sans commencement et sans fin, puisque nous avons repoussé absolument l'idée de sa naissance et de sa mort, à quoi répugne du reste notre conviction et nos sens de la vérité. Il demeure identique à lui-même, dans le même état et par lui-même. ». La théorie de l'être de Parménide expose sa conception de la physique qui selon lui, procède de l'admission de deux principes : un principe actif c'est-à-dire le clair et un principe non clair ; inerte : c'est l'obscur.

Textes d'appuis :

Texte1 :

Ce qui peut être dit et pensé se doit d'être : car l'être est en effet, mais le néant n'est pas. A cela, je t'en prie, réfléchis fortement, cette voie de recherche est la première dont je te tiens éloigné. Ensuite écarte-toi de l'autre voie : c'est celle où errent des mortels dépourvus de savoir et à la double tête ; en effet, dans

leur cœur, l'hésitation pilote un esprit oscillant : ils se laissent porter sourds, aveugles et sots, foule inepte, pour qui être et non-être sont pris tantôt pour le même et tantôt le non-même, et pour qui tout chemin retourne sur lui-même. On ne pourra jamais par la force prouver que le non-être à l'être. Ecarte ta pensée de cette fausse voie qui s'ouvre à ta recherche ; résiste à l'habitude, aux abondants prétextes, qui pourrait t'entraîner à suivre ce chemin, ou œil aveugle, sourde oreille et langue encore régentent tout ; plutôt, juge avec ta raison la réfutation pleine de controverse que je viens d'exposer.
Parménide, *Fragments*.

Texte2 :

Nous descendons et ne descendons pas dans le même fleuve, nous sommes et ne sommes pas. Le froid devient chaud, le chaud froid, l'humide devient sec et le sec humide. [...] Les immortels sont mortels et les mortels immortels : ils échangent mutuellement la vie et la mort. Il faut savoir que la guerre est universelle, que la justice est une lutte et que tout arrive à l'existence par la discorde et la nécessité. [...] Les contraires se mettent d'accord, des sons variés résulte la plus belle harmonie et tout est engendré par la lutte.

De la multiplicité des choses provient l'UN, et de l'UN la multiplicité. Dans la périphérie du cercle, le commencement et la fin coïncident. [...] C'est un même chemin qui mène en haut et qui mène en bas. Le monde n'est un et commun que pour ceux qui sont éveillés mais pendant le sommeil chacun possède un monde à part.

Héraclite d'Ephèse, les grands textes de la philosophie, éd. Bordas.

1- Platon

a- Biographie :

Platon (Aristoclès) naquit en 428 av-J-C à Athènes. Son père (Ariston), sa mère (Périxioné) et son fils (Adimante). Il est issu d'une famille noble et semble promis à une carrière politique. Son milieu lui offre une formation intellectuelle diversifiée et solide. Deux événements feront renoncer Platon à la politique :

- l'échec du gouvernement des Trente tyrans dans lequel étaient impliqués des proches de sa famille et qui se comporta de manière sanguinaire ;
- Surtout sa rencontre en 407 avec Socrate et la fin tragique de ce dernier, dont il suivra l'enseignement pendant 08 ans. Les espoirs de Platon s'effondrent quand Socrate est condamné à mort en acceptant de boire la ciguë. Le philosophe est incompris par les citoyens. A la mort de Socrate, Platon se réfugie à Mégare où il rencontre Euclide qui était à la tête d'une célèbre école. Il voyage successivement en Egypte, en Cyrénaïque (Libye actuelle), en Italie puis la Sicile auprès de Denys l'Ancien (tyran), où il tente à 3 reprises d'établir des réformes politiques et un gouvernement juste (échec).

De retour à Athènes en 387 av. J.C. Platon fonde à 40 ans l'Académie qui fut la première école philosophique de l'histoire organisée de façon méthodique (fermée en 526 par l'empereur chrétien justinien). Platon meurt à Athènes en 347 av-J-C à l'âge de 81 ans.

Les ouvrages de Platon peuvent être classés en trois groupes :

- les dialogues de jeunesse : « Gnoséologie de Socrate », « Criton », « Gorgias » ;
- les dialogues de maturité : « Le Phédon », « Le Banquet », « La République » ;
- les derniers dialogues : « Les sophistes », « Parménide », « La politique ».

b- Sa conception de l'être et du devenir :

Philosophe idéaliste et dialecticien, Platon est le premier qui a tenté une solution au problème métaphysique du devenir en opérant à la fois un dépassement d'Héraclite et de Parménide. Pour lui, le devenir de l'Être est rendu possible, aussi bien par les Idées que par l'existence d'un non-Être relatif qu'il a nommé l'altérité (négation pure de l'identité, opposition le moi et le non-moi). Pour Platon, c'est l'Idée qui réalise tout ce qu'il y a d'intelligible dans le monde. Celle-ci existe absolument par soi, et en dehors de toute pensée. Non générée et incorruptible, l'Idée subsiste toujours. Elle est douée d'intelligibilité, et n'est connue que par l'intellect. Il établit clairement la distinction entre ce qu'il nomme Idée et la chose sensible vouée au changement, au mouvement et donc au devenir. En plus chez Platon, la pluralité sensible existe

par participation aux Idées qui ont le même nom qu'elle. Il affirme à ce sujet : « *Ces Idées dont nous parlons, sont à titre de modèles, des « paradigmes», dans l'éternité de la Nature ; quant aux objets, ils leur ressemblent et en sont des reproductions ; et cette participation que les autres objets ont aux Idées ne consiste en rien d'autre qu'à être faits à leur image.* ». Par ailleurs, dans le *Phédon*, Platon soutient que les Idées sont causes des êtres et du devenir des choses. Ainsi, le mouvement et le changement observés dans le monde sensible qui traduisent son être en devenir, ont pour principe les Idées immuables et éternelles. L'Idée est plus qu'une connaissance vraie, c'est l'être même, la réalité vraie, absolue, éternelle existant en dehors et au-delà de nous et dont les objets visibles ne sont que des reflets. Ils sont des copies de modèles universels, immuables, éternels que Platon appelle les Formes ou les Idées. Dans le langage courant, on entend par idée une modification, un acte de l'esprit. Chez Platon, l'Idée exprime, non pas l'acte de l'esprit qui connaît, mais l'objet même qui est connu. Ainsi l'Idée de l'homme est le type idéal que reproduisent plus ou moins parfaitement tous les hommes. Ce type est purement intelligible, car ses copies, toujours changeantes et périssables, méritent à peine le nom d'êtres, et, parce qu'il existe réellement, qu'il est éternel et immuable, il peut être connu et être objet de science. Platon a illustré sa théorie des Idées dans la célèbre allégorie de la Caverne. « Il faut, dit Platon, assimiler le monde visible au séjour de la prison, et la lumière du feu dont elle est éclairée à l'effet du soleil. » Le soleil qui éclaire les objets, c'est l'Idée du Bien, cause de toute science et de toute existence. Mais tandis que chez Parménide l'Être un et immuable est une abstraction vide, il est devenu chez Platon l'Être par excellence, source de toute vie et de toute action. L'Idée du Bien, dit Platon, est à la limite du monde intelligible : c'est la dernière et la plus haute; mais il y a toute une hiérarchie d'Idées (Idées du Beau, du Juste et du Bien). La doctrine des Idées est étroitement liée à celle de la réminiscence (anamnèse) et de l'immortalité de l'âme. C'est par l'amour philosophique que l'homme s'élève au-dessus du monde sensible et découvre le monde des Idées (monde intelligible).

2-Aristote :

a-Vie et œuvres : Aristote est né à Stagire, en 384 av. J.C., son père Nicomaque, était médecin au service du roi de Macédoine (Philippe II) et sa mère Phaestis matrone. Aristote est très tôt orphelin et alors élevé par un tuteur, Proxène, dont il adoptera plus tard le fils Nicanor. A l'âge de 18 ans, Aristote arrive à Athènes où il devient élève à l'Académie de Platon. Surnommé par Platon « l'intelligence de l'école » et le « liseur » à cause de sa curiosité philosophique. En 343 av. JC, Aristote est choisi par Philippe II comme précepteur de son fils le futur Alexandre le grand âgé de 13 ans. Après la rupture d'Aristote avec l'Académie, il fonde une école rivale, le Lycée à Athènes appelé « La péripatéticienne ». A la mort d'Alexandre (323), Athènes révoltée l'accusa d'impiété. Aristote s'enfuit à Chalcis ne laissant pas les athéniens commettent un nouveau crime contre la philosophie, où il mourut à l'âge de 62 ans. Ses principales œuvres sont : la physique, la métaphysique, la politique, l'éthique.

b-Sa conception de l'être et du devenir :

Pour Aristote : « *L'Être se prend en de multiple sens.* », c'est-à-dire matière et forme. Ainsi le mouvement apparaît comme le processus au bout duquel la forme s'applique à la matière. Tout mouvement suppose un moteur jusqu'au Premier Moteur qui meut sans être mû. Le mouvement permet de différencier ce qui devient de ce dont il est devenu. En effet, dans le devenir, il y a la chose qui devient (matière), et ce qui advient à cette matière (forme), et l'opposé de cette forme (privation). Exemple : le bois devient lit. Par ailleurs, lorsque nous disons que l'Etre en devenir comprend la matière, la forme et la privation, il faut préciser que matière et forme sont des éléments de l'Etre ou mieux ses composantes immanentes et premières tandis que la privation est de l'ordre du non-Etre. L'étude du mouvement aboutie à la théorie des quatre causes d'où la formule aristotélicienne : « *Tout ce qui devient, devient, par quelque chose, et à partir de quelque chose, quelque chose.* ». Ainsi, la cause matérielle se rapportant à la matière de la chose, la cause formelle qui est la forme que revêt la matière, la cause étant l'acte de transformation et enfin la cause finale, c'est-à-dire ce pour quoi la chose est faite. Puisque l'Etre se dit de plusieurs manières, il se dit aussi comme substance et accident, acte et puissance. L'accident est défini selon Aristote comme « *des déterminations qui peuvent appartenir à une même chose, mais aussi ne pas lui appartenir, et sont donc en nombre indéterminé.* ». On peut définir la substance comme l'être en-soi en

tant qu'acte pur. La substance est donc le support indispensable qui donne sens et corps à l'accident. La puissance est une simple virtualité, c'est-à-dire ce qui est en devenir et n'étant pas pleinement réalisé. Quant à l'acte, c'est l'être absolument réalisé (entéléchie). Pour Aristote, le mouvement est le passage de la puissance à l'acte et inversement. Il critique les Idées que Platon considère comme essence et principe du mouvement. De ce fait, il déclare que les Idées ne sont « *causes d'aucun mouvement, ni d'aucun changement*. ». Elles ne peuvent non seulement se mouvoir mais aussi mouvoir. C'est donc dire en dernière analyse que les Idées n'étant pas elles-mêmes en mouvement, elles ne sauraient être tenues pour responsable du devenir des choses en mouvement dont elles sont les modèles.

Conclusion : En somme dans l'étude de l'être et du devenir, on constate que chez Platon les Idées sont causes des êtres et du devenir des choses. Elles sont immuables et éternelles en tant que réalité vraie, absolue, éternelle existant en dehors et au-delà de nous et dont les objets visibles ne sont que des reflets. Quant à Aristote, c'est la Substance qui détermine l'être. Elle se comprend en termes de matière-forme, puissance-acte.

Textes d'appuis:

Texte 1 :

«Il y a un point controversé entre Thalès et ses successeurs qui eu des conséquences sur toute l'histoire de la philosophie. Thalès réduisait à l'eau les quatre éléments ; Anaximandre et Empédocle objectaient que chacun des quatre éléments aurait pu, de même, être réduit à un quelconque des autres trois [...] Le système aquacentrique de Thalès n'a pas une justification plus grande que les autres alternatives possibles, pas que la description géocentrique du système solaire par rapport à ses alternatives naturelles. Mais [...] le fait que l'on puisse renoncer à l'un ou l'autre de ces système ne veut pas dire que l'on puisse renoncer à tous ; cela veut tout simplement dire que nous sommes face à un choix [...]. Le logicien Parménide en conclut que si quelque chose de complètement indifférent peut être commun à tous les mondes de toutes les théories concurrentes, alors seulement cela est réel et tout le reste n'est qu'une illusion ; mais lui aussi organisait cette réalité d'une manière particulière : l'Etre qui est Un»
Nelson Goodman

Texte 2 :

«lorsque l'un d'eux prononce qu'il existe, qu'il est né, ou qu'il naît plusieurs êtres, ou un seul, ou deux, et qu'un autre parle du chaud mélangé au froid, en supposant des séparations et combinaisons, au nom des dieux, Théétète, comprends-tu ce qu'ils veulent dire par chacune de ces choses ? Pour moi, quand j'étais plus jeune, chaque fois qu'on parlait de ce qui nous embarrasse à présent, du non-être, je m'imaginais le comprendre exactement. Mais aujourd'hui tu vois à quel point il nous embarrasse [...]. Or il se peut fort bien que notre âme soit dans le même état relativement à l'être.» Platon contre l'Un parménidien, nous invite cependant à considérer l'idée de l'être comme une idée parmi les autres : dire d'une chose qu'elle est veut dire qu'elle « participe à l'idée de l'être »

Platon, *Théétète*, *Sophiste*

Texte 3 :

«L'être se prend en de multiples acceptions, dit de son côté Aristote contre Parménide mais, en chaque acception ; toute dénomination se fait par rapport à un principe unique [...]. Telles choses, en effet, sont dites des êtres parce qu'elles sont des déterminations de la substance, telles autres parce qu'elles sont un acheminement vers la substance ou, au contraire, des corruptions de la substance, ou parce qu'elles sont privations, ou des qualités de la substance, ou bien parce qu'elles sont des causes efficientes ou génératrices soit d'une substance, soit de ce qui est nommé relativement à une substance, ou enfin parce qu'elles sont des négations de quelque une des qualités d'une substance, ou des négations de la substance même ; c'est pourquoi nous disons que même le Non-être est : il est Non-être». Il y a donc « une science qui étudie l'être en tant qu'être, et les attributs qui lui appartiennent essentiellement. Elle ne se confond avec aucune des sciences dites particulières, car aucune de ces autres sciences ne considère en général l'Etre en tant qu'Etre, mais, en découpant une certaine partie de l'Etre, c'est seulement de cette partie

qu'elles étudient l'attribut : tel est le cas des sciences mathématiques. Puisque nous cherchons les principes premiers et les causes les plus élevées, il est évident qu'il existe nécessairement quelque réalité à laquelle ces principes et ces causes appartiennent en vertu de sa nature propre. Si donc ceux qui cherchaient les éléments des êtres cherchaient, en fait, les principes absolument premiers, ces éléments qui cherchaient étaient nécessairement aussi les éléments de l'Être en tant qu'être, non de l'Être par accident. C'est pourquoi nous devons, nous aussi, appréhender les causes premières de l'Être en tant qu'être ».

Aristote, *Métaphysique*

b- Aperçu historique de l'époque médiévale :

La philosophie médiévale s'étend du Ve siècle au XVe siècle après JC. Elle a été essentiellement caractérisée par la prédominance de la religion. Toute philosophie à cette période avait une coloration religieuse d'où l'appellation philosophie religieuse. Les grandes figures qui ont marqué l'époque médiévale sont entre autres : Saint Augustin, Saint Thomas d'Aquin, Averroès, Avicenne, Scot Erigène.

1-Saint Thomas d'Aquin

a- Sa biographie :

Issu d'une famille aristocratique, Saint Thomas est né en 1225 à Naples dans le sud de l'Italie. A 18 ans il rejoint l'ordre dominicain des frères prêcheurs. Figure intellectuelle la plus éminente de l'époque médiévale. Il étudie sous la direction d'Albert le Grand à Paris. Devenu maître en théologie, il enseigne à Paris, Rome et Naples. Il développa un système de pensée qui va devenir la philosophie officielle de l'Eglise catholique. Il traite de tous les sujets de la philosophie et des sciences. C'est au cours du voyage qui devait le conduire au concile de Lyon Saint Thomas meurt en 1274 dans l'abbaye de Fossanova. Parmi ses principaux ouvrages, on peut retenir entre autres : Somme contre les gentils (païens) ; somme théologique ; commentaire sur Aristote.

b- Sa conception de l'être et du devenir :

L'ontologie de St Thomas prend comme point de départ la diversité des étants sensibles pour nous : pierres, animaux, homes....Parmi les principes constituants se situe la différence entre réalité et puissance. A tout être il appartient de pouvoir être ou de ne pas être, c'est-à-dire d'être changeant. Puisque les étants sont susceptibles de changements, se pose alors la question du principe d'unité selon lequel reposent leur être et leur substance dans leur transformation. Ce principe est la forme. Si c'est la forme qui détermine, elle se sert du déterminable comme d'un principe globalisant. Ce qui est en soi indéterminé, mais déterminable, c'est la matière. La matière est aussi le fondement de la diversité, car la même forme peut s'incarner dans plusieurs individus. Forme et matière n'existent pas indépendamment l'une de l'autre, elles ne peuvent surgir l'une sans l'autre, elles sont ce par quoi quelque chose existe et ce qui existe. La substance est le tout constitué par la forme et la matière. L'essence se tient réellement dans les substances individuelles, elle est pensée dans la forme des concepts universels. L'essence se rapporte au tout de la forme et de la matière, mais elle est différente de la substance car elle peut recevoir des déterminations du au hasard (accidents ; par exemple Socrate est chauve) qui ne dépendent pas de l'essence. L'être est pur effectivité qui s'attache à l'essence et qui trouve ainsi sa limite. L'une des pensées fondamentales de l'ontologie thomiste est l'ordre parfait de tous les êtres. Dieu indique à chaque étants à place et son but dans l'ordre de l'être. La différence entre être et essence caractérise tout ce qui est créé. Il n'y a qu'en Dieu que l'être et l'essence se trouvent réunis. L'être de Dieu est la perfection en tant que telle dans la mesure où rien ne peut être ajouté ou ôté à sa simplicité. Tout ce qui est créé est conservé dans son être par Dieu. Les choses finies doivent donc tout à Dieu, qui est ce qu'elles ont. Autrement dit, elles résultent d'une création, d'un geste divin qui produit la totalité de l'être avec son ordre et sa variété.

-Averroès :

a-Biographie :

Averroès ou Ibn Ruchd (1126-1198), philosophe médiéval islamique, médecin, juriste malékite et théologien acharite. Né à Cordoue (Espagne), Abu Al-Walid Mahammad Ibn Ahmad Muhammad Ibn Ruchd (ou Ibn Rushd), connu en Occident sous le nom latinisé d'Averroès, apprend la jurisprudence musulmane auprès de son père, juge dans la même ville. C'est également dans sa ville natale qu'il étudie la théologie, la philosophie, les mathématiques sous la direction du philosophe arabe Ibn Tufayl, et la médecine sous celle du médecin Avenzoar. Averroès est nommé cadi de Séville en 1169 et grand cadi de Cordoue en 1171 ; en 1182, il devient premier médecin à la cour d'Abu Yaqub Yusuf, le calife almohade du Maroc et de l'Espagne musulmane. L'hostilité que suscite sa doctrine sur le primat de la raison sur la religion lui vaut cependant d'être envoyé en exil en 1195, sur ordre d'Abu Yaqub Yusuf ; il connaît toutefois un retour en grâce peu avant sa mort à Marrakech en 1198. Ses œuvres sont :

L'incohérence de l'incohérence ; Le grand commentaire de la métaphysique ; Le traité décisif

b-Sa conception de l'être et du devenir :

Dans sa métaphysique, Averroès considère que l'Être suprême donne naissance éternellement et simultanément à toutes les Intelligences, et non par émanations successives. Premier moteur, il actualise les puissances dans le monde au moyen des causes. Le monde est la causalité divine et est éternel. La hiérarchie des intelligences se comprend à partir du rôle de cause finale que joue l'Intelligence. L'Intelligence suprême est la cause finale à laquelle aspirent toutes les choses, au sens où « ce qui est intelligé » est la cause de ce qui le « comprend ». C'est également le premier moteur qui dégage les formes en germe dans la matière, qu'il ne crée pourtant pas, car la matière est un non être, aussi la matière est-elle éternelles aux côtés de Dieu. L'intellect humain est une forme immatérielle, éternelle, séparée des individus et unique. Il assure aux hommes leur participation aux vérités éternelles. L'intellect est la partie la plus noble, l'élément divin dans l'homme. Il n'est pas matériel au sens corporel, mais au sens réceptif et au sens où il est « en puissance » de ce qu'il perçoit. Il constitue la part active de l'âme, celle qui rend les intelligibles en puissance. L'Intellect agent séparé, sans mélange, immortel et éternel, unique (Aristote) Averroès reconnaît une forme aristotélicienne de l'abstraction. Le sens possède d'abord la sensation en puissance : si un objet agit sur lui, il passe de la puissance à l'acte, l'objet agit sur le sens par sa forme. L'opération de sensation s'effectue par une identité entre le sentant et le senti. C'est l'Intellect agent qui fait passer l'intellect passif de la puissance à l'acte. Le processus d'abstraction est unique et continu. L'intellect passif peut être uni à l'intellect agent. Ce n'est qu'alors que l'homme pense véritablement : il se génère en lui un « intellect acquis ». La félicité de l'homme réside dans cette union. (L'intellect agent est séparé et éternel), aussi la pensée qui les reçoit (le sujet de la pensée, l'intellect passif) ne peut-il pas non plus être corruptible. Averroès reconnaît que l'homme est capable d'acquérir les formes. Mais l'être en puissance des formes intelligibles signifie seulement que l'homme est toujours potentiellement uni à l'intellect passif.

3- Avicenne

a- Sa biographie:

Ibn Sîna (Avicenne) naît en 980 près de Boukhara (Ouzbékistan), d'un père fonctionnaire de l'administration samanide (dynastie perse). Sa langue maternelle est le persan. Il étudie les sciences naturelles et la médecine. Ayant guéri un prince samanide d'une grave maladie, il est autorisé à fréquenter la très riche bibliothèque du palais. Il travaille la nuit à ses grands ouvrages, le jour aux affaires de l'État, où il acquiert une solide réputation. Il meurt en 1037. Ses ouvrages : le livre de la guérison (sciences naturelles, mathématiques, la métaphysique) ; le canon de la médecine.

b- Sa conception de l'être et du devenir :

La métaphysique d'Avicenne fonde une différence entre l'être qui existe nécessairement en soi (Dieu) et l'être qui existe nécessairement par un autre. Comme l'essence nécessaire ne peut produire que de l'Un (puisque'il n'a pas de pluralité en soi), Dieu crée une essence spirituelle (la première intelligence), qui existe nécessairement de toute éternité. Dieu est le seul être chez qui essence et existence soient inséparables, et qui pour cette raison existe en soi nécessairement. Tous les autres êtres sont nécessairement conditionnés et sont soit éternels, soit mortels. La création hiérarchisée du monde

proviennent de l'activité spirituelle de la première intelligence. Au sommet : Dieu, Être Un, unique, nécessaire et éternel, souverainement parfait, distinct de tout ce qu'il produit. Les êtres créés sont nécessaires par un autre (par leur cause), Dieu se distingue des êtres créés comme Être nécessaire par soi (cause des causes, dont l'essence est d'exister). La production du Dieu avicennien n'est pas une production ex nihilo : Emanation et non création totale et simultanée des êtres à partir de modèles de la création, idées divines. L'émanation venant de Dieu est intellectuelle, elle consiste dans l'acte même de la pensée divine se pensant soi-même. Cette émanation est nécessaire : le Dieu avicennien agit nécessairement, comme par effusion interne. Avicenne admet le principe selon lequel de l'Un procède l'Un. La Première intelligence produite par Dieu est unique, nécessaire et éternelle. Le corps est la part de non être à chaque niveau de l'émanation, c'est par lui que chaque intelligence accède à la connaissance du particulier. L'essence d'une chose n'est pas en elle-même universelle; elle n'est pas en elle-même un concept dans l'âme, puisqu'elle est présente dans les choses particulières. Avicenne va plus loin : l'essence n'inclut pas non plus dans sa définition l'existence. Les essences sont divisées et les êtres aussi (Essence= être). L'essence de Dieu est d'exister. Il est donc un Être nécessaire qui ne dépend de personne car il est la cause des causes. L'Être nécessaire est l'être dont la non existence est impossible, l'être possible est celui dont la non existence n'est pas impossible. Si un possible n'est pas actualisé, ou n'est qu'en puissance, c'est qu'il ne peut pas être. S'il est actualisé, c'est qu'il ne peut pas être. L'être possible a besoin d'un autre qui lui pour le faire passer de la privation à l'existence: il dépend de sa cause. A l'inverse, l'Être nécessaire ne dépend d'aucune autre cause, car il est la cause des causes.

Conclusion : En somme, on constate que St Thomas et Avicenne analyse la notion de l'être et du devenir en s'appuyant sur la philosophie grecque antique. Pour St Thomas c'est Dieu qui se trouve au fondement de l'être. Il est le principe universel, la cause des causes. C'est à lui que les étants doivent leur existence. Quant en Avicenne il conçoit un principe divin qu'il nomme Dieu ou l'Un comme fondement du réel. Textes d'appuis:

Texte : L'être et sa véracité chez d'Aquin

La première et la plus manifeste est celle qui se prend du mouvement. Il est évident, nos sens nous l'attestent, que dans ce monde certaines choses se meuvent. Or, tout ce qui se meut est mû par un autre. En effet, rien ne se meut qu'autant qu'il est en puissance par rapport au terme de son mouvement, tandis qu'au contraire, ce qui meut le fait pour autant qu'il est en acte ; car mouvoir, c'est faire passer de la puissance à l'acte, et rien ne peut être amené à l'acte autrement que par un être en acte, comme un corps chaud en acte, tel le feu, rend chaud en acte le bois qui était auparavant chaud en puissance, et par là il le meut et l'altère. Or il n'est pas possible que le même être, envisagé sous le même rapport, soit à la fois en acte et en puissance ; il ne le peut que sous des rapports divers ; par exemple, ce qui est chaud en acte ne peut pas être en même temps chaud en puissance ; mais il est, en même temps, froid en puissance. Il est donc impossible que sous le même rapport et de la même manière quelque chose soit à la fois mouvant et mû, c'est-à-dire qu'il se mue lui-même. Il faut donc que tout ce qui se meut soit mû par un autre. Donc, si la chose qui meut est mue elle-même, il faut qu'elle aussi soit mue par une autre, et celle-ci par une autre encore. Or, on ne peut ainsi continuer à l'infini, car dans ce cas il n'y aurait pas de moteur premier, et il s'ensuivrait qu'il n'y aurait pas non plus d'autres moteurs, car les moteurs seconds ne meuvent que selon qu'ils sont mus par le moteur premier, comme le bâton ne meut que s'il est mû par la main. Donc il est nécessaire de parvenir à un moteur premier qui ne soit lui-même mû par aucun autre, et un tel être, tout le monde comprend que c'est Dieu.

Thomas d'Aquin (saint), *Somme théologique*, tome 1, Paris, Éditions du Cerf, 1990.

C- Les conditions socioéconomiques de l'époque:

La période moderne va de la fin du XVe siècle au XIXe siècle. Elle est marquée par la victoire du mode de production capitaliste et la décomposition de celui féodal et comme le dit Marx : « L'ordre économique capitaliste est sorti des entrailles de l'ordre économique féodal ».

- Sur le plan social, on assiste à la formation de deux classes antagoniques : la bourgeoisie et le prolétariat. L'idéologie bourgeoise naît et se développe dans la lutte contre le féodalisme et l'Eglise. Cette

lutte se concrétisera à son tour par les révolutions bourgeoises en Angleterre (1642 – 1649) ; en France (1789 – 1794) que beaucoup de penseurs considèrent comme le ciment de cette période.

- Sur le plan scientifique, de grandes découvertes seront réalisées surtout en astronomie, en mathématiques...L'Algèbre devient la méthode de recherche scientifique. Copernic va concevoir un nouveau système du monde qu'on appellera l'héliocentrisme, selon lequel la terre et toutes les autres planètes tournent autour du soleil. En fait, la philosophie moderne bourgeoise reflète cette lutte contre les forces rétrogrades. Elle se caractérise par le refus des dogmes. De Descartes à Hegel en passant par la philosophie des lumières, c'est le même mouvement rationaliste qui continue. Cependant, cette philosophie rationnelle n'a pas pu réunir ses forces pour se débarrasser de la métaphysique qu'elle voulait combattre.

1-René Descartes:

a- Vie et Œuvres:

René Descartes est né le 31 mars 1596 à la Haye en Touraine (Descartes). Son père, médecin était un conseiller au parlement de Bretagne. Orphelin de mère à un an, a été élevé par ses grands-parents et une nourrice. Il fait ses études au Collège des Jésuites de la Flèche jusqu'à l'âge de 16 ans puis son Droit à l'université de Poitiers. A partir de 1618, il voyage à travers la France et l'Europe. En 1628, il se retire en Hollande pour travailler en paix. Il y demeurera 20ans. Apprenant la condamnation de Galilée (héliocentrisme), il renonça à publier son traité du monde. Sa renommée lui vaut l'attention de la Reine Christine de Suède qui l'invita en février 1649, mais Descartes s'y rend au mois de septembre. De santé fragile, il prend froid et meurt d'une pneumonie à Stockholm le 11 Février 1650 à l'âge de 53 ans. Ses principales œuvres sont: Discours de la méthode, Méditations métaphysiques, Principes de la philosophie, Traité des passions de l'âme.

b- L'être et le devenir selon Descartes :

La métaphysique cartésienne trouve son origine et son fondement en Dieu. Ce sont ses conceptions du divin qui orienteront et justifieront toutes les recherches scientifiques de Descartes. Pour lui, Dieu est l'auteur « de l'essence comme de l'existence des créatures ». Il offre à la connaissance une approche purement scientifique. Le champ de la science est rendu indépendant du champ de la théologie. Dieu est y placé comme un être radicalement transcendant. L'acte de la création ne doit pas être simplement reporté aux origines du monde. Le monde, l'Univers, est maintenu dans l'être par l'action divine qui le recrée à chaque instant. Dieu, par cet acte continu, donne au monde et à chacun de ses éléments la force de se mouvoir. Selon Descartes, la pensée pose l'évidence de l'existence du « je pensant » et celle de Dieu. Je pense, donc je suis (cogito ergo sum) dévient je pense, donc Dieu existe (cogito ergo Deus). Il en conclut que l'idée de Dieu ne peut être produite, en moi, que par Dieu lui-même. Dieu est un être souverainement parfait, infini, tout-connaissant et tout-puissant. Il est présenté comme le garant de l'évidence, des idées claires et distinctes. L'homme pour Descartes est composé d'une âme pensante (la res cogitans), trouvant sa certitude en Dieu et le fondement de sa connaissance en elle-même, et d'un corps (res extensa), qui le met en relation avec les objets extérieurs. Ainsi il établit la théorie des deux substances (res cogitans et res extensa), d'où le dualisme radical des deux domaines séparés en dehors de l'être incréé et parfait de Dieu. Les corps sont soumis à l'action des lois naturelles et mécaniques (poussée et impulsion), mais l'esprit est libre.

2-Baruch Spinoza :

a-Sa biographie :

Né en 1632 dans une famille de juifs portugais émigrés en Hollande au XVIe siècle, Spinoza suit les cours de l'école talmudique d'Amsterdam et continue son instruction librement, tout en travaillant dans le commerce de son père. Il fréquente les milieux des chrétiens libéraux et des libres penseurs. En 1656 il est excommunié par la synagogue et doit gagner sa vie en polissant des verres de lunettes d'approches. Très attaqué depuis 1670 par les milieux religieux à cause de la parution de son traité-théologico-politique, il vit en reclus entouré de quelques amis, après la chute de la république en 1672. Il meurt de tuberculose en 1677. Ses ouvrages : l'Ethique, Traité de la réforme et de l'entendement, Traité politique, Principes de la philosophie de Descartes.

b-Sa conception de l'être et du devenir :

Spinoza expose l'être et le devenir dans son livre intitulé « Ethique ». Dans son raisonnement sur l'être, Spinoza part de Dieu (Substance infinie) dont le concept n'a besoin d'aucune autre chose pour exister. La

Substance est constituée par une infinité d'attributs dont l'entendement ne perçoit que deux (attributs étendu et pensant). Les choses étendues et la pensée sont par conséquent soit des attributs de Dieu, soit des affections des attributs de Dieu. Il détermine d'abord ce qu'est la substance infinie (Nature) et les modes finis de la substance (le monde et l'homme). Dieu est la Nature naturante (la nature créante) et tout ce qui est advenu par lui (nature naturée) est conservé dans son être : « tout ce qui est, est en Dieu, et rien ne peut être sans Dieu être ni être conçu. » Ainsi Dieu est égale à la Nature pas comme une masse ou une matière corporelle, mais comme la nature créante. Dieu détermine l'ordre des choses, il ne sert à rien de se laisser affecter par les événements, puisqu'il ne pouvait en être autrement. En effet, l'étendue et la pensée sont des attributs de la substance unique, car : « l'ordre et la connexion des idées sont les mêmes que l'ordre et la connexion des choses ». La réalité des choses et des idées n'a de consistance que si elles sont comprises dans les attributs de Dieu. Les corps en général ses des modes de Dieu sous l'attribut de l'étendue, les idées sous attributs de la pensée. Contrairement à Descartes qui part de la conscience individuelle, sans parvenir à retrouver l'être dont elle fait partie, dont il doute. Spinoza part du Tout, de la substance dont la conscience individuelle est un mode. Pour lui, toute idée vraie est en Dieu, puisque les idées sont des modes de l'attribut pensant de Dieu. Elles sont claires et distinctes, ayant en elles la certitude de leur vérité. La vérité est à elle-même sa propre norme et n'a aucun autre critère en dehors d'elle-même. Hors chez Descartes, Dieu est le garant (critère) des vérités claires et distinctes. Spinoza montre que la véritable liberté consiste dans la connaissance intuitive de l'immuable et universelle nécessité. L'homme doit reconnaître que tout est nécessairement fondé en Dieu et suivre de son plein gré le cours du monde déterminé par Dieu.

Conclusion : En somme, l'être chez Descartes est Dieu étant le créateur transcendant des choses et le garant de la vérité. Il le démontre à travers le cogito. Par contre Spinoza conçoit l'être comme la substance infinie (Dieu) étant la Nature dont toutes les autres choses sont des attributs ou modes.

Textes d'appuis:

Texte 1:

Par le nom de Dieu j'entends une substance infinie, éternelle, immuable, indépendante, toute connaissante, toute-puissante, et par laquelle moi-même, et toutes les autres choses qui sont (s'il est vrai qu'il y en ait qui existent) ont été créées et produites. Or ces avantages sont si grands et si éminents, que plus attentivement je les considère, et moins je me persuade que l'idée que j'en ai puisse tirer son origine de moi seul. Et par conséquent il faut nécessairement conclure de tout ce que j'ai dit auparavant, que Dieu existe. Car, encore que l'idée de la substance soit en moi, de cela même que je suis une substance, je n'aurais pas néanmoins l'idée d'une substance infinie, moi qui suis un être fini, si elle n'avait été mise en moi par quelque substance qui fût véritablement infinie.

Descartes, les Méditations

Texte2 :

Tout ce qui est, est en Dieu, et rien ne peut être, ni être conçu sans Dieu.

Hors de Dieu, il n'existe et on ne peut concevoir aucune substance, c'est-à-dire aucune chose qui existe en soi et se conçoive par soi. Or les modes ne peuvent être, ni être conçus sans la substance, et par conséquent ils ne peuvent être, ni être conçus que dans la seule nature divine. Mais si vous ôtez les substances et les modes, il n'y a plus rien. Donc rien ne peut être, ni être conçu sans Dieu. Il suit de là que Dieu est la cause efficiente de toutes les choses qui peuvent tomber sous une intelligence infinie. Il en résulte, en second lieu, que Dieu est cause par soi, et non par accident. Et, en troisième lieu, que Dieu est absolument cause première.

Dieu agit par les seules lois de la nature et sans être contraint par personne. C'est de la seule nécessité de la nature divine, ou, en d'autres termes des seules lois de cette même nature, que résultent une infinité absolue des choses comme nous l'avons montré ; et il a été établi en outre, que rien n'existe et ne peut être conçu sans Dieu, mais que tout est en Dieu ; par conséquent, il ne peut rien y avoir hors de Dieu qui le détermine à agir ou qui l'y contraigne, d'où il suit qu'il agit par les seules lois de sa nature et sans être contraint par personne. Il suit de là, premièrement, qu'il n'y a en Dieu, ou hors de Dieu, aucune autre cause qui l'excite à agir que la perfection de sa propre nature. En second lieu, que Dieu seul est une cause libre ; Dieu seul en effet existe par la seule nécessité de sa nature, et agit par cette seule nécessité. Seul par conséquent, il est une cause.

Spinoza, *Ethique*

d- Présentation de l'époque contemporaine:

L'une des caractéristiques de l'époque contemporaine est la formidable expansion du savoir dans les domaines de la technique et des sciences de la nature. La physique moderne étant aujourd'hui l'image du monde très au-delà de celle que donnait la physique classique. La théorie de la relativité et la physique quantique offrent une nouvelle vision du monde ; la biologie dessine une nouvelle image de l'homme (théorie de l'évolution), la psychanalyse de Freud introduit de nouvelles dimensions dans le questionnement sur l'homme. La philosophie est concernée de façon différente par ces bouleversements. La société et la religion sont aussi fréquemment soumises à une critique aigue par la réflexion philosophique : d'une part du côté de la philosophie de la vie, surtout dans la première moitié du siècle avec tentant de réduire l'homme à ses activités vitales élémentaires et en voyant dans la culture présente un élément de perversion qui dénature l'homme; d'autre part, le marxisme qui devient le vecteur de la critique et du changement social. Par ailleurs, l'accomplissement concret de la vie est au centre de la philosophie de l'existence. En effet, Sartre et beaucoup d'autres penseurs, ouvrent au XXe siècle, de nouvelles voies en anthropologie en utilisant la méthode de la phénoménologie, fondée par Husserl.

1- KARL MARX:

a- Vie et Œuvres:

Philosophe politique, économiste et révolutionnaire allemand. Cofondateur avec Friedrich Engels du socialisme scientifique, Karl Marx est, à ce titre, l'un des initiateurs du mouvement ouvrier international contemporain. Ses théories politiques et économiques sont à l'origine de l'établissement de régimes communistes dans de très nombreux pays, et il demeure l'un des penseurs qui a le plus fortement marqué le XX^e siècle de son empreinte. Né le 5 mai 1818 à Trèves (Rhénanie), Karl Marx est issu d'une famille de la bourgeoisie d'origine juive convertie au protestantisme. Il fait ses études de philosophie et de droit aux universités de Bonn, de Berlin et d'Iéna. En 1842 devient rédacteur en chef du journal de Cologne (la Gazette rhénane), de tendance démocratique révolutionnaire. Epouse Jenny Von Westphalen en 1843. Philosophe, juriste, journaliste et économiste. Ses critiques sur les conditions politiques et sociales de l'époque, lui valent les foudres des autorités prussiennes, qui font interdire le journal, et le poussent à quitter le pays. Karl Marx part alors pour Paris cette même année (expulsé en 1845), Belgique (expulsé en 1848), se fixe à Londres définitivement. En 1844 lors d'une visite de Friedrich Engels (Paris), les deux hommes se rendent compte qu'ils sont tous deux arrivés à la même conclusion sur la nature des problèmes révolutionnaires. Ils collaborèrent jusqu'à la mort de Karl Marx en 1883. Ses œuvres sont : le capital, l'idéologie allemande, le manifeste du parti communiste, la sainte famille....

b- Sa conception de l'être et du devenir:

Pour comprendre le matérialisme philosophique de Marx, il faut revenir à une question clé de la philosophie du XIX^e siècle : quel est l'élément primordial entre la conscience et l'être ; l'esprit et la nature ? Hegel, philosophe idéaliste répondait que « la conscience précède l'être, et l'esprit précède la nature » en affirmant que le mouvement de la pensée est le démiurge de la réalité. A l'inverse, Marx estimait que « l'être et la nature précèdent la conscience et l'esprit », en proclamant que « le mouvement de la pensée n'est que le reflet du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l'homme » (« Le Capital »). En tant que matérialiste, Marx pense que le matérialisme de Feuerbach n'était ni historique (il ne prenait pas en considération l'évolution de l'Histoire) ni dialectique (c'est-à-dire, il a été métaphysique), et surtout qu'il concevait l'être humain comme une abstraction et non comme « l'ensemble de tous les rapports sociaux » déterminés par l'Histoire et qu'il ne faisait « qu'interpréter le monde, alors qu'il s'agissait de le transformer ». La matière n'est jamais comprise comme statique mais comme étant toujours en devenir, ce qui s'accomplit selon trois lois: la loi du passage de la qualité à la quantité, la loi de l'unité et la lutte des contraires, la loi de la négation de la négation. La matière se développe dialectiquement par le choc de tendances et de forces opposées, qui s'éliminent en passant à un niveau plus élevé. L'auto déploiement de la matière s'accomplit par « saut » de façon discontinue, par « rupture du graduel ». Le monde ne doit pas être considéré comme un complexe des choses achevées mais comme un processus où les choses, en l'apparence stables, passent par un changement ininterrompu de devenir et de dépérissement. « Il n'y a rien de définitif, d'absolu, de sacré devant elle [la philosophie dialectique]; elle montre la caducité de toutes choses et en toutes choses, et rien n'existe pour elle que le

processus ininterrompu du devenir et du transitoire, de l'ascension sans fin de l'inférieur au supérieur, dont elle n'est elle-même que le reflet dans le cerveau pensant.». Ainsi, Le mouvement de la matière est absolu et éternel, on ne peut ni le créer, ni l'anéantir pour autant que la matière elle-même ne peut être ni créée ni anéantie. Le caractère absolu du mouvement implique nécessairement le repos, condition indispensable de l'évolution universelle. L'objet naît dans le mouvement tandis que le repos consolide et fixe le résultat du mouvement pendant un certain temps. Le mouvement est donc constitué par tout changement qui se produit dans le monde, dans la matière. Le mouvement est un attribut de la matière, sa propriété fondamentale. A la différence du mouvement, le repos est relatif. Un corps n'est au repos que par rapport à un autre corps. Exemple: la salle que nous occupons est immobile par rapport à la voiture qui passe, mais elle tourne avec la terre au tour de l'axe terrestre, se déplace avec elle autour du soleil. Le mouvement de la matière est donc absolu, éternel, le repos n'a qu'un caractère temporaire, relatif et n'est qu'un élément du mouvement. En effet à travers le matérialisme historique, Marx démontre que toutes sociétés reposent sur la lutte des classes (moteur de l'histoire). Ce mouvement montre deux classes sociales antagoniques luttant à travers les forces et les moyens de production. L'histoire est un processus dans lequel les hommes définissent leur condition sociale par les rapports de production. Pour lui c'est l'être social (infrastructures) qui détermine la conscience sociale (superstructures). L'homme ne peut agir librement dans l'histoire que dans le sens de l'histoire en connaissant ses lois. Chaque degré de complexité sociale est le produit du stade précédant en même tant qu'un saut qualitatif irréductible à ce qu'il précédait.

2- Jean Paul Sartre:

a- Vie et œuvres:

Jean-Paul Sartre naquit à Paris le 21 juin 1905. Il est le fils de Jean-Baptiste et d'Anne Marie Schweitzer. Orphelin de père à un an, il fut élevé par sa mère et ses grands-parents maternels. Il intégra l'École normale supérieure en 1924-1928), il échoue son agrégat de philosophie en 1928, le passe 1er en 1929 et Simone de Beauvoir 2eme. Il fut nommé professeur au lycée du Havre, Pasteur... puis séjourna à Berlin de 1933 à 1934, où il découvrit la pensée d'Edmund Husserl, qui aura une grande importance pour l'élaboration de sa propre pensée. Sartre fut mobilisé en 1939, fait prisonnier en 1940 et libéré en 1941. En 1956 connaissance avec Arlette Elkaim, devenant sa fille adoptive en 1965 (Arlette Elkaim Sartre). Sartre fut la figure principale de l'existentialisme athée, représentant de la philosophie de la liberté et des idées de la Résistance. Il s'engagea dans le combat contre le colonialisme lors des conflits d'Indochine, d'Algérie, du Viêt Nam et de la révolution cubaine. En mai 1968, il soutient les maoïstes et milita à leurs côtés. Atteint de cécité, il poursuit son activité intellectuelle et meurt le 15 avril 1980 à Paris. Cinquante mille personnes l'accompagneront au cimetière du Montparnasse. Au-delà des œuvres précitées nous pouvons également mentionner des écrits tels que : *L'imagination* (1936) ; *La transcendance de l'ego* (1936-37) ; *L'existentialisme est un humanisme* (1946), *Les Mouches* (1943), *Huis clos* (1944), *l'Etre et le Néant* (1943)....

b- Sa conception de l'être et du devenir:

Dans « *l'Etre et le Néant* », Jean Paul Sartre établit une ontologie phénoménologique. Il part donc de la question de l'être et distingue l'être en-soi (comme être des choses indépendamment de la conscience), de l'être pour-soi (comme être de l'homme déterminé par la conscience), l'être pour-autrui (appréhension du pour-soi dans l'intersubjectivité). L'être de l'en-soi, est massif, plénier, nocturne, muet; il est une positivité « opaque », c'est-à-dire qui n'est interrompue par aucun non-être Il est ce qui est, pure coïncidence avec lui-même. C'est seulement avec la conscience de l'homme que le néant est donné. Le pour-soi a la capacité de la néantisation. L'être par qui le néant arrive dans le monde est un être en qui dans son être, il est question du néant de son être ; il doit être son propre néant. Ce régime pour-soi et en-soi est unité relationnelle de notre être-au-monde. **L'être** propre de la réalité humaine, se présente sur le mode de l'attente, angoisse et regret. Il remet en cause son être comme réalité, c'est-à-dire négation de l'en-soi. Dans cette négation, le pour-soi se saisit comme liberté en faisant l'expérience de l'indétermination des possibles. Telle est la finalité de l'existence humaine. Sartre caractérise le principe de l'existentialisme « *l'existence précède l'essence* » affirmant la priorité ontologique de l'existant par rapport à son essence. Essence et existence, sont deux manières de dire l'être, l'une définition conceptuelle, l'autre position d'être singulier. Sartre critique l'explication métaphysicienne du réel

humain par une essence: « *si Dieu n'existe pas, il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept, (...) cet être c'est l'homme ou comme dit Heidegger, la réalité humaine* ». Son approche présuppose la position athée de l'homme comme valeur et transcendance: « *l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et se définit après* ». Cette formule traduit le fait que l'homme est un être qui se projette, par-delà le présent, dans le futur ; il est déterminé par ses possibilités. Par ce projet, il est toujours déjà au-delà de soi. L'homme ne peut pas non plus se réduire au donné factice, il n'est pas seulement ce qu'il est, mais il est ce qu'il fait de soi. L'être de l'homme consiste donc dans sa liberté, car il ne peut absolument pas échapper au devoir de se réaliser soi-même, il est condamné à être libre. La liberté est la néantisation de l'en-soi par le projet. Ce choix de ne pas se choisir libre (contingence) est « mauvaise foi » et inauthenticité. La mauvaise foi est désagrégation, alternance d'en-soi et pour-soi, et croyance en leur synthèse immuable: « en-soi pour-soi ». Il examine le pour-autrui dans la constitution de la conscience. L'existence d'autrui dans l'expérience du regard m'objective et me dépossède du monde. Le fondement de la relation à autrui est le conflit, car : « *l'Enfer, c'est l'autre* ». L'homme liberté, s'accommode d'une condition de liberté masquée (aliénation de liberté), ne dit pas les circonstances dans lesquelles on n'a d'autre choix que l'aliénation. Ces circonstances relèvent ici de la contingence. Le dernier Sartre s'attache aux structures ontologiques d'une liberté apte à faire de ses conditionnements la possibilité de son affirmation.

Conclusion: Marx analyse l'être par le matérialisme dialectique et historique dont le mouvement ininterrompu est le socle. Ce mouvement est déterminé par des lois. Sartre l'établit par l'être en soi et l'être pour soi dans la néantisation de ce dernier. Il affirme que l'homme est un projet perpétuel et liberté.

Textes d'appuis:

Texte1: Matérialisme dialectique

La production des idées, des représentations et de la conscience est d'abord directement et intimement mêlée à l'activité matérielle et au commerce matériel des hommes, elle est le langage de la vie réelle. Les représentations, la pensée, le commerce spirituel des hommes apparaissent ici encore comme l'émanation directe de leur comportement matériel (....) A l'encontre de la philosophie allemande qui descend du ciel sur la terre, c'est de la terre au ciel qu'on monte ici. Autrement dit, on ne part pas de ce que les hommes disent, s'imaginent, se représentent, ni non plus de ce qu'ils sont dans les paroles, la pensée et l'imagination d'autrui, pour aboutir ensuite aux hommes en chair et en os; non, on part des hommes dans leur activité réelle; c'est à partir de leur processus de vie réel que l'on représente aussi le développement des reflets et des échos idéologiques de ce processus vital. Et même les fantasmagories dans le cerveau humain sont des sublimations résultant nécessairement du processus de leur vie matérielle que l'on peut constater empiriquement et qui est lié à des présuppositions matérielles. De ce fait, la morale, la religion, la métaphysique et tout le reste de l'idéologie, ainsi que les formes de conscience qui leur correspondent, perdent aussitôt toute apparence d'autonomie. Elles n'ont pas d'histoire, elles n'ont pas de développement; ce sont au contraire les hommes qui, en développant leur production matérielle et leurs rapports matériels, transforment, avec cette réalité qui leur est propre, et leur pensée et les produits de leur pensée. Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience.

Marx, « La Sainte famille », Editions Sociales.

Texte2:Être et liberté

[...] Mais, d'autre part, nous avons constaté que cette possibilité permanente de néantiser ce que je suis sous forme de « l'avoir-été » implique pour l'homme un type d'existence particulier. Nous avons pu alors déterminer, à partir d'analyses comme celle de la mauvaise foi, que la réalité-humaine était son propre néant. Être, pour le pour-soi, c'est néantiser l'en-soi qu'il est. Dans ces conditions, la liberté ne saurait être rien autre que cette néantisation. C'est par elle que le pour-soi échappe à son être comme à son essence, c'est par elle qu'il est toujours autre chose que ce qu'on peut *dire* de lui, car au moins est-il celui qui échappe à cette dénomination même, celui qui est déjà par-delà le nom qu'on lui donne, la propriété qu'on lui reconnaît. Dire que le pour-soi a à être ce qu'il est, dire qu'il est ce qu'il n'est pas en n'étant pas ce qu'il est, dire qu'en lui l'existence précède et conditionne l'essence ou inversement, c'est dire une seule et même chose, à savoir que l'homme est libre. Du seul fait, en effet, que j'ai conscience des motifs

qui sollicitent mon action, ces motifs sont déjà des objets transcendants pour ma conscience, ils sont dehors ; en vain chercherai-je à m'y raccrocher : j'y échappe par mon existence même. Je suis condamné à exister pour toujours par-delà mon essence, par-delà les mobiles et les motifs de mon acte : je suis condamné à être libre. Cela signifie qu'on ne saurait trouver à ma liberté d'autres limites qu'elle-même ou, si l'on préfère, que nous ne sommes pas libres de cesser d'être libres. Dans la mesure où le pour-soi veut se masquer son propre néant et s'incorporer l'en-soi comme son véritable mode d'être, il tente aussi de se masquer sa liberté. Le sens profond du déterminisme, c'est d'établir en nous une continuité sans faille d'existence en soi. Le mobile conçu comme fait psychique, c'est-à-dire comme réalité pleine et donnée, s'articule, dans la vision déterministe, sans solution de continuité, à la décision et à l'acte, qui sont conçus également comme données psychiques. L'en-soi s'est emparé de tous ces « data », le mobile provoque l'acte comme la cause son effet, tout est réel, tout est plein. Ainsi, le refus de la liberté ne peut se concevoir que comme tentative pour se saisir comme être-en-soi ; l'un va de pair avec l'autre ; la réalité-humaine est un être dans lequel il y va de sa liberté dans son être parce qu'il tente perpétuellement de refuser de la reconnaître (...). C'est enfin, parce que son être présent lui-même est néantisation sous la forme du « reflet-reflétant ». L'homme est libre parce qu'il n'est pas soi mais présence à soi. L'être qui est ce qu'il est ne saurait être libre. La liberté, c'est précisément le néant qui *est été* au cœur de l'homme et qui contraint la réalité-humaine à *se faire*, au lieu d'*être*. Nous l'avons vu, pour la réalité-humaine, être c'est *se choisir* : rien ne lui vient du dehors, ni du dedans non plus, qu'elle puisse *recevoir* ou *accepter*. Elle est entièrement abandonnée, sans aucune aide d'aucune sorte, à l'insoutenable nécessité de se faire être jusque dans le moindre détail. [...]

Sartre (Jean-Paul), *l'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1943

B-Quelques grandes figures de l'histoire de la philosophie:

I-Biographie: Hobbes est un philosophe anglais né en 1588 à Westport. Auteur de la célèbre formule « l'Homme est un loup pour l'Homme », description du comportement humain mécaniste et naturaliste. Hobbes fait ses études à Magdalen Hall (Oxford). Il effectue plusieurs voyages à travers la France et l'Italie et rencontre plusieurs grands penseurs de son temps, notamment Galilée, René Descartes et Pierre Gassendi, qui auront une influence décisive sur sa pensée. En 1637, il aide le roi Charles Ier (décapité) opposé au Parlement et s'enfuit à Paris (exil volontaire pendant onze ans). Craignant de nouveau une arrestation (attaque la papauté) par des autorités françaises, Hobbes rentre en Angleterre. Penseur de l'Etat moderne et fondateur de la philosophie civile. Il travaille avec le chancelier et philosophe Francis Bacon (opposition d'idées). En 1651, publie «Léviathan », faisant la part entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. Il meurt en 1679. Quatre ans après sa mort, ses œuvres "Du citoyen" et Léviathan furent condamnées par l'Université d'Oxford et brûlées sur un bûcher. Principales œuvres : Les éléments de la loi naturelle et politique (1640) ; De la nature humaine (1640) ; Du citoyen ou les fondements de la politique (1642) ; De la liberté et de la nécessité (1654) ;

II- L'état de nature: Hobbes est un des premiers à imaginer un état de nature pré-existant à la société humaine, afin d'y déceler comment les hommes y agiraient sans puissance commune qui les maintienne en respect. Toutefois, cet état de nature est un état mythique et non réel. Hobbes se démarque nettement de la tradition politique qui reposait sur Aristote, pour qui l'homme est un être naturellement politique, et sur Thomas d'Aquin ou Cicéron pour lesquels il existerait une « loi naturelle » immuable. Il considère l'homme comme sociable, non par nature, mais par accident : c'est par crainte de la mort violente qu'il fait société avec ses semblables. L'état de nature est un état de la « guerre de tous contre tous » (*Bellum omnium contra omnes*) et l'homme « un loup pour l'homme » (*homo homini lupus*). L'état de nature ne doit pas être compris comme la description d'une réalité historique, mais comme une fiction théorique (hypothèse philosophique féconde). Dans cet état, les hommes sont gouvernés par le seul instinct de conservation, que Hobbes appelle *conatus* ou désir. Les hommes sont égaux, ce qui veut dire qu'ils ont les mêmes passions, les mêmes droits sur toutes choses, et les mêmes moyens (par ruse ou par alliance) d'y parvenir. Chacun désire légitimement ce qui est bon pour lui, cherche la gloire et à nuire à autrui sans souci (conflits). La puissance anarchique de la multitude domine à l'état de nature. Doué de raison (faculté de calculer et d'anticiper), l'homme prévoit le danger, et attaque avant d'être attaqué (ruse). Des alliances éphémères se nouent pour l'emporter sur un individu. Mais à peine la victoire est-elle acquise que les vainqueurs se liguent les uns contre les autres pour bénéficier seuls du butin. Cette guerre est si

atroce que l'humanité risque même de disparaître. Cet état de nature est sans loi, sans juge et sans police..., C'est l'angoisse de la mort (la mort violente), résultant de l'égalité naturelle, est responsable de l'état de guerre et fait peser sur la vie de tous une menace permanente. Cet état, fondamentalement mauvais, ne permet pas la prospérité, le commerce, la science, les arts, la société.

III-L' état civil et le pouvoir souverain: Une humanité livrée à elle-même, sans ordre social coercitif, finirait par disparaître. Ce qui sauve l'homme d'un tel état n'est autre que sa peur de mourir et son instinct de conservation. L'homme comprend que pour subsister, il n'y a pas d'autre solution que de sortir de l'état de nature. Ce sont les passions d'une part (la peur de la mort, le désir des choses nécessaires à la vie et l'espoir de les obtenir par son travail motivent cette sortie hors de l'état de nature), la raison d'autre part (suggère les articles de paix adéquats, sur lesquels ils se mettront d'accord), qui le poussent à sortir de l'état de nature. Pour Hobbes: « le droit naturel est la liberté que chacun a d'user de sa propre puissance, comme il le veut lui-même pour la préservation de sa propre nature», ce par tous les moyens qu'il juge bon. La première et fondamentale loi de nature est qu'il faut rechercher la paix et ne rechercher le secours de la guerre que si la première est impossible à obtenir. Ces lois naturelles sont éternelles et immuables reposant sur la rationalité et appliquées par tous. Ce qui va fonder *a priori* l'état civil, c'est un contrat passé entre les individus, qui permet de fonder la souveraineté. Par ce contrat, chacun transfère tous ses droits naturels, à l'exception des droits inaliénables, à une « personne » qui est appelée le Souverain, dépositaire de l'État, ou « Léviathan ». Chacun devient alors « sujet » de ce Souverain, en devenant aussi « auteur » de tous les actes du souverain. Par ce contrat, la multitude des individus est ramenée à l'unité du souverain. C'est plus que le consentement ou la concorde, il s'agit d'une unité réelle de tous en une seule et même personne, faite par convention de chacun avec chacun, de telle manière que c'est comme si chaque individu devait dire à tout individu : *«j'autorise cet homme ou cette assemblée d'hommes, et je lui abandonne mon droit de me gouverner moi-même, à cette condition que tu lui abandonnes ton droit et autorises toutes ses actions de la même manière²⁰.»* Le contrat vise à instaurer une « puissance commune » capable de tenir chacun en respect des conventions par la crainte du châtement et de la sanction pénale. Chacun contracte avec chacun en vue de transférer ses droits à un Souverain qui les détiendra tous. Les seuls droits inaliénables sont ceux qui visent à protéger sa vie: on ne peut aliéner « le droit de résister à ceux qui vous agressent pour vous ôter la vie », non plus qu'à résister à ceux qui veulent vous emprisonner ou vous mettre dans les fers. Le contrat social est une solution proposée au problème de la justification de la société civile, et non la description d'un type de gouvernement particulier. Du latin "societas", le mot société désigne initialement un contrat par lequel des individus mettent en commun des biens et des activités et tel que les associés s'engagent à partager toute perte ou tout bénéfice qui découlerait de cette association. Au fondement de toute théorie du contrat social, il y a cette idée que la société civile n'est pas un accident fortuit mais le fruit d'un calcul utilitaire des individus pour déterminer ce qui vaut mieux pour le plus grand bien du plus grand nombre d'individus. Les théories du contrat social sont donc liées à une idéologie individualiste et utilitariste de la nature humaine: Les individus préexistent à la société (commun accord), sont naturellement égaux, compétitifs, rechercher la sécurité, calculateurs.

Textes d'appuis:

TEXTE1: De l'état de nature

[...] D'ailleurs la nature a donné à chacun de nous égal droit sur toutes choses. Je veux dire que dans un état purement naturel, et avant que les hommes se fussent mutuellement attachés les uns aux autres par certaines conventions, il était permis à chacun de faire tout ce que bon lui semblait contre qui que ce fût, et chacun pouvait posséder, se servir, et jouir de tout ce qui lui plaisait. Or, parce que, lorsqu'on veut quelque chose, dès là, elle semble bonne, et que ce qu'on la désire est une marque de sa véritable nécessité, ou une preuve vraisemblable de son utilité à la conservation de celui qui la souhaite (au précédent article, j'ai montré que chacun est juge compétent de ce qui lui est vraiment utile; de sorte qu'il faut tenir pour nécessaire tout ce qu'il juge tel) et que, par l'art. On a, et on fait par droit de nature tout ce qui contribue à sa propre défense, et à la conservation de ses membres, il s'ensuit, dis-je, qu'en l'état de nature, chacun a droit de faire et de posséder tout ce qu'il lui plaît. D'où vient ce commun dire, que la Nature a donné toutes choses à tous: et d'où il se recueille, qu'en l'état de nature, l'utilité est la règle du

droit. [...] Si vous ajoutez à cette inclination naturelle que les hommes ont de se nuire les uns aux autres, et qui dérive peut-être de cette vaine opinion qu'ils ont d'eux mêmes, ce droit de chacun sur toutes choses, suivant lequel, comme il est permis d'envahir, on peut aussi légitimement se défendre, et d'où naissent des soupçons et des défiances continuelles, qui ne laisseront jamais l'esprit en repos, étant très difficile, pour si bien qu'on se tienne sur des gardes, qu'enfin on ne soit opprimé par la ruse ou par la violence d'un ennemi qui tâche sans cesse de nous surprendre. [...] On cherche des compagnons qu'on s'associe, de vive force, ou par leur consentement. La première façon s'exerce quand le vainqueur contraint le vaincu à le servir par la crainte de la mort, ou par les chaînes dont il le lie. La dernière se pratique lorsqu'il se fait une alliance pour le mutuel besoin que les parties ont l'une de l'autre, d'une volonté fraîche et sans souffrir de contrainte. Le vainqueur a droit de contraindre le vaincu, et le plus fort d'obliger le plus faible (comme celui qui se porte bien d'obliger le malade, et l'homme fait de contraindre un jeune garçon) s'il n'aime mieux perdre la vie, à lui donner des assurances pour l'avenir qu'il se tiendra dans l'obéissance. Car puisque le droit de nous protéger nous-mêmes selon notre fantaisie vient des dangers auxquels nous sommes exposés, et que ces dangers naissent de l'égalité qui est entre nous, il semble plus conforme à la raison, et un expédient bien plus court pour notre conservation, en nous servant de l'occasion présente, de pourvoir à notre sûreté par une judicieuse précaution, que d'attendre que ces personnes-là mal intentionnées soient remises en santé, ou venues en âge de se soustraire à notre puissance, ce qui nous obligerait de tenter par l'incertitude du combat une nouvelle victoire. Certainement il ne se peut rien imaginer de plus absurde, que de laisser prendre de nouvelles forces à celui qu'on tient tout faible sous sa puissance, et qui les ayant recouvrées s'en servirait infailliblement à notre ruine. D'où cette conclusion est manifeste que je tire en forme de corollaire des démonstrations précédentes, qu'en l'état naturel des hommes, une puissance assurée, et qui ne souffre point de résistance, confère le droit de régner et de commander à ceux qui ne peuvent pas résister: de sorte que la toute-puissance possède essentiellement et immédiatement le droit de faire tout ce que bon lui semble.

Thomas Hobbes, *De Cive* (le citoyen), 1642.

TEXTE2: De l'état civile (société)

[...] Mais il n'en est pas de même des hommes; car, premièrement, il y a entre eux une certaine dispute d'honneur et de dignité, qui ne se rencontre point parmi les bêtes. Et comme de cette contestation naît la haine et l'envie, aussi de ces deux noires passions viennent les troubles et les guerres qui arment les hommes les uns contre les autres. Les bêtes n'ont rien à craindre de ce côté-là. Secondement, les appétits naturels des fourmis, des abeilles, et de tels autres animaux, sont tous conformes, et se portent à un bien commun, qui ne diffère en rien de leur bien particulier: mais les hommes ont presque tous ce mauvais génie, qu'à peine estiment-ils qu'une chose soit bonne, si celui qui la possède n'en jouit de quelque prérogative par dessus ses compagnons, et n'en acquiert quelque degré d'excellence particulière. En troisième lieu, les animaux privés de raison ne voient ou ne s'imaginent pas de voir quelque défaut en leurs polices: mais en une république, pour si petite qu'elle soit, il se trouve toujours diverses personnes qui croient savoir plus que les autres, qui abondent en leur sens, et qui, par leurs innovations, font naître les guerres civiles. En quatrième lieu, quoique les bêtes aient quelque petit usage de la voix pour exprimer leur passions entre elles; si est-ce qu'il leur manque cet art du discours, si nécessaire pour exciter dans l'âme les troubles et les tempêtes. Elles ne savent pas représenter le bien et le mal plus grands qu'ils ne sont en effet. Elles ne savent pas représenter le bien et le mal plus grands qu'ils ne sont en effet. Mais l'homme a une langue, qui est, à dire le vrai, une trompette de sédition et une allumette de la guerre; ce qui a fait dire à quelqu'un, en parlant de Périclès, qu'il tonnait, qu'il foudroyait et qu'il mettait toute la Grèce en combustion par ses harangues. En cinquième lieu, les bêtes ne font point de distinction entre les injures et les dommages, c'est pourquoi elles laissent leurs compagnons en repos, pourvu qu'ils ne fassent rien qui les incommode. Mais parmi les hommes, les plus grands perturbateurs de la tranquillité publique, sont ceux qui vivent dans un plus profond loisir: car on ne s'amuse guère à contester du point d'honneur, qu'on n'ait vaincu la faim, la soif et les autres inconvénients de la vie. Enfin je dirais que le consentement ou la concorde que nous voyons parmi les bêtes est naturelle; là où celle des hommes est contractée, et par conséquent artificielle. Ce n'est donc pas de merveille s'ils ont besoin de quelque chose de plus pour

vivre en paix. D'où je conclus, que le consentement prêté, ou la société contractée, sans une puissance supérieure et générale qui tienne les particuliers dans la crainte de la peine, ne suffit point pour donner aux hommes les assurances et les précautions qu'ils doivent avoir avant de venir à l'exercice de la justice naturelle, c'est-à-dire des lois de nature que nous avons établies. [...] Mais bien que la volonté ne puisse pas être dite volontaire et qu'elle soit tant seulement le principe des actions auxquelles on donne ce titre (car on ne veut pas vouloir et on ne veut que ce qu'il faut faire); et que par conséquent on ne puisse point faire d'accord, ni entrer en délibération des actes de la volonté; si est-ce que celui qui soumet sa volonté à celle d'un autre, lui fait transport du droit qu'il a sur ses forces et sur ses facultés propres, de sorte que tous les autres faisant la même transaction, celui auquel on se soumet en acquiert de si grandes forces, qu'elles peuvent faire trembler tous ceux qui se voudraient désunir et rompre les liens de la concorde; ce qui les retient dans le devoir et l'obéissance. L'union qui se fait de cette sorte, forme le corps d'un État, d'une Société, et pour le dire ainsi, d'une personne civile ; car les volontés de tous les membres de la république n'en formant qu'une seule, l'État peut être considéré comme si ce n'était qu'une seule tête; aussi a-t-on coutume de lui donner un nom propre, et de séparer ses intérêts de ceux des particuliers. De sorte que ni un seul citoyen, ni tous ensemble (si vous en ôtez celui duquel la volonté représente celle de tous les autres) ne doit pas être pris pour le corps d'une ville. Je dirais donc, pour définir l'état d'une ville (ce qui servira pour toutes les autres formes de gouvernements et de sociétés civiles) que c'est une personne dont la volonté doit être tenue, suivant l'accord qui en a été fait, pour la volonté de tous les particuliers, et qui peut se servir de leurs forces et de leurs moyens, pour le bien de la paix, et pour la défense commune.

Thomas Hobbes, *De Cive* (le citoyen), 1642.

I- Présentation du siècle des Lumières:

Le siècle des Lumières est un mouvement intellectuel initié en Europe au XVIII^e siècle, dont le but était de dépasser l'obscurantisme et de promouvoir l'usage de la raison, la liberté de penser sans la direction d'autrui. Prêchant le progrès, les philosophes des lumières estiment la liberté de pensée comme la plus haute des valeurs permettant à l'homme de trouver une solution à toutes les questions. Ils s'opposent à la superstition, l'intolérance, aux abus de l'Église et de l'État. Leur but était avant tout de faire sortir l'homme des ténèbres vers la lumière. Siècle du progrès et de la raison, les lumières une foi inébranlable de l'homme en des jours meilleurs dans tous les domaines : social, politique, économique et culturel. C'est pourquoi Emmanuel Kant disait ceci : les lumières c'est « la sortie de l'homme de sa minorité [...] minorité dont-il est lui même responsable [...] Aie le courage de te servir de ton propre entendement. Voilà la devise des lumières. ».

II- Biographie et bibliographie: Jean Jacques Rousseau est né à Genève le 28 Juin 1712, d'une famille protestante d'origine française. Il perdit sa mère en naissant ; son père Isaac Rousseau était un horloger. Mit en apprentissage chez un graveur (Ducommun) qui le traitait brutalement. Il quitte Genève et est accueilli par Madame de Warens. En 1741, il fréquente et collabore avec les encyclopédistes. Son premier discours sur les sciences et les arts, lui apporte la célébrité, mais aussi une réputation de scandale qui ne le quittera plus. De 1756 à 1762, il séjourne à Montmorency, qu'il est obligé de quitter après la publication d'Emile. Il séjourne alors en Suisse, puis en Angleterre où il est hébergé par David Hume, avec lequel il rompt rapidement toute relation. Revenu en France, Jean-Jacques Rousseau meurt le 02 Juillet 1778 au Château d'Ermenonville chez Marquis de Girardin ; ses cendres furent transférées au Panthéon en 1794. Ses ouvrages : *Du contrat social* (1762) ; *Emile ou Education* (1764) ; *Les confessions* (1770) ; *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1755)...

III- La conception de l'éducation de Rousseau:

En 1755, dans l'article « Économie politique » de *l'Encyclopédie*, Rousseau avait nettement affirmé qu'un peuple, et les individus qui le composent, ne sont que le produit des institutions politiques (« Où il n'y plus de patrie, il n'y a plus de citoyens. »). Il lui importe toutefois de « bricoler » une fiction éducative, afin de proposer à son siècle un modèle d'individu que son éducation a fait apte au contrat (le but est de recréer l'homme naturel). La nature est le meilleur précepteur (sa propre expérience). Émile, élève imaginaire, sera « l'homme abstrait, l'homme en proie à tous les accidents de la vie humaine ». En cinq livres, on le suit du babil à l'âge adulte, sur une période de vingt-cinq ans ; on le voit

passer de la dépendance naturelle à l'autonomie. Son éducation obéit à un grand principe : laisser une liberté se confronter aux nécessités de la nature. Jusqu'à l'âge de douze ans, début de l'adolescence, Émile fera ainsi par lui-même l'expérience de la Loi, en expérimentant celles de la nature, le précepteur écartant de lui toute obligation culturelle ou sociale, ne lui imposant rien qu'il n'en puisse saisir la rationalité. Or, la raison a une genèse : l'enfant est d'abord sens, et son vocabulaire ne doit pas être plus étendu que son expérience sensible. Certes, il importe de savoir lire et écrire, mais jusqu'à douze ans, pas de livres (l'oral prime). À cette « raison sensitive ou puérile » succède « la raison intellectuelle ou humaine ». De douze à quinze ans un seul livre est autorisé : *Robinson Crusoé*, pour l'utilité des savoirs pratiques qu'il fournit. Mais à partir de quinze ans, les passions s'éveillent, et avec elles le besoin obscur de raisons métaphysiques, comme l'exigence de règles morales (Dieu sensible au cœur), dévoilé à Émile par le personnage du vicaire savoyard, (éducation morale et religieuse de l'adolescent), Éros subordonné à la Divine Charité, Émile ainsi est digne de s'unir à Sophie, et prêt au bonheur dans la sainte chasteté du mariage : « Plaire aux hommes, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès l'enfance » (Livre V). Si la société rend l'homme méchant et pervers, l'éducation naturelle peut le rendre bon, libre et heureux.

III ses vues sociales et politiques:

Dans le cadre d'une interrogation sur les fondements de l'autorité politique et sur les modalités qui en garantissent ou non la légitimité, Rousseau dans le *Contrat social* développe la thèse selon laquelle il est logiquement impossible que l'être humain soit dépossédé de sa liberté et de ses pouvoirs. Si tout pouvoir politique est affaire de convention, alors il doit être légitimé. Une fois écartée la théorie du droit divin, il établit l'état de nature et l'état civil. Pour lui, l'homme vivait libre et heureux à l'état de nature (associal, apolitique, amoral). La rude existence avait de l'homme un être robuste, peu sujet aux maladies (œuvre de la vie civilisée), ayant pour seuls biens la nourriture, une femelle et le repas, et craignait la douleur et la faim. Dans cet état, l'homme était bon sans doute, mais heureux dans la société naissante (état intermédiaire). Mais pour lui, c'est la propriété privée qui est source de société, de corruption et de l'inégalité (riches et pauvres). L'état civil légitime l'autorité des riches sur les pauvres par des lois. Il conseille la médiocrité des fortunes, limitation du luxe, l'inégalité économique, l'égalité sociale. Rousseau affirme: «nul citoyen ne soit assez opulent pour pouvoir en acheter un autre et nul assez pauvre pour être contraint de se vendre ». Il ne supprime pas la propriété privée (source des malheurs) mais la modère. Les seules conventions possibles, sources d'une autorité légitime, sont donc celles qui font accéder à une conscience de « l'homme en général », que porte en lui chaque individu particulier et qui le rend désireux et capable de s'aliéner de son plein gré à un « tout », en estimant n'obéir librement qu'à lui-même. C'est le cœur du pacte ou contrat social, qui seul autorise, par l'engagement libre des volontés, la conciliation entre liberté individuelle et sécurité. La liberté est le respect des lois. On y reconnaît le modèle d'un citoyen sujet et souverain, seule forme d'organisation apte à empêcher les intérêts privés de tuer le corps politique en lui opposant la « volonté générale », inaliénable. Sur cette base, Rousseau envisage les lois comme la manière de réguler le « gouvernement », qui doit n'être qu'un simple exécutant de la volonté générale, soumis à la puissance législative, ce souverain lieu et source du lien social. D'où la nécessité d'un contrôle par le peuple de ses institutions, le *Contrat social* demeure l'insurrection rousseauiste de la volonté politique contre les prétendues « lois » de l'économie. Le bon gouvernement est la république caractérisée par la volonté générale et souveraine.

Conclusion: Homme marginal de son siècle, Rousseau cherche à solutionner le mal social à travers une éducation et une politique. Si à l'état de nature l'homme avait une liberté naturelle, dans la société il acquiert la liberté civile (Du contrat social) et peut même devenir bon tout en étant à l'abri des vices de la société grâce une éducation négative(De l'Emile).

Textes d'appuis:

Texte : De l'état civil

Ce passage de l'état de nature à l'état civil produit dans l'homme un changement très remarquable, en substituant dans sa conduite la justice à l'instinct, et donnant à ses actions la moralité qui leur manquait auparavant. C'est alors seulement que, la voix du devoir succédant à l'impulsion physique et le droit à l'appétit, l'homme, qui jusque-là n'avait regardé que lui-même, se voit forcé d'agir sur d'autres principes, et de consulter sa raison avant d'écouter ses penchants. Quoiqu'il se prive dans cet état de plusieurs

avantages qu'il tient de sa nature, il en regagne de si grands, ses facultés s'exercent et se développent, ses idées s'étendent, ses sentiments s'ennoblissent, son âme tout entière s'élève à tel point que, si les abus de cette nouvelle condition ne le dégradèrent souvent au-dessous de celle dont il est sorti, il devrait bénir sans cesse l'instant heureux qui l'en arracha pour jamais et qui, d'un animal stupide et borné, fit un être intelligent et un homme. Réduisons toute cette balance à des termes faciles à comparer ; ce que l'homme perd par le contrat social, c'est sa liberté naturelle et un droit illimité à tout ce qui le tente et qu'il peut atteindre ; ce qu'il gagne, c'est la liberté civile et la propriété de tout ce qu'il possède. Pour ne pas se tromper dans ces compensations, il faut bien distinguer la liberté naturelle, qui n'a pour bornes que les forces de l'individu, de la liberté civile, qui est limitée par la volonté générale ; et la possession, qui n'est que l'effet de la force ou le droit du premier occupant, de la propriété, qui ne peut être fondée que sur un titre positif.

On pourrait, sur ce qui précède, ajouter à l'acquis de l'état civil la liberté morale, qui seule rend l'homme vraiment maître de lui ; car l'impulsion du seul appétit est esclavage, et l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté. Mais je n'en ai déjà que trop dit sur cet article, et le sens philosophique du mot *liberté* n'est pas ici de mon sujet.

Rousseau (Jean-Jacques), *Du contrat social*, 1762, chapitre 8.

Sigmund Freud (1856-1939)

I-Biographie et Bibliographie:

Freud naît le 6 Mai 1856 à Freiberg en Moravie (Autriche) dans une famille juive. Le père Jacob était marchand de laine et avait vingt ans de plus que la mère Amalia. Ruiné, il émigre à Vienne avec sa famille. Freud fut ses études au gymnase tout en étant souvent premier de sa classe. Il obtient le bac à l'âge de 17 ans. De 1873 à 1881, Freud étudie la médecine, la zoologie, la botanique, la chimie, la minéralogie et la philosophie. Formé en encéphalopathie infantile, il travaille à l'institut de physiologie de Brücke. Il participe à la recherche sur le système nerveux. Devenu privatdozent (prof privé) en neuropathologie à l'université, Freud obtient un stage à l'hôpital salpêtrière de Paris chez Charcot en 1885. De retour à Vienne, il se marie avec Martha Bernays et aura cinq enfants dont Anna Freud qui se spécialisera plus tard dans la psychanalyse des enfants. À la mort de son père, Freud entre en auto-analyse en 1896 avec W. Fliess. Il dévoile un amour pour sa mère: attirante, tendre et protectrice. Devenu professeur ordinaire à l'université, Freud crée la psychanalyse en rompant avec la neurologie. À partir de 1902, on assiste à la naissance des sociétés freudiennes à travers le monde: Autriche (Adler), Allemagne (Abraham), Suisse (Rank et Jung), Hongrie (Ferenczi), Canada (Jones), États-Unis (Stanley). Freud organisa le mouvement par revue, conférence, congrès. À la montée du nazisme dans les années 30, Freud s'exile avec sa famille en 1938 à Londres. Fumeur et atteint d'un cancer de la mâchoire, et ayant subi 32 opérations sans succès, Freud meurt par euthanasie le 23 septembre 1939 à Londres. Ses ouvrages: *Études sur l'hystérie* (avec Breuer) 1895; *L'interprétation des rêves* 1900; *Trois essais sur la théorie de la sexualité* 1905; *Introduction à la psychanalyse* 1927; *L'avenir d'une illusion* 1927; *Moïse et monothéisme* 1934...

II-La pensée Freudienne: À proprement parler, Freud n'est pas philosophe typique, mais en réclame souvent l'étiquette. Spécialisé dans les maladies nerveuses, il fonde la psychanalyse. Freud est le père fondateur de la psychanalyse discipline nouvelle qui se présente comme une thérapie clinique adressée à un malade et une théorie du psychisme. Freud s'adosse souvent à la philosophie par méthode, analyse et enjeu.

1-L'inconscient: animalité ou humanité

L'homme cesse d'être avec Freud maître de lui-même car une grande partie de sa pensée lui échappe. À travers la psychanalyse, Freud cherche à explorer et à décrire l'inconscient comme étant la matrice de notre existence (l'instance du psychisme déterminant le comportement humain). Le concept de psychanalyse est une création freudienne: «*Je commençai mon activité professionnelle de neurologue en tentant de soulager mes patients névrosés. Sous l'influence d'un ami plus âgé et grâce à mes propres efforts, je découvris de nouveaux faits importants sur le rôle de l'inconscient dans la vie psychique de l'individu, le rôle des pulsions instinctives, etc. Ces*

découvertes furent à l'origine d'une nouvelle science, la psychanalyse et d'une nouvelle méthode de traitement des névroses.». La psychanalyse est aussi appelée psychologie des profondeurs, sa méthode d'investigation met une évidence des significations inconscientes, son objet réel est la profondeur de l'inconscient, sa partie la plus difficile à être pénétrer. L'inconscient est la matrice de notre existence et doit être compris à la lumière du refoulement, des actes manqués, les lapsus, les pulsions, les souvenirs d'enfance, le rêve... qui sont les éléments qui permettent de saisir le fonctionnement de l'inconscient. Le rêve se présente comme la réalisation des désirs sur le plan de l'imaginaire, contenant en effet des idées latentes provenant du préconscient, idées qu'il s'agit d'interpréter pour en dégager le sens. L'interprétation des rêves est la voix royale qui mène à la connaissance de l'inconscient, de la vie psychique. Freud prône une science des rêves et non une oniromancie. Le rêve est un processus psychique qui met en jeu des émotions. En général il est gardien du sommeil. Sans rêves et actes manqués, des désirs refoulés se manifesteraient sous forme de symptômes. Avec la psychanalyse Freud décentre l'homme car le moi n'est plus maître du psychisme.

2-La cure psychanalytique:

Dans le cadre de sa thérapie, Freud élabore une méthode contraire à la méthode de la psychiatrie officielle. Méditant sur le cas Anna O qui lors de ses séances arrivait à expliquer les événements qui étaient à l'origine de ses troubles en se remémorant et ceux-ci disparaissaient grâce au Talking-cure (guérison par la parole). Breuer en déduisit que si le patient prend conscience du sens de son symptôme le traumatisme cesse. Il bâtit sa méthode: catharsis (purification). Abandonna hypnose (Breuer, Charcot) et la suggestion (Bernheim), Freud proposa à partir de son expérience la technique de la libre parole (libre association des idées comme méthode thérapeutique). Cette méthode s'adresse au patient sans peur de jugement. Le patient allongé sur un divan en semi pénombre exprime ses pensées en reproduisant la chaîne de ses souvenirs inconscients, il aborde les événements traumatiques à l'origine de son symptôme. Le procédé doit favoriser l'évocation des souvenirs qui sont à l'origine du traumatisme de manière à les rendre conscients: rendre conscient, ce qui est inconscient telle est le vœu de la méthode freudienne. On aboutit à une libération des affects refoulés.

a- L'apport de la psychanalyse à la psychologie:

Les premiers médecins qui s'intéressèrent aux maladies mentales ont également contribué au développement des théories psychologiques modernes. Ainsi, la classification systématique des troubles mentaux réalisée par le pionnier allemand de la psychiatrie, Emil Kraepelin, sert encore de base aux méthodes de classification en usage de nos jours. Plus célèbre encore est l'œuvre de Sigmund Freud, inventeur du système d'analyse et de traitement connu sous le nom de psychanalyse. Dans son œuvre, Freud a attiré l'attention sur les pulsions instinctuelles et les motifs inconscients qui déterminent le comportement. Cette approche, centrée sur les contenus de la pensée et sur la dynamique des motivations plutôt que sur la nature de la connaissance elle-même, a eu un retentissement considérable sur le cours de la psychologie moderne.

b- Le rôle des conflits:

Il montre que le psychisme fonctionne sur la base de deux types de processus: processus primaire et processus secondaire, régis respectivement par le principe de plaisir et le principe de réalité. Dans le cas du processus primaire, l'énergie est tournée vers la satisfaction immédiate des désirs, des pulsions. Il s'agit de processus inconscients, guidés par le principe de plaisir, selon lequel l'activité psychique tend à éviter le déplaisir et à rechercher une satisfaction. Les processus secondaires (conscients), dépendent du principe de réalité, corrigeant les conséquences du principe de plaisir en fonction des conditions du monde extérieur. Dans ce dispositif, le processus par lequel la psyché refuse l'accès à la conscience des pulsions, le refoulement, est un élément essentiel de la formation de l'inconscient: il est un mode de défense qui oblige des désirs et des pensées à rester en dehors de la conscience.

c- Le rôle de l'enfance dans la formation de la personnalité:

L'apport principal de Freud est d'avoir considéré l'inconscient comme une structure centrale du psychisme, dotée d'une dynamique propre. L'appareil psychique est donc largement inconscient, composé de pulsions refoulées et de résistances destinées à protéger la conscience de leurs

intrusions puissantes et permanentes. Formé depuis l'enfance, avec les interdits parentaux, l'inconscient se développe pour devenir un réservoir d'énergies, de fantasmes, d'émotions, de tensions pouvant s'exprimer socialement. Néanmoins, les désirs inconscients trouvent un mode d'expression en déformant ou contournant la censure, par le biais des rêves, des actes manqués, des lapsus. Pour expliquer le fonctionnement psychique et la structure de la personnalité, Freud propose deux théories, correspondant à deux étapes de sa réflexion. La première théorie (première topique), formalisée à partir de 1896, proposant la description de trois systèmes complémentaires: le conscient, le préconscient et l'inconscient. La seconde topique, initiée dans les années 1920 à la suite de la mise en évidence des principes de plaisir et de réalité, complète les systèmes précédents par trois structures psychiques: le ça, le surmoi et le moi. Freud conçoit l'appareil psychique comme un arrangement structurel de la vie intérieure de l'individu. Il est formé du conscient, du préconscient et l'inconscient. Les deux premières instances forment le moi, séparé de la dernière par une censure. Celle-ci empêche l'interférence entre l'idée admise et bannie, par refoulement (rejette vers l'inconscient des idées bannies) et résistance (refus par le sujet que ces idées bannies passent dans le conscient).

-Le conscient: est l'ensemble des phénomènes psychiques dont le sujet a conscience c'est-à-dire qu'il sait clairement. Le conscient comprend la perception, la pensée, l'imagination et la sensation.

-Le préconscient: correspond au contenu qu'on actualise par effort de mémoire ou d'introspection. Le moi sous la menace d'une intrusion de contenu incompatible avec les siens développe une angoisse et procède à un refoulement. Dans ce processus, le préconscient a un rôle d'interface entre l'inconscient et conscient.

-L'inconscient: l'inconscient désigne le contenu qui n'advient pas aisément à la conscience. Il se comprend en terme de vécu à travers les pensées, émotion traumatique, sentiment douloureux, les désirs, les souvenirs, bannis par le conscient mais conservé dans l'esprit et voulant être reconnu. A partir de 1920 Freud élabore une nouvelle théorie de la personnalité et des pulsions humaines:

-Le moi (inconscient et du préconscient): il est adapté au monde réel et assure les fonctions conscientes. Le moi cherche l'équilibre entre la force des pulsions et celle des interdits, pour permettre l'adaptation de l'individu à la vie sociale.

-Le sur moi (inconscient): il désigne une intériorisation des interdits parentaux, il est gardien contre le refoulé et la censure contrôlant les exigences du moi et du ça.

-Le ça (inconscient): il représente les pulsions inconscientes, notamment sexuelles (libido), ignorant la morale, régit par le seul principe de plaisir et veut la satisfaction immédiate. Il s'agit d'une force primitive opposée à la raison, que Freud compare à une « marmite pleine d'émotions bouillonnantes », et sa puissance « tend à satisfaire les besoins innés de l'individu ». Freud distingue les pulsions de vie (Eros) et les pulsions de mort (Thanatos).

Eros se comprend en termes de sexualité, l'usage sensitif et créatif motivé par la quête d'eau, nourriture, reproduction, conservation de l'espèce. La vie mentale articule les pulsions sexuelles et pulsions du moi. La pulsion de mort contredit le principe de plaisir mais le but de la vie est le repos, la paix, sans désirs la mort. Le thanatos est agressivité, répression, tension, désir de néant.

3-L'importance de la sexualité:

Le désir sexuel est appelé libido par Freud c'est un fait biologique, il se comprend en terme de quantité, de charge et décharge. Partant d'une zone érogène il vise un objet, le contourne pour revenir sur le corps terme de satisfaction. Les désirs sexuels sont sujets à un refoulement et leur satisfaction est différée parce que souvent associé à la promesse d'un châtiment. Ils se trouvent en grande quantité au niveau de l'inconscient. Freud avait émis l'hypothèse d'une séduction précoce de l'enfant par un adulte (père- éducateur- mère). Cette séduction entraîne le concept du conflit œdipien. La sexualité adulte achève un processus qui dès l'enfance est lié à des fonctions de zone corporelle et rapports familiaux. La sexualité freudienne se comprend en terme de stade et d'évolution partir du bébé jusqu'adulte. La théorie freudienne de la sexualité fut décriée pansexualisme, mais par sexualité, Freud entend moins un lien charnel que tout plaisir tactile. La sexualité freudienne comprend les stades suivants:

Le stade oral (-18 mois): le foyer érogène est la bouche. Le bébé suce le sein maternel ou son pousse et mène tout objet à la bouche. Il devient souvent agressif en mordant la mère ou d'autres enfants; son activité libidinale est liée au seul besoin d'être nourrit.

-Le stade sadique anal (-3 à 4 ans): le foyer érogène est l'anus. L'enfant fait de la matière fécale l'objet d'un rapport ambivalent expulsion et rétention. A ce stade de la marche et du non, il a les notions de pouvoir, de contrôle et de possession.

-Le stade phallique (-7): le foyer érogène est organe génital. L'enfant découvre le plaisir cutané et est curieux de procréation, c'est à ce stade que le conflit œdipien apparaît (représentation d'un amour pour le parent de sexe opposé et la haine pour l'autre). Le garçon veut écarter le père et épouser la mère, ce qui se résout par angoisse de castration. L'interdiction de l'inceste lui montre sa relation triangulaire au parent. Remarqua le féminin sans pénis il craint la mutilation du sien et refoule son désir en se soumettant à l'ordre établi. La fille par contre ne craint pas la castration car elle n'a pas de pénis mais entre en Oedipe par envie de pénis. Elle cherche du côté du père selon son envie, mais le conflit œdipien dont elle fait objet se résout dans la déception.

-Le stade de latence (-12 ans): l'enfant interiorise son Oedipe en refoulant les émotions de son enfance et déssexualise son rapport aux parents. A ce stade, l'enfant se façonne progressivement en se détachant de la famille.

-Le stade génital (puberté): la puberté active l'intérêt sexuel, le plaisir est désormais recherché dans le rapport sexuel. Freud conçoit la masturbation et l'homosexualité comme les recherches de plaisirs sexuels immatures. La théorie d'Oedipe fut critiquée car Oedipe n'est pas universelle, il relève d'une exception.

Conclusion: Freud a renouvelé en profondeur notre conception sur l'homme, perçu comme un animal rationnel (Aristote) et être pensant (Descartes), l'homme cesse d'être avec Freud maître de lui-même car une grande partie de sa pensée lui échappe. Fondant psychanalyse comme science dont le rôle est d'étudier l'inconscient en profondeur (matrice de l'existence humaine). Il réfléchit également sur les problèmes essentiels de l'humanité, ce qui lui rapproche d'avantage à l'anthropologie qu'à la philosophie.

Textes d'appuis:

Texte1: L'inconscient

Nous assimilons donc le système de l'inconscient à une grande antichambre, dans laquelle les tendances psychiques se présentent, tels des êtres vivants. A cette antichambre est attenante une autre pièce, plus étroite, une sorte de salon, dans lequel séjourne également la conscience. Mais à l'entrée de l'antichambre dans le salon veille un gardien qui inspecte chaque tendance psychique, lui impose la censure et l'empêche d'entrer au salon si elle lui déplaît [...]. Les tendances qui se trouvent dans l'antichambre réservée à l'inconscient échappent au regard du conscient qui séjourne dans la pièce voisine. Elles sont donc tout d'abord inconscientes. Lorsque, après avoir pénétré jusqu'au seuil, elles sont renvoyées par le gardien, c'est qu'elles sont incapables de devenir conscientes: nous disons alors qu'elles sont refoulées. Mais les tendances auxquelles le gardien a permis de franchir le seuil ne sont pas devenir pour cela nécessairement conscientes; elles peuvent le devenir si elles réussissent à attirer sur elles le regard de la conscience. Nous appellerons donc cette deuxième pièce: système de la préconscience [...]. L'essence du refoulement consiste en ce sens qu'une tendance donnée est empêchée par le gardien de pénétrer de l'inconscient dans le préconscient.

FREUD, Introduction à la psychanalyse, Payot

Texte2: La psychanalyse

La division du psychique en un psychique conscient et un psychique inconscient constitue la prémisse fondamentale de la psychanalyse, sans laquelle elle serait incapable de comprendre les processus pathologiques, aussi fréquents que graves, de la vie psychique et de les faire rentrer dans le cadre de la science. Encore une fois, en d'autres termes: la psychanalyse se refuse à considérer la conscience comme formant l'essence même de la vie psychique, mais voit dans la conscience une simple qualité de celle-ci, pouvant coexister avec d'autres qualités ou faire défaut. [...] La plupart des gens possédant une culture philosophique sont absolument incapables de comprendre qu'un fait psychique puisse n'être pas conscient, et ils repoussent cette idée comme absurde et en contradiction avec la saine et simple logique. Cela tient, à mon avis, à ce que ces gens n'ont jamais étudié les phénomènes de l'hypnose et du rêve qui, abstraction

faite de ce qu'ils peuvent avoir de pathologique, nous imposent la manière de voir que je viens de formuler. En revanche, leur psychologie fondée sur l'omniprésence de la conscience est incapable de résoudre les problèmes en rapport avec l'hypnose et le rêve. "Être conscient" est avant tout une expression purement descriptive et se rapporte à la perception la plus immédiate et la plus certaine. Mais l'expérience nous montre qu'un élément psychique, une représentation par exemple, n'est jamais conscient d'une façon permanente. Ce qui caractérise plutôt les éléments psychiques, c'est la disparition rapide de leur état conscient. [...] Dans l'intervalle, nous ignorons ce qu'elle est, nous pouvons dire qu'elle est latente, entendant par là qu'elle est capable à tout instant de devenir consciente. En disant qu'une représentation est restée, dans l'intervalle, inconsciente, nous formulons encore une définition correcte, cet état inconscient coïncidant avec l'état latent et l'aptitude à revenir à la conscience.

FREUD.

Texte1: Pulsion sexuelle « libido ».

Pour expliquer les besoins sexuels de l'homme et de l'animal on se sert, en biologie, de l'hypothèse qu'il existe une pulsion sexuelle; de même que pour expliquer la faim, on suppose la pulsion de nutrition. Toutefois, le langage populaire ne connaît pas de terme qui, pour le besoin sexuel, corresponde au mot faim; le langage scientifique se sert du terme « libido ». L'opinion populaire se forme certaines idées arrêtées sur la nature et le caractère de la pulsion sexuelle. Ainsi, il est convenu de dire que cette pulsion manque à l'enfance, qu'elle se constitue au moment de la puberté, et en rapport étroit avec les processus qui mènent à la maturité, qu'elle se manifeste sous la forme d'une attraction irrésistible exercée par l'un des sexes sur l'autre, et que son but serait l'union sexuelle ou un ensemble d'actes qui tendent à ce but. Nous avons toutes les raisons de croire que cette description ne rend que très imparfaitement compte de la réalité. Si on l'analyse de près, on y découvre une foule d'erreurs, d'inexactitudes et des jugements précipités. Commençons par fixer deux termes. La personne qui exerce un attrait sexuel sera désignée comme objet sexuel et l'acte auquel pousse la pulsion sera nommé but sexuel. L'expérience scientifique nous prouve qu'il existe de nombreuses déviations relatives tantôt à l'objet, tantôt au but sexuel, et il nous faudra chercher à approfondir les rapports qui existent entre ces déviations et ce qu'on estime être l'état de choses normal.

FREUD

Léopold Sédar Senghor

I-Aperçu historique de l'Afrique contemporaine:

Dans l'histoire intellectuelle de l'Afrique noire contemporaine, on peut retenir des périodes décisives marquées par une violence des débats liées au devenir de l'Afrique: les questions de l'existence d'une philosophie africaine et du développement. Evidemment, il ne serait pas juste de passer sous silence, dans l'Afrique colonisée et décolonisée, la domination du paysage intellectuel et politique par deux courants idéologiques majeurs: la négritude et le panafricanisme. En Afrique noire, le vocable, post colonialisme est récent, il est indissociable du postmodernisme occidental. L'histoire de l'Afrique nous révèle que les pays africains ont évolué aussi. Ils ont connu des modes de production que le matérialisme historique nous révèle: communauté primitive, esclavagisme, féodalisme, capitalisme. Cependant, ces modes de production ne sont pas instaurés de manière classique c'est à dire avec tous les traits qu'on leur donne. C'est pourquoi, on parle de mode de production semi- féodal en Afrique (interférence de rapports communautaires esclavagistes et féodaux). Enfin, des facteurs historiques comme la traite des noirs et surtout la colonisation vont beaucoup contribuer aux caractères variés des modes de production. Pour sortir l'Afrique du sous-développement, plusieurs théories ont été élaborées par les intellectuels africains. Du Libérien Edward Wilmot Blyden au courant dit « post-colonialiste » ou postmoderniste de la pensée africaine en passant par Kwame Nkrumah, Ebénézer Njoh-Mouelle, Fabien Eboussi Boulaga, Paulin Hountondji et Marcien Towa..., la philosophie africaine moderne tourne autour de la question du développement. Si le développement n'est qu'un autre nom de la civilisation industrielle, se nier pour devenir comme l'autre signifie-t-il se renoncer ou se diluer dans sa culture ?

I-Vie et œuvres:

Né à Joal (Sénégal) le 9 octobre 1906, Léopold Sédar Senghor fait ses études à la mission catholique de Ngasobil, au collège Libermann et au cours d'enseignement secondaire de Dakar, puis, à Paris, au lycée Louis-le-Grand et à la Sorbonne. Il est reçu à l'agrégation de grammaire en 1935. Il enseigne au lycée Descartes, au lycée Marcellin Berthelot. Mobilisé en 1939, fait prisonnier en juin 1940 et libéré (maladie) en janvier 1942. De 1944 jusqu'à l'indépendance du Sénégal, il occupe la chaire de langues et civilisation négro-africaines à l'École nationale de la France d'outre-mer. L'année 1945 marque le début de sa carrière politique. Élu député du Sénégal, il est, par la suite, constamment réélu (1946, 1951, 1956). Il devient maire de Thiès au Sénégal (1956), Ministre-conseiller du gouvernement de la République française (1959), il est élu premier Président de la République du Sénégal, le 5 septembre 1960. Charge qu'il assumera jusqu'en 1980. Il est élu à l'Académie française le 2 juin 1983. Il se consacre à son œuvre jusqu'à sa mort le 20 décembre 2001. Ses œuvres: *Chants d'ombre* (1945), 1948 *Hosties noires*, 1956 *Ethiopiennes*, 1961 *Nocturnes*, 1971 *Liberté* 1, 2, 3,4.

II- Sa vision de la culture et développement de l'Afrique: Contrairement aux préjugés européocentriques dépossédant l'homme noir de toute civilisation et culture en le rangeant au rang de primitif, la négritude senghorienne cherche à réhabiliter le nègre dans toutes ses dimensions. Elle se place au plan des faits: esclavage, colonisation, acculturation. Senghor prône un retour à la source pour la réhabilitation et l'affirmation de l'identité de l'âme noire. La négritude est pour lui «l'ensemble des valeurs culturelles du monde noir». Ainsi la négritude est un fait culturel libérant l'homme en établissant le réel, c'est-à-dire la culture et la civilisation du monde noir. Elle se rapporte à la civilisation de l'universelle: le rendez-vous du donner et du recevoir. La théorie du métissage culturelle est ouverture et dialogue de l'universel entre les cultures. Senghor insiste sur l'émotivité qu'il considère comme la caractéristique essentielle du nègre: «l'émotion est nègre comme la raison est hellène». C'est également à la lumière de cette thèse de l'émotivité que l'on peut comprendre selon Senghor les activités culturelles des nègres, en particulier le style négro-africain caractérisé par l'image et le rythme. Les activités techniques et les relations sociales reflètent la psychologie négro-africaine dont l'émotion consiste en une «saisie de l'être intégral (conscience et corps) par le monde irrationnel, l'irruption du monde magique dans le monde de la détermination». En fin la raison nègre se distingue de la raison blanche par ce qu'elle se coule dans les artères des choses pour se loger au cœur vivant du réel: «la raison européenne est analytique par utilisation, la raison nègre, intuitive par participation». En somme, c'est de la spécificité biologique du nègre et de sa sensibilité que Senghor déduit la conduite, la culture et la raison négro-africaines. En jetant les bases d'un État moderne, Senghor dénonce l'économie de traître, recommande la paix en Indochine et Algérie. La négritude décolonise, affirme l'identité africaine contre la balkanisation, cherche l'autonomie et l'indépendance dans l'amitié, construit le socialisme et l'unité africaine, la francophonie, le règne de l'universel. Senghor qui subordonne la politique à la culture pense que les africains doivent: «penser et agir par nous-mêmes et pour nous-mêmes, en nègre [...], accéder à la modernité sans piétiner notre authenticité. ». Il entreprit la réforme de l'éducation nationale sénégalaise: c'est une « éducation africaine, prenant sa source dans les réalités africaines et aspirant à l'épanouissement des valeurs africaines. Partant de ces réalités, elle les domine et les dépasse en vue de leur transformation. Elle intègre les valeurs de civilisation universelle et s'inscrit dans les grands courants du monde moderne». Faisant la liaison entre culture et développement, en insistait sur la quantité et la qualité de l'enseignement par la science, la technique, des hommes et des femmes libres et épanouis. Il fit voter par l'Assemblée nationale un code de la famille au lendemain de l'indépendance, connaissant une multiplicité de statuts personnels regroupés en trois catégories (les statuts islamisés, animistes, chrétiens). Ce droit de la famille (unique) était indispensable pour l'unité de la Nation. Une commission de codification fut créée et présidée par le président de la Cour suprême rassembla magistrats, avocats, professeurs de droit, juristes, présidents de tribunaux coutumiers, administrateurs, chefs religieux... Ce texte qui est toujours en vigueur, se propose de faire évoluer les mœurs traditionnelles, sans chercher à imposer une révolution brutale. Les jeunes y voient un progrès. C'est un remarquable instrument de modernité.

Texte d'appui: Activités techniques et sociales dans le monde négro-africain

Les activités techniques y sont toujours liées aux activités proprement sociales, et d'abord à l'art, qui est magie. Et celles-ci y occupent, sur celles-là, singulièrement sur le travail, une place majeure. Il s'agit d'une société fondée essentiellement sur les rapports humains, plus encore peut-être sur les rapports des hommes et des "dieux", d'une société animiste, je veux dire une société qui s'intéresse moins aux "nourritures terrestres" qu'aux nourritures spirituelles. Ici, les faits matériels, surtout les "faits sociaux ne sont pas des choses". Il ya, cachées derrière eux, les forces qui les régissent, animant ces apparences, leur donnant couleur et rythme, vie et sens. C'est précisément cette signification qui s'impose à la conscience et provoque l'émotion. Plus justement encore, l'émotion est cette saisie de l'être intégral-conscience et corps-par le monde irrationnel, l'irruption du monde magique dans le monde de la détermination. Ce qui émeut le Négro-africain, ce n'est pas tant l'aspect de l'objet que sa réalité profonde, sa surréalité, pas tant son signe que son sens. Ce qui l'émeut, dans un masque de danse, c'est, à travers l'"image" et son rythme, la vision insolite du "dieu". L'aspect sensible, pour être perçu dans ses particularités singulières, dans la mesure même où il en est ainsi, n'est que le signe du sens de l'objet.

Senghor, Liberté I, négritude et humanisme, éd. Seuil, 1964, p-263.

MARCIEN TOWA

I- Vie et œuvres:

Marcien Towa est né en 1931 à Endama (Cameroun). Après des études secondaires, il est reçu au baccalauréat en 1955 (série philosophie). En février 1957, il part en France pour suivre ses études et obtient le Certificat de Fin d'Etudes Normales à Caen. En juin 1959 il obtient la licence de philosophie, et devient titulaire d'un D.E.S de philosophie avec un mémoire sur Hegel et Bergson (1960). Il a enseigné dans plusieurs lycées parisiens (Louis-le-Grand, Molière, etc.). Il rentre au Cameroun le 2 septembre 1962 et est nommé professeur à l'Ecole Normale Supérieure de Yaoundé où il y enseigne la pédagogie, l'histoire et la philosophie. En novembre 1963, il repart en Europe avec une bourse de l'UNESCO pour un stage pédagogique de deux ans à la Sorbonne (Paris), puis en Grande-Bretagne (l'Institut Rousseau de Genève). De retour au Cameroun (janvier 1966), il reprend des enseignements à l'Ecole Normale Supérieure, et est nommé Directeur des Etudes et Directeur-Adjoint de cette Institution. En octobre 1968, il est nommé chef au Département de Philosophie de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Yaoundé. Le 4 février 1969, il soutient, à la Sorbonne, sa thèse pour le doctorat de recherche sur la négritude et le doctorat d'Etat de philosophie (juillet 1977: *Identité et Transcendance*.) Marcien Towa s'est ensuite engagé en politique dans son département d'origine (maire). Il est décédé le 03 juillet 2014 à Yaoundé. Ses principaux ouvrages: *L'idée d'une philosophie négro – africaine* (Yaoundé, Clé, 1979), *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Yaoundé, Clé, 1971, 77 pages, L. S. Senghor : *Négritude ou Servitude*, Yaoundé, Clé, 1971, 115 pages...

II- La vision du développement de l'Afrique actuelle de Marcien Towa

Le développement est un problème philosophique sans cesse renaissant. La plupart des penseurs africains refusent la perspective dite linéaire progressive, quantitativiste. Notre propos est de montrer que le développement moderne suppose la science et la technique comme une dimension essentielle pour la maîtrise de la civilisation industrielle. Le développement moderne est donc une voie pour la résolution de nos problèmes nationalitaires. Pour Marcien Towa la philosophie africaine moderne tourne autour de la question du développement (identité ou différence, modernité, civilisation industrielle, etc). Elle est souvent énoncée sous une forme dualiste ou manichéenne: problème national et développement, développement et sous-développement, universel et particulier... Ce qui caractérise le mode de travail industriel, c'est la science, la technologie et la capacité de gérer le management, développement. Cette civilisation est en cours d'universalisation. Notre univers est désarticulation, incohérence, extraversion, archaïsme, usage non organisé du savoir. Du point de vue de la production des biens, l'agriculture vivrière est rudimentaire, archaïque, sans machines, sans engrais, sans possibilité de conservation des produits (ces produits se détruisent et ne se recyclent pas). Cela va à l'encontre de la dialectique des Présocratiques ; pour eux, rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme. La preuve, notre agriculture est séparée de l'élevage (incompatibles) car les caprins ou les bovidés en vadrouille détruisent les cultures, créent des conflits entre éleveurs et agriculteurs dont le paroxysme est le génocide rwandais. Notre système productif est souvent extraverti parce que nous produisons ce que nous ne consommons

pas et consommons ce que nous ne produisons pas. Nos paysans produisent le cacao, le café, le thé, mais ne les consomment pas ou très peu; ou alors ils les consomment retravaillés par des industries étrangères. C'est la situation caractéristique des économies de la périphérie du Centre du monde capitaliste. Notre extraversion est aussi idéologique: conflit des éléments culturels étrangers de l'Occident, de l'islam, du christianisme, ethniques..., auxquels nous ne donnons aucune cohérence.

Pour Towa, la voie de la dialectique, de la libération n'aboutira qu'« en intégrant de manière critique les aspirations à l'identité ainsi que l'impératif de la science et de la technique, mais en tant que condition de possibilité du développement ». Notre but, c'est la libération et la maîtrise de la civilisation industrielle. La civilisation industrielle ne doit pas être confondue avec la culture européenne ou occidentale; la science et ses applications techniques ou technologiques ne sont aucunement identiques à la culture européenne ou occidentale. Dans le chapitre I des *Valeurs culturelles et développement*, il affirme que «le développement [est] un autre nom de la civilisation industrielle». Pour nier l'impérialisme occidental, c'est-à-dire affronter la puissance de l'Occident, il faut détruire l'essence du soi au profit de l'autre. L'option est de «se nier, mettre en question l'être même du soi, s'europaniser fondamentalement». Il propose d'adopter une attitude d'ouverture à l'égard de la civilisation européenne parce que tous les peuples qui « ont pu échapper à l'impérialisme européen ont dû se nier pour s'approprier le secret de la puissance européenne ». Cette attitude se fonde sur le fait que la civilisation industrielle est une innovation majeure. Le philosophe camerounais nous propose de nous élever au niveau du cours de l'histoire universelle. Pour lui en effet, l'histoire universelle montre à l'œuvre un progrès global de l'humanité partant des civilisations lithiques jusqu'aux civilisations actuelles en cours d'universalisation, en passant par les civilisations agro-pastorales. Pour ceux qui craignent à juste titre la perte de notre originalité culturelle (notre spécificité, notre essence propre), Marcien Towa constate que, malgré leur homogénéité technologique et économique (agriculture, animaux domestiques, métallurgie...), les civilisations agropastorales restèrent culturellement fort diverses selon leur berceau. Il en est de même des civilisations industrielles. Seul Senghor peut hardiment enfermer «l'âme noire» qui en est échu, en tant qu'il est en communion avec l'objet et la religiosité essentielle, s'oppose à la modernité scientifique, technique et industrielle. Marcien Towa observe aujourd'hui, celles des civilisations qui ont conquis et maîtrisé la phase industrielle des formes d'organisation humaine conservent souvent mieux les valeurs concrètes et charnelles de la culture (l'attachement à la terre et à ses paysages, aux langues, aux modes de vie familiaux, aux arts culinaires, à l'histoire des groupes et des communautés, aux religions). En effet, l'histoire est création, construction, réévaluation, reconfiguration. Pour Marcien Towa, « les anciens éléments de la culture européenne n'ont cependant pas purement et simplement disparu [avec l'émergence de la civilisation industrielle], ils ont été dépassés au sens dialectique du terme. Réévalués, reconfigurés, ils subsistent en coexistence avec les éléments constitutifs du nouveau mode de travail. Le christianisme, par exemple, n'a pas été remplacé par le culte de la raison. Repensé dans le nouveau contexte, il s'est dépouillé de son exubérance, il est devenu plus tolérant, plus sobre, moins miraculiste. Les langues, les arts européens sont restés. Les mœurs sexuelles de l'Europe qui sont très antérieurs à la civilisation industrielle, et qui nous semblent, à nous, si étranges, se maintiennent et retrouvent même une nouvelle vigueur »

Conclusion:

Nulle part, la civilisation industrielle n'a rompu radicalement avec le passé culturel d'un peuple (les arts, les folklores et les anciennes techniques artisanales) sont revalorisés parce que mieux connus et conservés à travers toutes les nouvelles techniques. L'Europe a ainsi conservé ses liens avec l'Antiquité gréco-latine et judéo-chrétienne selon le procès de la dialectique hégélienne. La civilisation industrielle préserve l'originalité culturelle des nations et des peuples où elle se développe : chaque puissance industrielle reste différente des autres sur le plan des mentalités, du comportement, des institutions, dans l'organisation politique ou le *management* de l'entreprise industrielle, etc. L'homogénéité ou l'homogénéisation des cultures fantasmée est donc un leurre. Tous nos efforts (éducatifs, organisationnels) doivent tendre à la maîtrise de cette phase du développement.

Texte d'appui: la tâche du philosophe africain dans le monde actuel

Notre tâche se précise donc ainsi: nous avons à nous affirmer dans le monde actuel; nous, séculièrement assis dans la nuit de l'inanité, nous avons à nous redresser de toute notre stature d'hommes; nous, depuis

si longtemps affairés au service de l'autre, nous avons à nous affaïrer à notre propre service; nous dont l'autre a si longuement disposé, nous devons rentrer dans la disposition de nous-mêmes. Et naturellement la décision de nous assumer, de nous affirmer, d'être fiers (nous jusqu'ici si humiliés et si humbles), est en même temps décision d'assumer notre passé, de le valoriser et d'en être fiers. Seulement, une telle décision, pour autant qu'elle veut introduire une révolution radicale dans notre condition actuelle, exige pour aboutir une rupture elle aussi radicale avec notre passé, puisque cette condition provient rigoureusement et incontestablement de ce passé. La volonté d'être-soi conduit immédiatement à la fière reprise en charge du passé, parce que l'essence du soi n'est que le résultat du passé du soi; mais le passé lucidement et froidement interrogé et scruté atteste que l'assujettissement présent trouve son explication dans la provenance de l'essence du soi, c'est-à-dire dans le passé du soi, et nulle part ailleurs. Révolutionner la condition présente du soi signifie donc en même temps révolutionner l'essence en soi, ce que le soi a en propre, ce qu'il a d'original et d'unique, entrer dans un rapport négatif avec le soi.

Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle, éd. Clé, p-41.

Chapitre II: Etude thématique A-L'homme et le monde:

I-Aperçu Général: Le concept homme vient du mot latin *humanitas*, qui se traduit par nature humaine, culture générale de l'esprit, autrement dit, le caractère de ce qui est humain. En réalité la définition de l'homme préoccupe beaucoup les scientifiques. Dans l'histoire de la philosophie, nous assistons à plusieurs types de définitions de ce qu'est l'homme. Néanmoins, la plupart des philosophes définissent comme humain tout être doué de raison. C'est ce qui fait la différence entre l'homme et l'animal, d'où le monde de l'homme et celui de l'animal. Si dans l'antiquité grecque le but de la philosophie était d'enseigner aux hommes comment devenir humain, à l'époque moderne, depuis Nietzsche, la question a été déplacée de la manière suivante: Comment l'homme, en dehors de toute nature humaine, peut-il devenir lui-même, s'inventer en toute liberté? L'Homme est un système biologique doté d'un cerveau lui donnant la possibilité d'être conscient de sa conscience et de sa raison le différenciant ainsi du stade animal. Cette conscience permet donc à l'homme d'utiliser sa raison pour se découvrir, comprendre et maîtriser son environnement pour d'abord survivre puis dépasser ce cadre afin de créer un monde qui réalise l'Homme. L'homme crée ainsi les sociétés par lesquelles il conditionne l'Homme par le système de valeur qui semble assurer la pérennité de son mode de vie, l'accès au bonheur et dans l'optique de maîtriser son monde. Ainsi nous remarquons des comportements ou attitudes développés par l'homme dans son milieu qu'on ne rencontre nulle part ailleurs : on parle de la notion de travail chez l'homme, le progrès, la démocratie et droits de l'homme, mondialisation et paix, langage et manipulation, différentes formes de communication entre autres.

1-Nature et Culture:

a-Définition des concepts:

-La nature:

De façon générale la nature se définit comme l'ensemble de toutes les choses qui composent l'univers, indépendamment de l'activité et de l'histoire humaine. Pour Claude Lévi-Strauss la nature, c'est tout ce qui est en nous par hérédité biologique. L'être humain est alors un être biologique. Il appartient à une espèce naturelle; en tant que telle, il a des caractéristiques psychophysiologiques irréductibles : une anatomie (structure cérébrale, bipédie, main préhensile...), des besoins élémentaires, des instincts rudimentaires, etc. On entend donc par « nature », ces caractéristiques que nous possédons. Cette nature serait à la fois innée et biologique.

- La culture:

La définition que donne l'UNESCO de la culture est la suivante: "La culture, dans son sens le plus large, est considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances." Au plan individuel, la culture est l'ensemble des connaissances acquises, l'instruction, le savoir d'un être humain.

La culture comprend ainsi trois grands groupes de manifestations: l'art, le langage, la technique. Elle est aussi un ensemble de connaissances transmis par des systèmes de croyance, par le raisonnement ou l'expérimentation, qui la développent au sein du comportement humain en relation avec la nature et le monde environnant. Elle comprend ainsi tout ce qui est considéré comme *acquisition de l'espèce*, indépendamment de son héritage instinctif, considéré comme naturel et inné. Ce mot reçoit alors des définitions différentes selon le contexte auquel on se réfère. Pour Tylor: «La culture ou civilisation, c'est l'ensemble des coutumes, des croyances, des institutions telles que l'art, le droit, la religion, les techniques de la vie matérielle, en un mot toutes les habitudes ou aptitudes apprises par l'homme en tant membre des sociétés».

b- Le problème de la nature humaine:

Jeté dans l'univers sans forces physiques et sans idées innées, l'homme ne peut trouver qu'au sein de la société la place éminente qui fut marquée dans la nature, et serait, sans la civilisation, un des plus faibles et des moins intelligents des animaux. Autrement dit l'homme ne peut devenir homme qu'au sein d'une société humaine. Dans la horde sauvage la plus vagabonde, comme dans la nation d'Europe la plus civilisée, l'homme n'est que ce qu'on le fait être ; nécessairement élevé par ses semblables, il en a contracté les habitudes et les besoins ; ses idées ne sont plus à lui ; il a joui de la plus belle prérogative de son espèce, la susceptibilité de développer son entendement par la force de l'imitation et l'influence de la société. Elle est la condition sine qua none de la réalisation de l'essence de l'homme. Aristote ne disait-il pas que l'homme par nature est un être social? Cependant les avis divergent quant il s'agit de la nature humaine. Ainsi le concept de nature humaine pose problème. La «nature» étant synonyme «d'essence», c'est à dire de l'ensemble des caractéristiques qui définissent au plus haut point ce qu'est un être, il ne serait donc pas aisé de définir la nature humaine tel que l'on peut définir la nature du chien ou du cheval. A cette tentative se heurtent des difficultés majeures: Nous constatons que l'humanité accueille des avatars aussi contradictoires de l'homme que celui qui donne sa vie par amour ou celui qui prend plaisir à martyriser ou à tuer son prochain. Que nul ne peut dire ce qu'un enfant qui vient de naître sera. Il porte en lui toutes les potentialités de l'homme, il peut être Mozart, Einstein ou Toto. Cette contradiction ne se retrouve pas dans l'animalité. Si l'on considère d'autre part, avec Sartre que *l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait*, nous mesurons la difficulté de cerner la nature d'un être qui ne peut se définir *a priori*, mais toujours *a posteriori*. L'homme «*qui n'est d'abord rien, qui ne sera qu'ensuite et qui sera tel qu'il se sera fait*», c'est «l'être en devenir», celui qui souffre d'un manque d'être. Nous sommes condamnés à choisir, à construire notre vie et à construire du même coup l'image de l'homme tel que nous voudrions qu'il soit. Rien ne peut nous certifier que ce choix soit le bon, et probablement comportera-t-il à la fois du positif et du négatif. Mais d'autre part, chacun de nos choix engage l'humanité entière. Si je tue mon voisin, l'homme devient l'être capable d'assassiner son semblable; si je donne ma vie pour sauver mon prochain, l'homme devient l'être capable de sacrifier sa vie pour l'amour de l'autre. Et si l'humain et l'inhumain sont deux figures possibles de l'homme, nous pouvons choisir l'un ou l'autre. Si l'homme est ainsi déchiré entre des tendances contradictoires, nous ne pouvons que répondre négativement à la question de la nature humaine : l'homme n'a pas de nature au sens où l'animal en a une, définissable, cohérente, descriptible et prévisible. Est-ce dire pour autant qu'il n'y a rien de commun entre les hommes ? Doit-on renoncer à penser l'unité du genre humain ?

C- la maîtrise de la nature:

Dans sa prétention à s'élever au dessus du monde et de lui-même, l'homme est allé aux choses par l'exercice de la raison pratique en s'appuyant sur les sciences expérimentales et il en a tiré une entière satisfaction au point où le philosophe français René Descartes disait en ces termes: «il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie, [...] on peut en trouver une pratique, par laquelle connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature». Tout d'abord l'homme ne peut pas être le véritable maître de la nature car selon Descartes le seul être qui puisse être considéré comme tel est Dieu qui en est le créateur. D'autre part la nature doit être considérée comme un ordre, comme un équilibre harmonieux dans lequel l'homme doit trouver sa véritable place. Cependant pour trouver sa véritable place l'homme ne peut se contenter de vivre de manière naturelle ou animale, il doit en effet, pour réaliser

son humanité, satisfaire des désirs en travaillant pour transformer la nature. La question est donc de savoir comment l'homme peut s'accorder avec la nature tout en la transformant, sans rien détruire en elle, sans détruire en elle ce qui est nécessaire à sa survie ou ce qui peut lui apporter des satisfactions d'ordre spirituel ou esthétique dans l'univers dont il fait partie. La première chose à souligner tout d'abord c'est que l'homme doit nécessairement se soumettre à la nature pour la maîtriser, pour reprendre une phrase du philosophe anglais Francis Bacon (1561 - 1626): «*On ne triomphe de la nature qu'en lui obéissant*», ce qui signifie que pour bien agir sur la nature il est nécessaire si l'on veut produire les effets escomptés de se conformer à ses lois, de manière à ne pas échouer dans son entreprise. Il faut ruser avec la nature. Ainsi si je fabrique un bateau dans un matériau inadéquat et en lui donnant une forme qui naturellement n'est pas apte à la navigation je ne parviendrai jamais à le faire flotter. En envisageant ainsi le rapport de l'homme à la nature, il semble possible de dépasser l'opposition entre nature et soumission, car ni maître, ni soumis l'homme n'est pas nécessairement opposé à la nature, son rapport à la nature n'est ni un rapport de domination ni un rapport de soumission, il n'y a pas nécessairement un rapport conflictuel entre l'homme et la nature.

Par contre l'homme ne doit-il pas envisager sa relation à la nature en terme de collaboration voire d'union? Force est de reconnaître que la domination de l'homme sur la nature est devenue de plus en plus grande. Mais celle-ci conduit, en même temps, l'homme à l'excès dans son savoir faire. Ainsi nous constatons aujourd'hui plusieurs défis à relever: l'érosion des sols, les pollutions atmosphériques et aquatiques, l'extinction d'espèces, le trou dans la couche d'ozone, l'effet de serre et les modifications climatiques, l'épuisement de certaines ressources non renouvelables, la disparition de certaines forêts, etc. selon **Hans Jonas**, la promesse technique s'est inversée en menace. La nature, qui fut longtemps une figure de la toute puissance, est aujourd'hui vulnérable. La préservation de son être se trouve à la merci de nos pratiques. C'est une "crise écologique", pouvant être résolue que par une nouvelle éthique. Mais cette éthique a pour objet central la nature et non l'homme en ce sens qu'elle est radicalement nouvelle. L'éthique de la responsabilité devra prendre en compte les effets de notre agir à long terme sur l'environnement. C'est à ce titre qu'elle reposera sur une "heuristique de la peur". C'est-à-dire recherche technique de la peur dans le domaine de la connaissance pour le principe de responsabilité. Jonas nous convie à envisager la peur non comme un sentiment égoïste dont la fonction viserait la conservation de soi, mais comme un acte d'ouverture à l'altérité. La peur devient vertu quand elle vise non la conservation de soi, mais celle de l'autre être. Il y a donc une extraversion (extérioriser) de la peur qui est portée vers l'avenir et vers l'altérité, extraversion qui, si elle avait été remarquée des philosophes qui se sont attachés à caractériser ce sentiment, aurait permis de la comprendre comme *l'affect nodal de la relation éthique*. En fait, nous découvrons probablement pour la première fois que l'activité humaine n'est pas seulement génératrice de profits et de progrès pour l'espèce humaine et de tout ce qui l'entoure, mais qu'elle peut avoir aussi une incidence très néfaste sur le milieu naturel et conduire en droite ligne à des catastrophes inévitables.

Conclusion: L'homme moderne, en découvrant le pouvoir de sa raison, a rapidement oublié qu'il était redevable à la nature d'un certain nombre d'obligations. S'il se découvre «être pensant» il ne doit tout de même pas oublier qu'il est le plus faible des êtres, et dépendants comme les autres êtres vivant de l'équilibre de la nature.

Texte d'appui:

2-Langage et Communication

a-Définitions des concepts:

-Langage:

Au sens large, le langage est tout système de signes permettant une communication entre les hommes. Un langage peut être gestuel ou verbal. Tous les êtres semblent avoir de langage. Le problème serait ici de savoir ce qui fait la spécificité du langage humain par rapport à d'autres types d'être ; ce qui revient à montrer les pouvoirs et fonctions qu'il remplit dans la société humaine. Ceci nous amène à se poser des questions du genre: L'homme est-il le seul être à avoir un langage ? Sinon, qu'est-ce qui fait la spécificité du langage humain? Si spécificité il y a, alors quels sont ses pouvoirs et ses limites ? En effet, Chez les animaux, les abeilles par exemple, il y a une réelle communication ou information mais ce n'est absolument pas un dialogue. La réponse est de l'ordre du comportement adapté mais aucune réponse

n'est donnée pour montrer la compréhension du message à par l'action. Chez l'humain par contre, il y a une véritable réponse avant l'action et donc une véritable communication. Le langage animal est rigide (qui ne peut pas être modifié), il est toujours le même de générations en générations. L'abeille doit donner le message elle ne choisit pas, cela fait parti de son inné, de sa programmation. L'humain choisit de transmettre ou pas un message. Chez les animaux le langage n'est adapté qu'à des fonctions naturelles et doit être appliqué à l'ordre naturel. (Si des fleurs qui normalement se trouvent au sol sont placées dans un arbre, l'abeille ne réussit pas à donner une information cohérente à la ruche). La communication de l'humain est un système productif à l'infini. Les mots peuvent donner une infinité de discours, les sons peuvent construire une infinité de mots qui eux donnent alors une infinité de discours. Le langage des animaux est de l'ordre du signal, le langage l'humain est de celui du symbole ou du signe. Le signal attend une réaction adaptée comme par exemple les panneaux routiers. Le langage humain est une représentation de la réalité, le mot n'est pas la chose, mais il représente la chose.

-Définition de la communication:

La communication est l'ensemble des phénomènes qui peuvent intervenir lorsqu'un individu transmet une information à un ou plusieurs autres individus à l'aide du langage articulé ou d'autres codes (ton de la voix, gestuelle, regard, respiration...). La communication vise à transmettre une information par l'emploi du langage, des gestes, des attitudes ou des mimiques. L'information, c'est le contenu du message. Elle est riche quand son contenu nous apprend quelque chose. Grâce à la communication, les personnes ou les animaux obtiennent des nouvelles ou des informations à propos de leur entourage tout en pouvant la partager les uns avec les autres.

b- Les éléments de communication:

La communication est un processus dont il faut démontrer les éléments pour en comprendre le fonctionnement. Toutes les études concernant la communication en tant que phénomène ont été marquées directement ou indirectement par un article publié en 1948 par un américain professeur de droit à l'Université. Morold Lasswell, dans cet article très court, décomposait le phénomène de la communication en cinq questions fondamentales:

Qui: le **qui** désigne à la fois celui qui est à la base de la nouvelle (ex : un homme victime d'accident ; le journaliste qui a rédigé la nouvelle; tous les artisans qui travaillent au sein du journal et des grands intérêts financiers qui en sont propriétaires.

Dit quoi: il s'agit du message, cette notion est vaste parce qu'elle se réfère à l'ensemble du contenu diffusé par un media quel qu'il soit. C'est pourquoi l'étude du **dit quoi** donnera naissance aux analyse du contenu qui sont avant tout quantitatives. On classifie, on calcule la quantité d'information diffusée. Le message peut être l'expression d'une idée, d'une pensée d'un fait, d'un événement.

Il est l'élément principal, le catalyseur dans la dynamique de la communication. Le message informe, sensibilise et exhorte à l'action.

Avec quel moyen: se réfère à la transmission du message. Cette étude aboutit à l'étude des medias mais aussi du langage. Le canal est un moyen utilisé pour transmettre le message comme la radio, la TV, le journal etc.

A qui: c'est le public, les récepteurs. Il donnera lieu à l'étude de l'auditoire, servait à mesurer la grandeur et à déterminer les catégories du public. L'étude de l'auditoire permettra de connaître les habitudes d'écoute et les comportements et habitudes d'écoute des différents publics.

Avec quel effet: pose le problème de l'influence des medias sur la masse. Il donne lieu à de très nombreuses études psychosociologiques sur l'impact des medias.

c- Le langage élément et véhicule de la culture

Le langage n'est, d'une certaine façon, qu'un élément parmi tous ceux qui caractérisent ce qu'on appelle la culture humaine, c'est à dire ce que l'homme ajoute à la nature, ce qu'il ne reçoit pas de ses ascendants par hérédité biologique, mais à quoi chaque génération doit s'initier par apprentissage : la connaissance des outils et des techniques, le savoir scientifique, les règles morales du groupe, les rites religieux, etc. Car nous apprenons à parler notre langue tout comme nous sommes initiés à notre outillage, à notre science, à notre religion. Le langage constitue un élément de la culture. En ce sens, le langage n'est qu'un exemple remarquable des riches traits de la culture humaine. On apprend le langage que dans la société. Il n'y a pas de culture sans langage, tout comme il n'y a pas de langage sans culture. L'un permet à l'autre

d'exister, autorise sa transmission et son évolution, dans le temps et dans l'espace. Il est clair que le langage joue tout à fait un rôle privilégié ; il n'est pas seulement un élément de la culture parmi d'autres, il est aussi le véhicule de tous les autres apprentissages culturels. Si l'enfant apprend à connaître les habitudes, les règles morales, les rites, les croyances de la civilisation dans laquelle il est né, c'est d'abord parce qu'on lui parle et qu'il a préalablement appris à comprendre et à parler sa langue maternelle. Les obligations et les interdits auxquels il devra se soumettre, passent d'abord par la parole. Le langage comme véhicule privilégié de la culture, est une affirmation de la supériorité de l'homme, en ce sens que les animaux n'ont pas de langage. Ainsi l'écrit et la parole ne sont que deux formes d'expression du langage, qui s'incarne nécessairement dans une langue. Le langage est une forme stricte de la communication propre seulement à l'homme.

d-Les fonctions de la communication:

On peut assigner à la communication les fonctions suivantes (Information, Publicité, Propagande). la communication permet de véhiculer une information servant à rassembler, stocker, traiter et diffuser les nouvelles, les données, les faits, les messages, les opinions et les commentaires nécessaires pour comprendre de façon intelligente les situations individuelles, collectives, nationales et internationales et être en mesure de prendre des décisions nécessaires. Il faut reconnaître aussi que la publicité, aujourd'hui, est le laboratoire des recherches d'images destinées à orienter les croyances et les comportements vers les produits de consommation. La publicité nous permet ainsi de comprendre ce qu'est une image violente: c'est une image qui ne nous pousse pas à penser, mais à agir, et cette définition concerne les images verbales, parlées ou écrites, autant que les images visuelles. Cet effet des images n'est pas notre conviction intellectuelle, mais notre adhésion émotive et corporelle aux images qui est le vrai danger. Pour nous protéger de cela, trois directions doivent être privilégiées. La première est de comprendre quelles sont les failles permettant de déjouer les pièges hypnotiques des images. La deuxième direction est d'apprendre à utiliser les images comme source d'information sur elles-mêmes, et notamment sur la manière dont elles ont été fabriquées. Enfin, la troisième est de les utiliser comme une source d'information sur soi, en partant des effets qu'elles ont sur nous pour tenter d'en comprendre les causes en liaison avec notre histoire personnelle. Le questionnement sur les effets des images sur soi n'est pas seulement l'occasion de faire d'elles une source permanente d'information sur notre histoire et notre personnalité, c'est aussi une manière d'introduire une circulation permanente de l'information dans le dialogue familial et citoyen. La propagande est définie comme n'importe quelle sorte de communication sans moyen violent utilisé pour modifier l'opinion, l'attitude, les émotions ou les comportements de n'importe quel groupe dans le but de favoriser l'utilisateur directement ou indirectement. Il s'agit de stimuli (signe et symbole) qui transportent un message via un média de communication. La plupart des techniques de propagandes actuelles se sont développées aux cours des deux guerres mondiales. Bien que les méthodes de propagandes et de publicité tendent de plus en plus à se ressembler (études de marché, population cible...), elle se distingue de la publicité par le seul fait qu'elle porte un message politique, idéologique ou d'intérêts publics plutôt que commercial et qu'elle laisse moins de place aux "free Will" (libre choix) pour se manifester. Par sa dépendance envers des informations, la différence entre la désinformation et la propagande est mince. Bien que le message véhiculé doit être véridique en majeure partie, le propagandiste peut ajouter de la désinformation à sa propagande soit en ajoutant/inventant des informations confirmant sa thèse ou soit en cachant des informations qui infirment sa thèse. Par contre la propagande se distingue de la désinformation par le fait qu'elle n'est pas toujours mensongère.

e-Langage et manipulation:

Il s'agit ici de la pratique d'un langage faux construit de manière délibérée; on peut citer entre autres: le double-langage, les injonctions paradoxales, l'utilisation abusive, ambiguë et presque systématisée de l'antiphrase (qui consiste à affirmer une chose en disant son contraire). Ces pratiques sont articulées sur des niveaux de langage différents, verbal et non verbal. Le double langage est une sorte de désinformation qui détourne les signes utilisés dans le langage. Dans le cas de l'usage du double langage dans la communication interpersonnelle, l'émetteur s'adresse à une seule personne physique tout en s'adressant à deux entités distinctes à l'intérieur de celle-ci. Il induit cette division de l'esprit ou la consolide quand elle a déjà été initiée préalablement. Ce double langage peut viser à affirmer ou nier sournoisement une chose sans le dire ouvertement c'est à dire sans en assumer la responsabilité, à créer le doute, à menacer indirectement, ... et à induire un comportement chez la personne ciblée, à donner un ordre sans en avoir

l'air. Tout l'art du manipulateur (celui qui tire les ficelles en amont, pouvant appartenir à un groupe ou à un réseau) étant dans ce cas de faire d'une pierre deux coups. Elle stimule l'ego de la personne chargée de jouer le rôle de persécuteur, et qui pour le coup se sent très importante et très maligne, ce qui contribue à la rendre aveugle à la portée de la manipulation qu'elle subit elle-même. La personne manipulée est dans ce cas d'une part utilisée comme bras armé et comme bouclier humain pour harceler une cible, et d'autre part elle est elle-même visée pour être conditionnée à agir sous influence, à obéir comme un robot; cette action faisant partie de son apprentissage de conditionnement. Par ailleurs, en cas de fragilité psychologique, la personne peut basculer dans un état schizophrénique plus grave ou développer d'autres pathologies. La pratique de ces tactiques à double-entrée en matière de langage dépasse le langage lui-même. La relation entre psychisme et langage est réciproque, voir rétroactive. En travaillant sur l'un on agit sur l'autre... De tous temps des pratiques manipulatrices ont été associées à la rhétorique qui est potentiellement perverse de fait. C'est une technique qui vise à avoir toujours raison dans un rapport de force utilisant la sémantique. Cette citation en est le reflet: "Il ne sert à rien à l'homme de la lutte (du maître et de l'esclave) de tuer son adversaire. Il doit le supprimer «dialectiquement». C'est à dire qu'il doit lui laisser la vie et la conscience, et ne détruire que son autonomie. Il ne doit le supprimer qu'en tant qu'opposé à lui et agissant contre lui. Autrement dit il doit l'asservir."A. Kojève - *Introduction à la lecture de Hegel*. Diverses analyses convergent vers la conclusion que la manipulation est généralisée dans la société, celle-ci s'opérant sur plusieurs degrés. Par le développement de la perversité et des pratiques de harcèlement moral, puisque une majorité de personnes y participent d'une manière ou d'une autre, dans un cercle vicieux. La parole autonome, avec la conscience, est le principal caractère qui différencie l'être humain du robot, de la machine. Cette différenciation est de plus en plus atténuée de maintes façons. Le détournement de la fonction de la parole en est simultanément l'outil invisible, la partie visible, la partie profonde et structurelle. Les personnes sont robotisées.

Conclusion:

En résumé, nous pouvons dire que le langage est typiquement une forme de communication de l'homme qui fait de lui un être supérieur. Le langage est non seulement un élément de la culture mais aussi et surtout un véhicule privilégié de cette culture. Il constitue aussi un outil de manipulation par excellence. Texte d'appui:

3-Travail - Mondialisation et Paix

a- Définition des concepts:

-Travail:

Le travail désigne au sens étymologique, un assujettissement, une torture. Ainsi dans l'antiquité les grecs disaient déjà que l'homme est malheureux, misérable parce qu'il travaille; chez les latins, le concept de travail a une signification purement négative; il est absence de loisir; dans la tradition chrétienne le travail est considéré comme une punition infligée à l'homme par la volonté du créateur. Après le péché originel l'Eternel dit à Eve «Tu enfanteras dans la douleur» et à Adam «tu mangeras ton pain à la sueur de ton front». Le progrès de la civilisation qui n'est que la réalisation du génie humain a permis un changement d'attitude à l'égard du travail. Avec la modernité, le travail devient une activité vitale, nécessaire, indispensable pour le salut humain. Sur la base des découvertes techniques de Darwin et de la pensée philosophique progressiste, le marxisme a dégagé la place du travail dans la naissance et dans la vie de l'homme. Contre les thèses idéalistes et religieuses, Engels révèle que l'apparition de l'homme est le résultat de la transformation du singe anthropoïde grâce à l'utilisation par ce dernier d'objet naturel comme d'action sur le monde. Dans «Dialectique de la nature» Engels écrit que le travail «est la condition fondamentale, première de toute vie humaine et il l'est à un point tel que dans un certain sens il faut dire: le travail a créé l'homme lui-même». Cela signifie que, c'est le travail qui trace une délimitation nette entre l'homme et les animaux.

- Qu'est-ce que la mondialisation?

Le terme mondialisation désigne le développement des liens d'interdépendance entre hommes, activités humaines et systèmes politiques à l'échelle du monde. La «mondialisation» est un processus historique qui est le fruit de l'innovation humaine et du progrès technique. Elle évoque l'intégration croissante des économies dans le monde entier, au moyen surtout des courants d'échanges et des flux financiers. Ce

terme évoque aussi parfois les transferts internationaux de main-d'œuvre ou de connaissances (migrations de travail ou technologiques). La mondialisation comporte enfin des dimensions culturelle, politique et environnementale plus vastes. Le terme de mondialisation est couramment utilisé depuis les années 80, lorsque le progrès technique a permis d'effectuer plus facilement et plus rapidement les opérations internationales (commerciales ou financières). Il traduit le prolongement, au-delà des frontières des pays, des forces du marché qui ont opéré pendant des siècles à tous les niveaux d'activité économique (marchés de village, industries urbaines ou centres financiers). Grâce à la mondialisation les échanges dans tous les domaines semblent être faciles, car on peut avoir accès à davantage de capitaux et de ressources technologiques, que les importations sont moins coûteuses et que les débouchés pour les exportations sont élargis.

c- Qu'est-ce que la paix ?

Sociologiquement, la paix désigne l'entente amicale de tous les individus qui composent une société. Elle n'implique pas l'absence de conflit, mais une résolution systématiquement calme et mesurée de toute difficulté conséquente à la vie en communauté, principalement par le dialogue. En ce sens, la paix entre les nations est l'objectif de nombreux hommes et organisations comme la défunte SDN ou l'actuelle ONU.

b-Travail, progrès et développement:

Il s'agit ici de trouver des relations d'interdépendance entre le travail, le progrès technique et le développement. En quoi le progrès de la technique peut avoir une influence sur le travail qui à son tour va permettre le développement tant souhaité par l'homme ?

Tout d'abord, le progrès technique est un facteur de développement. Ce sont des différents changements, qu'ils soient économiques, sociaux, et culturels qui ont permis le développement. En effet, des changements économiques ont favorisés le développement. Ainsi, le progrès technique a principalement contribué à augmenter la productivité. Il est vrai que la productivité globale des travailleurs s'est améliorée au cours du XXème siècle; il y a donc de plus en plus de biens produits. Ce sont majoritairement les innovations qui sont responsables de cette efficacité des travailleurs. Effectivement, les innovations organisationnelles et de procédés ont données lieu à de nouvelles méthodes de production et à un travail mieux organisé, ce qui a permit aux salariés d'être plus productifs. En effet, d'après le document 4, en cent cinquante ans, chaque homme a multiplié sa productivité par vingt-cinq, donc il y a vingt-cinq fois plus de biens produits. Ici, nous voyons que la productivité favorise le développement. Le progrès technique a aussi permit la création d'emplois. Avec le progrès technique, de nouveaux emplois sont apparus tels que les informaticiens... Il exerce également un effet favorable sur le volume d'emplois par une amélioration de la compétitivité puisque cette compétitivité permet de produire plus. La demande d'emploi augmente alors pour pouvoir répondre à l'augmentation de biens produits. Ainsi ces facteurs économiques du progrès technique expliquent le développement. Le progrès technique qui permet donc l'innovation, la création d'emploi et une meilleure productivité des travailleurs, est facteur de développement. De plus, des changements sociaux favorisent également le développement. En effet, les conditions de vie d'un individu peuvent influencer sa demande et donc le développement. Le progrès technique a permit d'améliorer la qualité du travail.

c-Mondialisation des échanges:

La mondialisation c'est d'abord un développement sans précédent des échanges mondiaux. Grâce à la mondialisation, les différences technologiques diminuent. Les sociétés multinationales délocalisent leurs activités vers les pays pauvres en transmettant leurs technologies. Les multinationales gagnent plus et les pays du sud gagnent le transfert technologique, des devises et des emplois. Grâce à l'internet et aux moyens de communication, un citoyen du sud a accès aux mêmes contenus numériques que les pays du nord. La connaissance et l'information deviennent accessibles à tous. La mondialisation permet aussi une plus grande démocratisation et un renforcement des droits de l'homme et des droits de la nature et des animaux. Les régimes totalitaires et les dictatures ne peuvent plus transgresser ces droits impunément. Toute transgression de ce genre est connue grâce aux moyens de communication. La mondialisation favorise le rapprochement des peuples et des cultures. Les sociétés ne vivent plus en autarcie: elles interagissent et se fécondent pour produire des choses meilleures. Les cultures deviennent plus riches en s'influençant les unes les autres. Les loisirs humains sont aussi enrichis par l'ouverture du monde. Grâce à la mondialisation les pays qui souffrent d'une catastrophe naturelle ou humaine reçoivent rapidement le soutien des autres pays ce qui allège les souffrances des sociétés. Par elle, l'homme dépasse le cadre étroit

des appartenances nationalistes pour devenir citoyen du monde. Dans l'expansion du savoir universel, la philosophie s'est mondialisée alors que cela n'était nullement évident et acquis d'avance. Elle a débordé les frontières instituées de toute nature, en s'introduisant dans des sociétés qui n'avaient aucune raison de lui témoigner a priori une quelconque sympathie. Elle s'est imposée comme discipline et enseignement suscitant un respect transcendant aux clivages idéologiques, politiques et culturels. La mondialisation traduit l'extension géographique des échanges, mais également l'extension du domaine de ces échanges : la mondialisation ne concerne plus seulement les marchandises, mais englobe les capitaux, la main-d'œuvre, les services, la propriété intellectuelle, les œuvres d'art.

Mais si la mondialisation est un outil essentiel du développement, elle génère aussi des inconvénients considérables.

-Sur le plan économique, l'économie du marché qui a transformé le monde en un grand centre commercial ouvert est la cause de beaucoup de crises financières qui se déclenchent dans certains pays, mais qui affectent l'économie mondiale toute entière.

-A cause de la mondialisation économique, les inégalités sociales entre les pays riches et les pays pauvres s'accroissent et deviennent plus fortes. La concurrence entre les pays dont les citoyens profitent d'un pouvoir d'achat élevé et d'autres pays où le pouvoir d'achat est très faible aggrave forcément les souffrances des pauvres.

-La délocalisation vers les pays où la main d'œuvre est moins chère profite certes à ces derniers mais cela se fait au détriment des pays d'origine. Les autorités politiques des pays pauvres sont de plus en plus soumises à la pression des organismes internationaux qui leur dictent la politique à suivre, ce qui n'est pas toujours au service des citoyens de ces pays. La même chose est valable en politique. Une crise politique dans un pays peut entraîner des crises sanglantes dans d'autres pays.

-A cause de la mondialisation les grandes puissances mondiales ont tendance à s'ingérer plus souvent dans les affaires intérieures des pays, à influencer les politiques intérieures pour les orienter à leur propre profit.

-A cause de la mondialisation les spécificités culturelles ont tendance à disparaître et à s'uniformiser: il en résulte un appauvrissement culturel et social. Les gens délaissent leurs coutumes, leurs manières de s'habiller, de manger, leurs modes de vie pour adopter un mode universel. On risque alors de perdre les richesses culturelles propres à chaque région.

La mondialisation facilite aussi la circulation rapide de mauvaises choses: les maladies (épidémie de Sida, de la grippe aviaire, de la tuberculose etc.). Le terrorisme international aussi y trouve ce qu'il cherche.

D - La mondialisation, facteur de paix

La mondialisation est un facteur de paix. En effet, le commerce est par de plusieurs manières un facteur de paix notamment car il entraîne la dépendance des pays les uns envers les autres ceux qui les obligent à coopérer. C'est ce que pensait Montesquieu lorsqu'il dit L'effet naturel du commerce est de porter à la paix. Deux nations qui négocient ensemble se rendent réciproquement dépendantes. Pour donner plus de crédibilité à cet argument on peut donner l'exemple de l'Union européenne qui naquit de la CECA puis de la CEE et qui dès le départ se fonde sur des accords de coopération commerciale, ajoutons en plus qu'il n'y a eu aucun conflit au sein de l'Union européenne depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. On peut donc se demander si le commerce seul suffit à amener la paix ou si l'action politique est également nécessaire à apporter cette paix. On a également d'autres organisations internationales telles que FMI, banque mondiale et surtout OMC qui viennent promouvoir le commerce. Cela est aussi probablement à l'origine de l'interdépendance entre les Etats liés au commerce. Mais ces organisations ont pourtant été créées au niveau politique après la Seconde Guerre mondiale. On a enfin l'ONU qui est une organisation purement politique et qui participe activement à assurer la paix dans le monde sans pour autant être directement lié à la mondialisation.

Cependant, la mondialisation n'est pas toujours un facteur de paix, car Le commerce à l'échelle mondiale crée de nouveaux dangers qui peuvent aussi provoquer des conflits ou êtres à l'origine de nouvelles menaces. L'un de ces dangers comme dans toutes négociations est que l'un des acteurs se sente laisser pour compte après un échange et décide d'utiliser la force en représailles. Un autre risque est, qu'il y ait des Etats exclus du commerce mondial, hors de la triade, dépourvus d'avantages quelconques leur permettant une spécialisation dans une optique de division internationale du travail, délaissés par les pays voisins. Ces pays n'auraient alors plus grand-chose à perdre et pourraient être à l'origine de nouveaux

conflits ou encore du terrorisme. Expliquer la phrase de Jurgen Habermas la mondialisation nous fait passer des relations internationales à une politique intérieure à l'échelle de la planète. On assiste avec la mondialisation à l'émergence de deux points de vue aux caractéristiques différentes : d'un côté la société-monde et de l'autre la terre-monde.

e-Conflits et paix: Nombreux sont ceux qui ont la conviction que l'être humain est naturellement violent et que, par conséquent, on ne peut empêcher les guerres, les conflits, et, plus généralement, les actes de violence dans nos sociétés et notre vie quotidienne. Pour la plupart d'entre nous, nous sommes conditionnés par notre environnement à avoir des réactions agressives et violentes. Quel que soit l'endroit de la planète où nous vivons, nous sommes soumis à des pressions socioculturelles qui nous conditionnent à nous informer de faits conflictuels, à être témoins de guerres et à entendre parler presque constamment d'actes violents. Les programmes de télévision, la publicité, la presse, les jeux vidéo, les industries du cinéma et de la musique y contribuent largement. Consciemment ou non, nos sociétés modernes font l'apologie de la violence. Dans un état conflictuel, les parties impliquées dans le conflit en question sont à la fois acteurs et victimes de violations des droits économiques et sociaux (économie du pays ravagée, marché noir, perte d'emploi ou de domicile, etc.) et des droits civils et politiques (le droit à la vie est menacé, de même que le droit à ne pas subir de tortures, ou encore le droit au respect de son intégrité physique, entre autres). Les conséquences à court et long terme d'un conflit violent sont considérables en termes de violations des droits de l'homme, et cela laisse des cicatrices très profondes dans les sociétés concernées. L'opposition grave de vues ou d'intérêts entre États, donnant lieu ou risquant de donner lieu à l'emploi par ces États de mesures de force en vue de faire prévaloir leurs prétentions respectives. Ces mesures de force peuvent varier dans leur gravité et dans leurs conséquences: elles peuvent comporter des actes de violence proprement dite (guerre, opération militaire restreinte dans son étendue et ses effets, bombardement d'une portion du territoire de l'adversaire) ou ne pas en comporter tout en revêtant un aspect de violence (blocus d'un port ou des côtes d'un État, démonstration navale, mesures économiques, rupture des relations internationales). La paix a une dimension culturelle importante. Ainsi, dans la tradition orientale, la paix est plus un état intérieur (c'est la paix de l'esprit et du cœur) alors que, dans le monde occidental, la notion de paix est extérieure à l'individu (c'est l'absence de guerre ou de conflit violent). Gandhi a fondé sa philosophie et sa stratégie sur le concept d' "Ahimsa" signifiant globalement le fait de s'abstenir de tout acte préjudiciable. Gandhi expliquait: "Ahimsa" signifie littéralement la "non-violence". Mais cette notion se situe à un niveau infiniment supérieur. Elle veut dire que vous ne devez offenser personne, et que vous ne devez pas avoir de pensée "misérable", y compris vis-à-vis de ceux que vous considérez comme des ennemis. Pour l'adepte de cette philosophie, l'ennemi n'existe pas". Dans la tradition maya, le concept de "paix" est lié à celui de "bien-être" - c'est-à-dire à l'idée d'un parfait équilibre entre les différentes sphères de notre vie. Certains pensent que tous les problèmes sont réglés par la fin de la guerre. Mais en réalité, il reste alors beaucoup à accomplir - notamment la reconstruction du pays et la création de structures permettant d'instaurer la justice sociale et de favoriser le développement de toutes les populations touchées par la guerre en question. Par conséquent, on peut dire que la paix n'est pas seulement le désarmement, mais qu'elle concerne aussi la vie des populations. Le droit international régit alors les conflits internationaux: des règles précises sont applicables en cas de recours à la force, aussi bien lorsqu'une guerre a été déclenchée que lorsqu'il s'agit de mesures moins extrêmes. La communauté internationale a recherché de plus. Par conséquent, on peut dire qu'il y a "paix" lorsqu'il n'y a ni violence directe ni violence indirecte.

A l'heure actuelle, les États ont à leur disposition une série considérable de moyens de règlement pacifique des conflits: Les techniques diplomatiques (la *négociation*, la *médiation* et la *conciliation*). Les moyens juridictionnels (l'*arbitrage*) c'est-à-dire le recours à un véritable *tribunal international permanent* soit mondial (Cour internationale de justice de La Haye), soit régional (Cour de justice des communautés européennes, Commission et Cour européennes des droits de l'homme). Le règlement judiciaire se distingue des modes diplomatiques de règlement en ceci qu'il aboutit à des décisions qui sont obligatoires pour les parties en conflit. Enfin, la création d'organisations internationales et régionales à caractère politique (ONU, UE, UA, CEDAO...) cherche à éliminer les conflits avant même qu'ils ne surgissent. Ainsi, l'Assemblée générale des Nations unies et diverses institutions spécialisées des Nations unies se sont efforcées de «construire la paix» en cherchant à éliminer à l'avance les causes possibles des futurs conflits et en essayant d'habituer les États à coopérer entre eux.

Conclusion: Dans le cadre de parfaire son existence par le travail, l'homme prône la mondialisation étant le développement de liens d'interdépendance entre hommes, activités humaines et systèmes politiques à l'échelle du monde. Il évoque aussi parfois les transferts internationaux de main-d'œuvre ou de connaissances tout en consolidant la paix et le progrès mondiaux. Le conflit et la paix naissent également dans l'esprit des hommes. L'espèce qui a inventé le conflit est aussi capable d'imaginer la paix. C'est à chacun d'entre nous d'en décider.

4-La Démocratie et Droits de l'homme

-Introduction: Le mot démocratie est l'un des termes les plus usités du vocabulaire politique.

Cette notion forte, par sa dimension transculturelle et parce qu'elle touche au fondement même de la vie des êtres humains en société, a donné matière à de très nombreux écrits et réflexions. Ainsi parmi les 193 pays reconnus par les Nations Unies, il y a 123 démocraties. Plus de la moitié des Etats a établi une forme de gouvernement caractérisée par la participation du peuple, sous une forme ou une autre. Mais que faut-il exactement comprendre lorsqu'on parle de démocratie ? Quel est son rapport avec les droits de l'homme ?

a-Définitions des concepts:

-La démocratie: Le mot "démocratie" est dérivé d'un terme grec composé des mots *demos* (Peuple) et *kratein* (gouverner, régir). "Démocratie" peut donc se traduire littéralement par les expressions suivantes: *Gouvernement du peuple* ou *Gouvernement de la majorité*. La démocratie, en tant que forme étatique, se démarque de la monarchie, de l'aristocratie et de la dictature. La définition la plus courante est celle d'Abraham Lincoln: «*le gouvernement du peuple, par le peuple, et pour le peuple*». Dans un système démocratique, le pouvoir vient du peuple, il est exercé par le peuple, et en vue de ses propres intérêts.

-Droits de l'homme: Une définition stricte décrirait les droits de l'homme comme des droits inhérents à l'individualité de chacun en matière de protection contre toute velléité de l'Etat à porter atteinte contre sa personne. L'homme jouit de ces droits dès sa naissance et l'Etat ne peut pas les lui retirer. Ils forment la base même des relations humaines qui régissent la vie en société, que ce soit au plan international, national, local ou familial.

b-Etat-Démocratie-Citoyenneté:

D'une manière générale, l'Etat est l'ensemble des institutions (politiques, juridiques, militaires, administratives, économiques) qui organisent une société sur un territoire donné.

Dans un Etat de droit, il existe des principes fondamentaux et des procédures qui garantissent la liberté de chaque individu et permettent la participation à la vie politique. Il y a, en premier lieu, le droit au libre épanouissement de la personnalité individuelle. En résumé, le pouvoir d'un Etat est lié aux lois qui le régissent. Ainsi, la notion d'Etat de droit s'oppose-t-elle directement à celle d' "Etat policier" ou d' "Etat arbitraire". Dans un Etat démocratique, tous les citoyens sont égaux devant la loi, même les employés de l'Etat et de l'Administration. Cette dernière ne peut agir que lorsqu'elle a été investie de la responsabilité afférente par la loi ou la Constitution. En ce sens, un Etat de droit est donc toujours un Etat fondé sur le respect de la loi et de la Constitution. De cette manière, il rend l'Etat responsable de ses actes devant les citoyens et leur donne l'opportunité de se positionner et de réagir par rapport à ses actes. Dans cet ordre régi par l'Etat, les citoyens peuvent également participer en toute liberté à la vie politique. Dans la Constitution d'un Etat démocratique de droit, la notion d'*indépendance de la justice* est solidement ancrée. Ce qui signifie que le judiciaire est strictement séparé de l'exécutif et du législatif. Comme nous l'avons déjà expliqué plus haut, l'exécutif signifie le pouvoir qui applique la loi et le législatif désigne le pouvoir qui propose et vote les lois. C'est uniquement grâce à la séparation des pouvoirs que les juges peuvent effectuer leur travail en-dehors de toute pression ou influence, et de manière indépendante. Ils ne doivent servir que le droit et la loi et ne peuvent être destitués de leur fonction sans leur accord, tant qu'ils n'ont pas, eux mêmes, transgressé la loi. Il faut par ailleurs garantir que la justice détient le *monopole du verdict*. Dans un Etat de droit qui fonctionne correctement, toute intervention de la police, des militaires ou des gendarmes dans la vie privée d'un citoyen suppose qu'un juge a été habilité à en donner l'ordre. La *Sécurité du droit* constitue également un autre principe fondamental de l'Etat de droit, c'est-à-dire que chaque action de l'Etat doit être mesurable et prévisible. Le citoyen doit être informé de ce que l'Etat a le droit de faire, de ce que lui-même peut faire et de ce qui lui est interdit. Personne ne doit être sanctionné sans un fondement légal et en général, les lois ne doivent pas être rétroactives. Ainsi, un Etat de droit lie

la politique à la loi et au droit, soumet toute expression du pouvoir au contrôle de la justice et garantit ainsi la liberté des citoyens.

c-Citoyenneté et droits de l'homme: la citoyenneté peut être comprise comme le fait pour une personne d'être reconnu membre d'un Etat ou d'une société, et nourrissant un projet commun avec les membres du corps politique. Elle comporte des droits civiques, politiques et des devoirs qui définissent le rôle de chaque citoyen face à la chose publique.

Les droits de l'homme sont bien plus qu'une simple composante de la démocratie. Ils représentent la condition sine qua non pour le bon fonctionnement d'un système démocratique. Le développement et l'évolution des droits de l'homme ne sont possibles que si les hommes vivent au sein d'une démocratie, puisque ce n'est que dans ce système que la population peut élaborer elle-même les lois qui vont la régir et contrôler publiquement les trois pouvoirs: le législatif, l'exécutif et le judiciaire. Par ailleurs, les droits de l'homme ne sont efficaces que lorsque le pouvoir d'Etat est lié à un Droit autonome et indépendant, et que tous les hommes sont traités sur le même pied d'égalité devant cette justice. De même, il est essentiel, dans les démocraties, de bien établir une séparation des pouvoirs pour que la justice soit autonome et indépendante. Il en résulte une relation triangulaire entre Démocratie, Droits de l'homme et Séparation des pouvoirs, qui représentent ainsi des éléments interdépendants. Les *Droits de la personnalité individuelle* forment le noyau des droits de l'homme, puisqu'ils incluent entre autres le droit à la vie et le droit au libre épanouissement de la personnalité. Grâce à ces droits, l'homme peut par exemple être protégé des attaques et manifestations de violence contre sa personne, et préserver son intégrité et sa dignité humaine. Les *Droits politiques et civils* sont là pour garantir à chaque citoyen une libre participation à la vie politique de sa communauté. Ce qui signifie qu'il ou elle ne doit craindre aucune sanction non justifiée. Les droits les plus importants concernent, sur ce point, aussi bien la liberté d'opinion, la liberté de presse, la liberté de se réunir que celle de s'associer. En respect des *Droits sociaux et économiques*, le minimum vital pour la survie de l'être humain doit lui être garanti. Y est inclus, entre autres, le droit à l'éducation, puisqu'il faut partir du principe que toute personne doit bénéficier d'une formation pour ne pas se retrouver affamée et sans ressource. Les *Droits de la troisième génération* sont là pour démontrer que les droits de l'homme peuvent évoluer et qu'ils ne restent pas immuables, fixés sur leur point de départ. Ils sont entre autres composés des *Droits au développement*, qui visent la réduction du fossé qui sépare les riches des pauvres, et des *Droits à l'environnement* qui garantissent que les espèces vitales à l'homme ne soient ni endommagées, ni détruites. Pour veiller à son effectivité, quelques commissions, sous-commissions et comités ont été mis en place, comme par exemple, le "*Comité pour le Droit des enfants*". Pour le cas où un Etat commettrait des atteintes aux droits de l'homme, il existe, à La Haye, aux Pays-Bas, une Cour de Justice internationale, habilitée à prononcer des sanctions envers tout contrevenant. Les Nations unies sont appuyées par un grand nombre d'organisations non-gouvernementales qui, à travers la contribution de militants actifs dans la protection des droits de l'homme, peuvent établir et publier des rapports sur les diverses atteintes à ces droits : ils peuvent ainsi amener des gouvernements à ne pas continuer à accepter ces exactions. Il existe par ailleurs plusieurs traités régionaux qui ont pour objectif la protection des droits de l'homme. Il y a par exemple la "*Charte africaine des droits de l'homme et des droits des peuples*". Elle a été adoptée en 1981 au sein de l'Organisation de l'Unité Africaine, qui a été plus tard rebaptisée "Union Africaine". Pour veiller à l'effectivité de ce traité, un comité et une cour de justice pour les droits de l'homme et les droits des peuples ont été institués au sein de cette organisation. Sur décision unanime des membres, cette cour de justice a été fusionnée avec la "Cour de justice Africaine" en 2004.

Conclusion: La démocratie est un idéal universellement reconnu et un objectif fondé sur des valeurs communes à tous les peuples qui composent la communauté mondiale, indépendamment des différences culturelles, politiques, sociales et économiques. Elle est donc un droit fondamental du citoyen, qui doit être exercé dans des conditions de liberté, d'égalité, de transparence et de responsabilité, dans le respect de la pluralité des opinions et dans l'intérêt commun. En tant qu'idéal, la démocratie vise essentiellement à préserver et promouvoir la dignité et les droits fondamentaux de l'individu, à assurer la justice sociale, à favoriser le développement économique et social de la collectivité, à renforcer la cohésion de la société ainsi que la tranquillité nationale et à créer un climat propice à la paix internationale.

Texte d'appui:

B- HISTOIRE ET PROGRES

Introduction:

L'histoire, d'un point de vue conceptuel, est, un «collectif singulier» qui rassemble l'ensemble des «histoires particulières» et englobe sous une même expression trois niveaux: les faits, le récit de ces faits et leur connaissance scientifique. L'histoire exprime également une complexité plus grande: la destinée humaine n'est plus référée à une transcendance divine, mais au cours propre de l'humanité; une visée réaliste et une prétention spécifique à la vérité; un temps propre, qui articule les trois dimensions temporelles du passé, du présent et du futur. Elle devient ainsi l'expression du progrès et de la modernité. Elle est conçue désormais comme un processus, un devenir, qui englobe le devenir des temps modernes. Le concept d'histoire s'affirme ainsi au XIX^e siècle comme un concept central et fondamental de la société. Sur le plan des connaissances, tout savoir se décline selon une histoire propre (histoire naturelle, histoire sacrée, histoire universelle). D'un point de vue plus général, l'histoire, comme concept, caractérise désormais le rapport des sociétés à leur passé. L'histoire n'est pas seulement une chronologie, absolue ou relative, elle est aussi une chaîne causale, un ensemble de changements significatifs et développement. Le progrès a été le plus souvent traité comme s'il était global et simple, univoque et linéaire. Aujourd'hui les différentes philosophies de l'histoire se sont appliquées à donner sens au principe de relativité étendu aux réalités culturelles, tout en mettant en évidence la grande variété des processus d'évolution.

I- Le sens de l'histoire: L'histoire s'émancipe de la philosophie et de la théologie, s'affirme comme connaissance positive, le XIX^e siècle est le siècle de l'histoire, c'est encore par l'élaboration d'un concept «unifié» d'histoire, lequel contamine à la fois connaissance et société. L'histoire événementielle ou «historisante», qui privilégie le récit, politique ou biographique, et le «tableau» institutionnel et diplomatique, avait maintenu l'histoire sociale à l'arrière-plan. Devenue «sociale», donc porteuse d'une ambition globalisante, elle s'efforce désormais d'analyser les sociétés autrement que par l'évolution de leurs institutions et la personnalité irréductible de leurs «grands hommes»; elle fait de tous les groupes sociaux et des masses anonymes l'objet de sa recherche et de sa réflexion, de préférence dans le cadre régional pour mieux saisir singularités et différences, et les «réalités de l'existence provinciale, la transformation de la vie sociale». Apparue au tout début du XX^e siècle, cette histoire nouvelle s'épanouit dans les années trente. L'histoire sociale tend à devenir toute l'histoire en s'enrichissant de tout ce que lui apportent méthodes et hypothèses de travail, la sociologie, l'ethnographie, la psychanalyse, qui lui permettent d'élargir et d'approfondir le champ de son enquête. L'histoire sociale, boulimique, tend à investir l'ensemble de la discipline, au point que même un genre «historisant» comme la biographie est par elle récupéré, et connaît une nouvelle destinée, non plus comme parcours héroïque d'un individu, mais comme «produit» révélateur d'une société. Si l'Histoire a un sens, celui-ci doit se concrétiser dans les faits eux-mêmes. Il ne peut que transcender les particularités de la réalité dans laquelle les hommes façonnent véritablement leur devenir. L'Histoire apparaît ainsi comme l'ultime tribunal où devraient comparaître les faits et gestes d'une humanité servante d'une cause qui la dépasse. À partir de là, la philosophie hégélienne de l'histoire sera vouée à une double lecture idéaliste, voire théologique: la Raison y devient un avatar moderne de la Providence. Matérialiste et marxiste: la Raison apparaît comme l'incarnation des lois économiques qui président à l'autoproduction de l'humanité. Cette double lecture repose sur les ambiguïtés fécondes d'une approche qui se refuse à livrer la contingence des faits à l'arbitraire des décisions. La question du sens de l'histoire demeure une question valide, Car la philosophie de l'histoire se place du point de vue de la raison et de l'objectivité. C'est en cela qu'elle diffère de l'histoire événementielle.

II-Hegel: La raison à l'œuvre dans l'histoire et la place des grands hommes

Dans la phénoménologie de l'esprit, Hegel décrit les stades de la formation de la conscience et de l'esprit depuis la première certitude sensible immédiate jusqu'au savoir absolu, identité entre sujet et objet, l'esprit et la substance. Cette Odyssée de la conscience est l'histoire de l'esprit dans sa conquête du savoir absolu. Cette phénoménologie spirituelle permet de comprendre la conception de l'histoire hégélienne exposée dans la «raison dans l'histoire». Histoire dont nous parle Hegel est différente de l'histoire

événementielle ou les faits sont relatés par les acteurs des événements. La philosophie de l'histoire se place du point de vue de la raison universelle qui est loin de se réduire à un ensemble chaotique, mais possédant un sens et une logique interne. Elle veut dégager le processus de la manifestation de la raison au sein de l'histoire: *«La seule idée qu'apporte la philosophie est la simple idée de raison, l'idée que la raison gouverne le monde et que par suite l'histoire universelle s'est rationnellement déroulée.»*

La raison divine et universelle pour parvenir à son but utilise comme instrument les passions humaines que Hegel réhabilite: *«rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passion.»* Mobile individuel et passion sont au service de l'esprit. Les individus historiques ne sont que des marionnettes au service de l'esprit dans son accomplissement universel: c'est la ruse de la raison. Cette histoire n'est pas série de manifestations de génies nationaux: *«Les principes des génies nationaux en une série nécessaire ne sont eux-mêmes que les moments de l'unique esprit universel qui grâce à eux dans l'histoire s'élève à une totalité [...]»* Le grand homme canalise les désirs d'un peuple. Guidé par son intérêt il œuvre à l'État Universel, incarnation politique de l'Esprit Absolu. C'est entendu, l'histoire est tragique: *«L'histoire universelle n'est pas le lieu de la félicité. Les périodes de bonheur y sont ses pages blanches.»* Elle emprunter des voies plus tortueuses: les passions, les désirs, les intérêts qui meuvent les individus singuliers, dans leur lutte pour se faire reconnaître, agissent non seulement pour eux-mêmes mais réalisent en même temps, à leur corps défendant, les fins cachées de la Raison. Cette double scène dont seul le philosophe est apte à déchiffrer l'unique enjeu. Le moteur de l'histoire est immanent à son cours; les hommes sont, en tant qu'acteurs, pleinement responsables de leur devenir, même si les formes que celui-ci doit prendre ne correspondent pas toujours voire jamais aux aspirations qu'ils ont cru être les leurs dans le feu de l'action. Cette Odyssée de l'esprit tend vers le concept de liberté et de raison: *«l'histoire universelle n'est pas autre chose que l'évolution du concept de liberté.»*

La philosophie de l'histoire est aussi une théodicée c'est-à-dire une justification de Dieu dans l'histoire. Tout ce qui arrive est œuvre de Dieu conçu comme immanent à l'univers. Hegel conçoit l'Afrique au sud du Sahara comme étant en dehors de l'histoire universelle car c'est le continent qui ne fait pas partir des moments de l'esprit dans son déploiement universel. L'histoire hégélienne prend la forme d'un tribunal ou les sociétés et les peuples comparaissent dans le mouvement général et total de l'esprit qui se réalise et prend conscience de soi.

III-Marx: la lutte des classes comme moteur de l'histoire et le matérialisme historique

Le matérialisme historique est la conception matérialiste de l'histoire. Il cherche les causes et les moteurs des événements historiques. C'est une figure particulière du matérialisme dialectique et consiste dans l'interprétation de l'histoire. Pour Marx la matière détermine la conscience; elle agit sur les sens et se reflète dans la conscience. Si la matière détermine conscience; c'est avant tout sur la forme des rapports sociaux que se trouve le fondement du développement humain. Dans le système de la production capitaliste, il y a ce qu'on appelle les infrastructures qui constituent la base économique sur le plan matériel; et la superstructure qui constitue la sphère idéologique de la société. Pour Marx, c'est la lutte de classes qui constitue le moteur de l'histoire, la force motrice qui gouverne l'histoire: *«L'histoire de toute société (excepté l'histoire de la communauté primitive ajoutera plus tard Engels) jusqu'à nos jours est histoire de la lutte de classes [...] oppresseurs et opprimés en opposition constante ont mené [...] une lutte qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société toute entière, soit par la disparition des deux classes en lutte»*. La lutte des classes est la contradiction entre les groupes sociaux en opposition les uns aux autres. Cette contradiction trouve son dénouement dans la révolution qui permet l'instauration de la nouvelle formation sociale.

Pour Marx la nouvelle société qui doit supplanter le monde bourgeois moderne est la société communiste. C'est une société sans classe ou les hommes seront gouvernés par eux même. Dans le monde communisme il n'y a pas d'Etat car l'Etat est considéré comme l'instance par l'excellence qui permet d'asseoir l'inégalité et voire l'exploitation entre les membres du corps politique. Le socialisme qui doit aboutir au communisme peut comprendre l'Etat et préparer les hommes à la vie communiste. Les révolutions sont liées à des contradictions internes au sein du système lui-même *«A un stade du développement de la société ses forces matérielles de production entrent en contradiction avec les rapports de production existants [...] De formes de développement des forces de production, ils deviennent les liens de leur servitude. On entre alors dans un période de révolution sociale»*. C'est par ce

principe dialectique que les sociétés engendrent des contradictions interne qui se résolvent par la révolution.

L'Homme est un être historique qui se distingue de l'animal à partir de la production de ses propres moyens de subsistance. Il n'existe que socialement dans l'activité réelle, dans la production des biens de consommation. Le développement historique des sociétés est essentiellement déterminé par l'économie. La conception matérialiste de l'Histoire est l'application du matérialisme à l'étude du développement historique des sociétés. Selon cette conception, c'est l'être social qui explique la conscience sociale: dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles. Selon Marx, La technologie met à nu le mode d'action de l'homme vis-à-vis de la nature, le procès de production de sa vie matérielle, et, par conséquent, l'origine des rapports sociaux et des idées ou conceptions intellectuelles qui en découlent. Ainsi l'Histoire, selon Marx, est avant tout la transformation de la Nature par le travail de l'Homme qui, en retour, transforme l'homme lui-même (la « praxis »). En acquérant de nouvelles forces productives, les hommes changent leur mode de production, et en changeant le mode de production, la manière de gagner leur vie, ils changent tous leurs rapports sociaux. Les rapports de production sont des relations de rapports sociaux nouées dans le processus de la production et les forces de production sont l'ensemble des moyens dont la société humaine dispose pour produire. Dans le processus de la production capitaliste, l'ouvrier est un homme aliéné qui perd tout contact avec le produit de son travail. Son travail devient pour lui un objet, une existence extérieure. Il se trouve pris dans un rapport d'exploitation par le capitaliste, et de concurrence vis-à-vis de ses semblables. Le pouvoir anonyme de l'argent l'aliène par rapport à son essence. L'aliénation religieuse dont parlait Feuerbach devient avec Marx une aliénation économique. La conception matérialiste de l'histoire s'oppose à l'histoire hégélienne car, c'est l'homme qui fait son propre histoire.

Conclusion:

Hegel a culminé la volonté systématique au principe de la raison gouvernante historique par le biais de l'art, religion et philosophie. L'histoire est marche progressive de l'esprit à la liberté et pleine conscience de l'humanité passant à un stade supérieur en se rapprochant ainsi d'une ultime autoréalisation. Le grand homme canalise les désirs d'un peuple. Guidé par son intérêt il œuvre à l'État Universel, incarnation politique de l'Esprit Absolu. Par contre, Marx démontre par le matérialisme historique que toutes sociétés reposent sur la lutte des classes (moteur de l'histoire). L'histoire est un processus dans lequel les hommes définissent leur condition sociale par les rapports de production. Pour lui c'est l'être social (infrastructures) qui détermine la conscience sociale (superstructures). L'homme ne peut agir librement dans l'histoire que dans le sens de l'histoire en connaissant ses lois. Chaque degré de complexité sociale est le produit du stade précédant en même tant qu'un saut qualitatif irréductible à ce qu'il précédait.

RELIGION et SOCIETE

INTRODUCTION: Au cours de leur existence, les hommes se sont toujours posés des questions sur eux-mêmes et sur la nature en vue de comprendre et de déterminer leur devenir. Ainsi ils se sont posés des questions comme: D'où vient le monde? D'où vient l'homme? Où va-t-il? Pourquoi la vie? Pourquoi la mort? L'homme est-il appelé à mourir? Si oui, y-t-il une vie après la mort? Que deviendra l'homme après sa mort? Face à cette panoplie de questions, l'homme était inquiet, anxieux. C'est ainsi qu'il commença par vénérer les grands arbres, les montagnes, les cours d'eaux censés abriter les "forces surnaturelles" aux quelles ils ont voués des cultes et rites.

En dépit des offrandes à l'adresse de ces "forces surnaturelles" les hommes sont restés confrontés aux multiples aléas de l'existence, entre autres: la mort, les maladies, la foudre, le tonnerre, le froid, la chaleur etc. Il était donc devenu impérieux pour l'homme de se confier à un Etre Supérieur doué de force vitale, créateur de l'univers (la nature, les hommes, l'espace et tout ce qui le compose). La religion est née comme le moyen permettant à l'homme de se rapprocher de cet Etre Suprême qu'est Dieu. Ce rapprochement était la voix par laquelle l'homme espérait sur un lendemain meilleur ou plus précisément sur un bonheur idyllique après la mort. La religion apparaît alors comme le rapport unifiant l'homme à l'Etre Suprême.

A- DEFINITION des CONCEPTS :

1-LA RELIGION: Etymologiquement le mot religion vient du latin *religare* qui signifie relier ou de *religere* qui veut dire recueillir de nouveau, rassembler. Ces deux pistes étymologiques renvoient en tout cas au double aspect de la religion: à la fois piété qui relie les hommes à la divinité, et pratique rituelle institutionnalisée. La religion se veut ainsi un ensemble de croyances et de dogmes qui définissent les rapports de l'homme avec le Sacré. La religion c'est donc des croyances en des êtres surnaturels (polythéisme) ou en un Dieu unique (monothéisme: Le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam) reconnu comme créateur du monde, de ses phénomènes et de l'homme lui-même.

2-LA SOCIETE: Etymologiquement, le mot société vient du latin *societas* qui signifie association, réunion, communauté, compagnie, union politique, alliance, lui-même dérivé de *socius*, associé, compagnon. Une **société** est un groupe organisé d'êtres humains ou d'animaux, ayant établi des relations durables, qui vivent sous des lois communes, qui ont une forme de vie commune, qui sont soumis à un règlement commun (exemple : Société secrète) ou qui ont un centre d'intérêt commun (exemple: Société littéraire). Plus largement la société est l'état de vie collective. (Exemple: la vie en société).

En ethnologie la société désigne un groupe humain organisé et partageant une même culture, les mêmes normes, mœurs, coutumes, valeurs etc. En sociologie, la société est l'ensemble des personnes qui vivent dans un pays ou qui appartiennent à une civilisation donnée.

En droit, une société est l'enveloppe juridique qui donne la personnalité morale à une ou plusieurs personnes (physiques ou morales) qui se sont associées en apportant des moyens matériels et humains en vue de la réalisation d'un objectif commun ou le partage de bénéfices.

B-LE SACRE et le PROFANE:

Le sacré désigne un ensemble de réalités (êtres, choses, lieux ou moments) séparées du monde profane ordinaire et dans lequel se manifeste une puissance jugée supérieure, qu'on ne peut aborder qu'avec précaution, c'est-à-dire rituellement. Le sacré est une dimension fondamentale de la vie religieuse. Au contact de l'être ou de l'objet sacré, le religieux fait l'expérience d'un tout autre, d'une transcendance. Cela donne au sacré une importance que le monde profane n'en a pas. Ainsi, la religion suppose la reconnaissance du Sacré, reconnaissance qui se manifeste par un certain nombre de comportements dans la société car qui dit religion dit rites dans le cas d'une communauté. La religion bouleverse ainsi les comportements quotidiens dans la mesure où elle engage les croyants à s'acquitter des préceptes et des principes moraux établis par celle-ci. Quant au profane, il est une réalité ordinaire, insignifiante, qui ne se définit que par rapport au sacré. Un monde devenu profane serait un monde irréligieux. Le Sacré est donc, le fondement de la religion. Les éléments du sacré sont généralement considérés comme intouchables: leur manipulation, même en pensée, doit obéir à certains rituels bien définis. Ne pas respecter ces règles, voire agir à leur encontre, est généralement considéré comme un péché ou crime réel ou symbolique: c'est ce qu'on nomme un sacrilège. Le pire des sacrilèges est la profanation, qui est définie comme

l'introduction d'éléments profanes dans une enceinte sacrée (réelle ou symbolique). Dans les civilisations archaïques et figées, la vie sociale est réglée uniquement par la tradition et le sacré, on se réfère en tout à une croyance. Dans les civilisations plus dynamiques, le sacré se retire dans un espace réservé où l'on va librement pour se ressourcer dans un temps où tout ne s'écoule pas vers la fuite, mais où tout s'enracine dans la naissance d'un espace où la terre n'est pas constituée par des territoires concurrentiels mais par un immense domaine fraternel et commun. En ce sens, on peut dire que le sacré devient alors pour l'homme qui s'y rend librement, lieu de ressourcement, de pause, de retour sur soi, de méditation, de pensée, à l'écart de l'agitation qui règne dans le monde profane. Le sacré ainsi conçu a besoin de mystères pour exister, car « tout ce qui doit prendre corps s'élabore en secret, dans l'antre obscur des gestations où se poursuit l'œuvre cachée. »

L'établissement d'une limite séparant profane et sacré, est le moyen inventé par les hommes pour sauvegarder l'équilibre de la société en imposant des règles bénéfiques et des interdits nécessaires. La vie est constituée par la régulation entre le caractère intense du sacré et le caractère praticable du profane. La vie est en fait l'équilibre entre ces deux domaines. En effet, si le sacré envahissait tout, il s'ensuivrait une sorte de paralysie craintive et de scrupule obsédant, mais si le sacré disparaissait totalement, le profane ne pourrait que se ressentir vide et orphelin.

Ainsi, le spectacle de l'univers, la présence de l'homme dans cet univers pousse celui-ci à envisager d'un point de vue rationnel l'existence de Dieu. C'est cette démarche que l'on appelle encore la preuve ontologique de l'existence de Dieu. Dieu apparaît alors comme l'Etre Absolu, une réalité transcendante, source de tout et capable même de l'impossible (Omniscient, Omnipotent, Omniprésent). Mais si l'existence du monde nous porte à envisager la présence d'un Dieu créateur, est-ce à dire que le sacré ou le lumineux peut faire l'objet de connaissance? Dieu est-il rationnellement démontrable? Cette double interrogation nous conduit à examiner le rapport de la Foi et de la Raison.

C- FOI et RAISON :

Le débat entre foi et raison se situe essentiellement dans le cadre de la philosophie médiévale. Celle-ci est tout d'abord une philosophie du message religieux, à l'idéal de la rationalité de l'antiquité se substituent le visage et le modèle de la foi. Mais même en dehors de la période féodale, les rapports entre foi et raison ont très souvent été conflictuels et houleux. Ainsi pour certains, il y a opposition entre foi et raison tandis que pour d'autres, elles sont plutôt complémentaires.

1-Opposition entre foi et raison:

La foi telle qu'elle est perçue est synonyme d'adhésion, d'acception, de soumission à une puissance suprême. De ce fait elle se fonde sur des dogmes. Quant à la raison, elle désigne la faculté de jugement, de discernement. Ainsi elle cherche à comprendre, à expliquer les phénomènes à travers des arguments, des preuves concrètes vérifiables. La foi véritable suppose-t-elle l'abandon de la raison?

Nous croyons parce que la raison est incapable de tout expliquer. C'est ainsi que pour Emmanuel Kant elle se limite au phénomène, à l'apparence et ne peut atteindre le noumène ou encore appelé l'essence qui est la partie non visible de la chose mais qui fait partie de la chose elle-même. La raison échoue face également aux problèmes métaphysiques tels que l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, etc. C'est pourquoi il écrit: «J'ai dû limiter le domaine de la raison pour faire place à la foi». Ainsi donc l'homme, en matière de la religion, doit forcément taire sa raison pour ne laisser parler que sa foi. Certains philosophes des lumières à l'image de Diderot, Voltaire, pensent que la foi énonce des vérités irrationnelles et sans valeur. Les vérités de la foi sont absolues et éternelles tandis que la science ou la philosophie ne tient aucune théorie pour éternelle. C'est la raison pour laquelle toute recherche scientifique allant à l'encontre des principes dogmatiques était battue à brèche. C'est le cas par exemple de Copernic et Galilée qui, allant à l'encontre de la conception religieuse défendant le géocentrisme, soutiendront que la terre n'est pas immobile mais qu'elle tourne autour du soleil et sur elle-même (l'héliocentrisme).

Par ailleurs la croyance religieuse est souvent considérée comme une illusion. C'est la position de certains philosophes tels que Marx, Freud, Feuerbach, etc. Pour Karl Marx, la religion console les hommes de leur misère, elle ne la guérit pas mais la masque comme une drogue qui endort un malade: «La religion est l'opium du peuple».

Au-delà de cette opposition, certains penseurs ont tenté de réconcilier la foi et la raison

2-Complémentarité entre foi et raison:

La réflexion médiévale va tenter de réconcilier les vérités fournies par la foi avec la philosophie qui est basée sur la raison. Ainsi font par exemple Jean Scot, Saint Anselme, Saint Thomas, Saint Augustin et même Descartes au 17^e siècle. En effet, pour Saint Augustin, la foi est inséparable de la raison, car seul un être intelligent, raisonnable, croit. C'est pourquoi il disait: «Je désire acquérir des connaissances concernant Dieu et l'âme, rien de plus? Absolument rien», pour lui «Crois et tu comprendras, la foi précède, l'intelligence suit». Averroès de son côté pense que la foi comme la raison vise à découvrir la vérité; si la religion nous pousse à la recherche du vrai, la philosophie obéit elle aussi à ce principe. Alors «La vraie philosophie n'est autre que la vraie religion et inversement la vraie religion n'est autre que a vraie philosophie». Quant à Saint Thomas, il affirme qu'opposer foi et raison relève de l'ignorance. La foi a besoin de la raison qui l'éclaire. Il distingue la vérité de foi et la vérité de la raison. En cas de contradiction entre les deux, il faut se remettre à la foi. S'appuyant sur Aristote, il tente de démontrer l'existence Dieu par la raison à travers cinq preuves essentielles: le mouvement, la causalité, la nécessité, les degrés, la finalité. Dans le même ordre d'idée, Descartes après avoir démontré l'existence de Dieu par la raison, soutient que Dieu est garant des vérités scientifiques et de l'évidence première. Alors «Un athée ne peut être géomètre» disait-il.

Conclusion: L'homme est un être social, doté de bon sens (raison) et de croyance (foi). Son histoire s'articule autour de la compréhension des phénomènes de la nature. Tout ce qui échappe à sa raison lui fait peur et devient objet de croyance et de foi. La religion a une dimension sacrée et y trouve son fondement. L'Homme alors fait l'expérience du sacré pour échapper à sa condition d'être fini et mortel.

CULTURE et CIVILISATION

Examiner les concepts de culture et civilisation revient à saisir les deux concepts dans ce qui les unit et les divise tant leurs significations les rapprochent plus qu'elles ne les séparent. Ces significations sont surtout quelques fois tributaires des zones linguistiques et sociales. Comme pour dire que s'il est judicieux de les distinguer, il n'y a pas non plus de pécher en les assimilant tant les deux concepts sont proches. Qu'est-ce donc que la civilisation et que signifie la culture?

I-DEFINITION des CONCEPTS:

1-LA CIVILISATION: Du Latin *civitas* (courtoisie opposée à sauvage et à barbare), le concept de civilisation renvoie à une vie sociale socialisée qui s'oppose à la barbarie, à la vie animale, sauvage.

Au plan socio-historique le concept de civilisation se veut l'ensemble des idées, des valeurs, des connaissances mais aussi techniques et conditions matérielles de vie d'une société. Le terme de civilisation s'applique de façon plus étendue dans le temps et dans l'espace et soutient un certain degré de perfection. Levy Morgan entend par civilisation au sens anthropologique comme une étape d'évolution humaine. Ainsi distingue-t-il les cultures les unes des autres par leur degré de civilisation c'est-à-dire d'évolution. Ainsi, il estime qu'il est possible d'établir des différences entre les cultures civilisées par des critères suivants: l'écriture, le niveau moral et technologique, le degré d'urbanisation. La civilisation, c'est donc un ensemble de phénomènes religieux, intellectuels, politiques, sociaux et de valeurs y correspondant caractérisant les populations qui participent de l'héritage gréco-romain et du Christianisme. Faisons remarquer que de nos jours le concept de civilisation est généralisé et appliqué à toutes les sociétés. Ainsi, on parle de civilisation africaine, chinoise, amazonienne, européenne. En ce sens il est donc aisé de constater que contrairement aux théoriciens de la colonisation qui ont justifié l'invasion coloniale de l'Afrique sous prétexte que les peuples africains sont sans civilisation il convient de dire qu'il n'y a jamais eu regroupement humain sans civilisation. C'est en cela que Paul Valéry a expliqué à la fin de la deuxième guerre mondiale que non seulement qu'il n'y a pas eu de regroupement humain sans civilisation, mais surtout qu'il n'y a pas de petite et de grande civilisation. C'est dire que toutes les civilisations se valent aux quatre coins du globe. Il écrit: «Toute grande civilisation est métissée . . . »

2-LA CULTURE:

Le concept de culture est un terme polysémique que l'on ne peut définir qu'en fonction de son histoire et des domaines dans lesquels on l'utilise. Au sens anthropologique tout individu étant né dans une société participe d'une culture. Ainsi les sociétés varient de cultures suivant la façon dont chacune satisfait à ses besoins de se nourrir, de se loger, de se vêtir, de se soigner, de se recréer (Loisirs). La culture est un mot

très ancien apparut à la fin du 12^e siècle pour désigner avant tout une “Pièce de Terre Cultivée”. Mais le concept a vite évolué. C’est ainsi que Ralph Linton entend par culture la configuration des comportements appris et transmis par les membres d’une société donnée. De ce point de vue la culture n’est pas un ensemble de connaissances intellectuelles mais l’ensemble des valeurs, des façons de vivre et de penser propres à tous les membres d’une société.

II-LIENS entre CULTURE et CIVILISATION:

Il importe avant tout de faire remarquer que lorsqu’on dit culture et civilisation la conjonction de coordination “ET” indique que les termes qu’il relie ne sont pas identiques quand bien même il n’y a pas antinomie. Le concept de culture s’oppose donc avant tout à celui de civilisation du fait des différences historico-géographique des sociétés. Par exemple les Philosophes français du 18^e siècle considéraient comme civilisée une société fondée sur la raison et la justice soulignant par la portée des facteurs qui assurent la cohérence et l’harmonie sociale. Spengler de son côté distingue la culture de la civilisation du fait que la première exprime le règne du monde organique et la seconde l’ensemble d’éléments techniques et mécaniques. C’est pourquoi l’on peut à juste titre dire de l’ère de la machine, de la civilisation technicienne.

Cependant force est de constater que les deux concepts sont si proches qu’il n’est pas judicieux d’établir entre eux un fossé voire une opposition tranchée. Disons simplement que les deux concepts se retrouvent autour du concept “d’Humanité”. L’emploi du concept «Les civilisations» ou «Les cultures» pose un problème philosophique non moins important pour la raison toute simple que si l’on admet qu’il n’y a plusieurs humanités dans l’Humanité c’est-à-dire si toute société se valent et présentent fondamentalement les mêmes caractéristiques il importe de noter que la civilisation humaine est une non pas dans le sens du particularisme mais plutôt comme condition pour tout homme de l’accès à l’universel. Cela nous amène à dire simplement ici qu’il n’y a pas de fossé véritable entre la civilisation et la culture.

III-DIVERSITE CULTURELLE:

Il importe de faire remarquer que les sociétés se distinguent les unes des autres par leurs us et coutumes, par les mœurs et les traditions. La diversité des sociétés se justifie donc par leur diversité culturelle. Cela est d’autant plus exact que dès lors qu’il y a des regroupements humains, les hommes ont affiché leur manière d’être et de pensée en fonction de leur condition de vie. En Afrique, en dépit de l’interconnexion des réalités socio-économiques, politiques et culturelles il faut dire que l’Afrique est le chantre de la diversité des cultures.

Au Mali la diversité des cultures est fonction de la diversité des ethnies. Par exemple les masques DOGNON sont l’expression de la profondeur de la culture Dogon. Ces Masques diffèrent de ceux des Miankhas. Les fêtes traditionnelles envisagées en milieu Malinké pour annoncer la fin des récoltes sont l’expression de la spécificité de la culture Malinké. Après cette fête les jeunes gens tentent leur chance à l’aventure à la recherche de quelques moyens financiers en vue de préparer la saison pluvieuse. Les soirées culturelles sont des grandes occasions de retrouvailles de la jeunesse. Ces fêtes sont animées par différents instruments de musique qui sont entre autres le Djimbé, le Balafon, la Cora, la Petite Guitare traditionnelle, la Flute en corne de Bœuf, le Grand Tambour.

Dans le Bélédougou nous rencontrons des masques parmi lesquels il y a le Tiéblétié, le Kotéba ou encore le N’Goussou. De la même façon, on rencontre le Soukou dans le milieu Peulh, des Castagnettes chez les Sénoufos. Toutes ces pratiques culturelles qui diffèrent bien les unes des autres prouvent si besoin en était que les cultures sont diverses et plurielles. Mais il n’a pas de petite civilisation et de grande civilisation. C’est bien cette réalité que Paul Valéry a avancé en ces termes en tirant des enseignements dans la place de l’Afrique dans la deuxième Guerre Mondiale: «Nous autres civilisations savons maintenant que nous sommes mortelles. Toute grande civilisation est métissée».

En effet, il convient de retenir que loin d’être une entrave au développement de la culture, la diversité de celle-ci permet le brassage des civilisations pour une meilleure approche de la grande humanité.

Conclusion: la civilisation, dans sa représentation normative, assigne à la communauté le principe de sa constitution, les moyens en sont développés par la culture. La culture est donc ici représentée comme l’ensemble des conditions qui relativisent la réalisation des fins et de leur développement spontané. Elle est riche, évolutive, dynamique et diversifiée.

Texte d’appui:

ESTHETIQUE

-Introduction: Le philosophe allemand Martin Heidegger la définissait, comme « la science du comportement sensible et affectif de l'homme et de ce qui le détermine », étant entendu que ce déterminant est le beau, que le beau peut aussi bien apparaître dans la nature qu'être issu de l'art, et que l'homme, s'il se targue souvent d'en être l'auteur, ne saurait refuser d'en être d'abord le témoin. Le terme d'esthétique a été introduit en 1735 par Baumgarten, il s'agissait, pour cet élève de Leibniz, de rattacher l'appréciation des beaux-arts à une connaissance sensible intermédiaire entre la pure sensation (obscur et confuse) et le pur intellect (clair et distinct), connaissance « parfaite » en ce qu'elle prendrait en compte les formes artistiques plutôt que les contenus. Science ou philosophie, l'esthétique ne peut tenir un discours qui lui soit propre et qui soit cohérent que si elle se donne un objet déterminé. Un objet, cela signifie ici à la fois une intention et un domaine. Autrement dit, ce qui détermine l'objet, c'est la méthode qui se propose de le saisir. L'objet de l'esthétique est Le beau, L'idée du beau se trouve dans la nature, et dans l'art. L'esthétique sera le plus souvent une théorie de l'art, Elle a ses raisons pour privilégier l'art, puisque l'art est une praxis sociale.

I- L'art et la société :

Le mot art est ambigu. Il peut renvoyer à la technique ou aux beaux arts, au travail de l'artisan ou celui de l'artiste. Dans le sens le plus général, l'art signifie une production humaine, quelque chose que l'homme ajoute à la nature. Mais tandis que l'activité technique est orientée par les préoccupations utilitaires, l'activité de l'artiste vise une valeur spécifique : le beau. D'après le Lalande : « L'art ou les arts désigne toute production de la beauté par les œuvres d'un être conscient ». Ce qu'on appelle l'esthétique n'est pas autre chose que la réflexion philosophique sur l'art. Réfléchir sur l'art c'est avant tout élucider le sens de cette valeur particulière qui est le beau. L'art a une dimension sociale, c'est-à-dire qu'il est en rapport avec les valeurs sociétales. Par société, on entend : association, réunion, communauté, compagnie, union politique, alliance, associé, compagnon. Une société est un groupe organisé d'êtres humains ou d'animaux, ayant établi des relations durables, qui vivent sous des lois communes, qui ont une forme de vie commune, qui sont soumis à un règlement commun (exemple : Société secrète) ou qui ont un centre d'intérêt commun (exemple : Société littéraire). Plus largement la société est l'état de vie collective. (Exemple : la vie en société).

Peut-on concevoir une société sans art ? Il n'est pas aisé de répondre à cette question. Mais pour certains, L'art n'est pas nécessaire pour assurer le fonctionnement de la société. On peut se passer des artistes, pas des ingénieurs, des marchands, des ouvriers qui font vivre la société. L'artiste est considéré comme un parasite qui s'adonne à un luxe inutile. Tandis que pour d'autres, la société ne peut pas se passer de l'art. Car, dans toutes les sociétés, on trouve des formes d'art. C'est bien la preuve qu'il est nécessaire à la société. L'art exprime une réalité spirituelle sans laquelle l'homme ne peut vivre. Il est la manifestation de la liberté et de la culture humaines.

II- La nature et l'art :

Le sentiment du beau et du laid semble précéder l'activité artistique. Les hommes ont été sensibles à la beauté d'une fleur, d'un animal, d'un visage, d'un coucher de soleil tant qu'il existe de belles peintures ou de belles sculptures. Il existait donc une beauté naturelle indépendamment de la beauté artistique. Quel est le critère de la beauté naturelle ?

S'il s'agit d'un être vivant, sa beauté semble résulté de la parfaite adaptation de ses formes à ses fonctions. D'une façon plus générale, la beauté d'un être vivant semble liée à la jeunesse, à la santé, à l'exubérance vitale. Sans doute est-il plus difficile de donner le critère objectif de la beauté d'êtres inanimés : un rocher, un coucher du soleil. Le jugement de beau semble ici singulièrement subjectif, relatif au goût de chacun, aux époques et aux civilisations diverses. La beauté naturelle c'est donc avant tout ce qui répond à un sentiment personnel, ce qui suscite la joie en nous. « Ce que nous appelons beau dans la nature, ... c'est avant tout l'être ou la chose avec qui nous sentons que nous formons une société avec le plus de bonheur ».

La beauté artistique n'est-elle pas l'usage et l'expression de la beauté naturelle par des techniques humaines ? Tous les artistes, de toutes les écoles ont toujours répété qu'il fallait s'inspirer de la nature dans la création artistique du beau. Contrairement à la beauté naturelle qui est éphémère, car ne résiste pas longtemps à l'épreuve du temps, la beauté artistique quant à elle est éternelle.

1- La création artistique :

Fruit d'intuition ou d'inspiration du génie humain, la création artistique semble possible, parce qu'il ne s'agit pas ici d'une création divine, d'une création ex-nihilo, absolue, mais dans une certaine mesure de la mise en forme de matériaux préexistants. Avant tout, l'œuvre d'art demeure l'œuvre d'un homme qui a une histoire appartenant à une classe sociale. La création est une transposition des passions sur un plan supérieur une sublimation.

Les arts sont toutes les formes de création que l'homme utilise pour réaliser des choses belles ou capables de provoquer l'émotion chez ceux qui les regardent. Ce sont aussi des moyens d'exprimer une manière de voir le monde. Les créations artistiques sont très nombreuses et très différentes les unes des autres. Les différences dépendent bien sûr des techniques, mais aussi des époques, des pays et des artistes.

Dans la création artistique, le secret n'est pas dans les matériaux, dans les sources de l'œuvre, mais tout au contraire dans l'élan mystérieux qui emporte ces matériaux, ces sources et les métamorphoses en œuvres d'art. Le miracle de l'art est précisément de ne point refléter seulement, mais de transfigurer, c'est donner, de les rattacher au monde de la vie pour les introduire dans un autre monde. Expliquer la création artistique c'est confondre l'artiste avec l'artisan. Reconnaissons qu'il est impossible d'expliquer la création d'une œuvre d'art, car les procédés d'explication n'éclairent que les contours de la création. Nul ne peut dire par quelle alchimie, l'inquiétude d'une sensibilité, le désordre des passions, parviennent à se traduire dans l'équilibre des formes sereines. C'est cette harmonie entre un désordre et un ordre, entre une sensibilité et un style qui constituent le mystère de l'œuvre d'art. Et l'on peut dire de tous les bons artistes ce qu'un critique littéraire affirmait de Racine : Si grand artiste, paré qu'il fut un homme avec mille faiblesses et un ouvrier avec mille vertus.

2- La représentation artistique :

La notion de « représentation » dépend de la question que l'on se pose au début de la problématique et au commencement de l'art lui-même. Elle prend un sens tout particulier si l'on veut saisir le sens de l'œuvre d'art, et son rapport à la beauté. L'œuvre de l'art est une forme de « représentation », c'est-à-dire qu'elle présente autrement la réalité de l'univers. L'œuvre d'art ne vit pas de son rapport plus ou moins adéquat au réel, mais des affects qu'elle produit en nous : un sentiment, une émotion, qui pour certains s'appelle la tristesse, pour d'autres l'abomination. C'est peut-être parce qu'elle est productrice d'affects, et qu'elle est à elle seule un « univers », que l'œuvre d'art est belle (l'art contemporain est beau quand on a accroché à l'initiation que l'artiste cherche à nous procurer). L'art sert donc à reproduire des concepts éternels conçus ou imaginés par la seule contemplation. L'origine de l'art provient bien de la connaissance des idées et des choses, mais transcende cette connaissance pour la présenter autrement, devenant de ce fait représentation. Si tant est que l'art se fixe des objectifs (ce qui va bien sûr contre sa nature), un des buts marquants de l'art serait donc de communiquer la connaissance profonde acquise non seulement par les sens, mais aussi par l'esprit. L'art comme pure imitation sera toujours loin du vrai : l'œuvre ne peut être aussi belle que la chose réelle ; elle est d'un autre ordre, et n'en saisira jamais qu'une toute petite partie. L'imitation de la nature ne traduit jamais son niveau de beauté, cependant que la représentation artistique dévoile un absolu propre à l'artiste, une vérité de notre espace naturel et inimitable puisque personnel.

L'art en revanche est toujours une nécessité d'exprimer le monde. Il ne cherche pas à remplacer la réalité par une autre entité de meilleure consistance ; il ne cherche pas non plus à transgresser des limites inhérentes à notre nature, mais il cherche à les transcender. L'art cherche à utiliser le monde des sens pour pénétrer dans un monde de l'esprit, ou peut-être même dans celui de l'âme. Ce faisant, l'art cherche l'immanent derrière le permanent. Il essaye de prouver que le potentiel humain ne se réduit pas à la transformation, mais qu'il a conquis la dimension de la création.

3- Formes et fonctions de l'art :

Dans l'usage courant, le mot « art » s'étend à de nombreux domaines ; on parle d'art pour la musique, la danse, le cinéma, la poésie, etc. Une autre conception de l'art est de classer certaines formes d'art en leur donnant un numéro : les cinq arts traditionnels (l'architecture, la sculpture, la peinture, la gravure, et le dessin) ; le 6^e art (la photographie) ; le 7^e art (le cinéma) ; le 8^e art (la télévision) ; le 9^e art (la bande dessinée).

Il est toutefois entendu que le mot « art » est une contraction des beaux-arts et que les beaux-arts sont un regroupement de certains arts.

-L'architecture est l'art de construire des bâtiments, d'aménager des villes, des intérieurs d'habitations, un paysage, etc.

-La sculpture consiste en la création d'œuvres en trois dimensions, qui jouent sur les volumes et sur leur positionnement dans l'espace.

-Les arts graphiques correspondent aux différentes formes d'art utilisant le dessin comme forme d'expression. Ils sont évidemment constitués de la peinture, mais également du dessin, de la gravure, de l'enluminure (art de décorer des livres) et de la calligraphie (art de dessiner les caractères de l'écriture).

La photographie est l'art de créer des images au moyen d'un appareil photographique.

Les arts décoratifs cherchent à rendre belles des choses utiles. Ils sont formés de nombreuses spécialités comme l'orfèvrerie (le travail des métaux précieux), la tapisserie, la mosaïque, la céramique, la verrerie, l'ébénisterie (le travail du bois) et le design (objets d'art fabriqués industriellement).

À chaque forme d'art correspondent des outils différents. Pour dessiner et peindre, on peut utiliser par exemple le crayon, la craie, les pastels, le fusain, l'encre, l'aquarelle ou la peinture à l'huile. On peut choisir des supports très différents comme un mur, le papier, le bois ou la toile. Le sculpteur se sert lui aussi de matériaux variés comme le marbre, la pierre ou le bois. Le choix que fait l'artiste d'utiliser telle technique et tel support a une grande influence sur le résultat final. L'art est un moyen pour l'homme d'exprimer sa sensibilité et sa créativité. C'est aussi une façon d'apporter de la beauté à la vie quotidienne. Au cours de l'histoire, les beaux-arts ont également été privilégiés et encouragés par les personnages les plus puissants pour prouver leur grandeur. Le château de Versailles réalisé à la demande de Louis XIV est un exemple célèbre ; le roi a su s'entourer des meilleurs artistes pour faire du château et des jardins de Versailles une véritable œuvre d'art et provoquer l'admiration de tous. L'artiste cherche le plus souvent à créer un résultat esthétique, c'est à dire agréable et harmonieux. Dans ce sens, les objets créés ont une fonction décorative ; ils cherchent à dire la beauté du monde et servent également à embellir des palais ou des maisons. Pour parvenir à son but, l'artiste s'intéresse en particulier à des questions d'harmonies, c'est à dire d'équilibre, entre les couleurs et les proportions des formes. Cela est vrai pour tous les types d'arts, aussi bien pour la peinture que pour l'architecture. L'art tente toujours de provoquer des sentiments chez celui qui le regarde. Parfois ces émotions sont positives, comme l'admiration. Parfois l'artiste cherche à faire réagir le spectateur en présentant des images plus violentes, telles les peintures montrant des scènes de Crucifixion du Christ ou de batailles. L'artiste veut amener le spectateur à réfléchir. L'art sert aussi à raconter des histoires vraies, comme des événements historiques parfois dramatiques, ou imaginaires, comme des épisodes mythologiques.

Conclusion :

La contemplation esthétique semble être l'invasion d'une réalité obsédante et exclusive, c'est la présence en nous d'une valeur de beauté qui éclipse tout le reste. Face à l'œuvre d'art, ce n'est pas la raison l'on parle c'est plutôt les passions qui se déchainent pour comprendre ou saisir l'ampleur et la valeur de l'œuvre d'art. Si l'art est une imitation de la nature, ce qui n'est pas toujours le cas, il reflète donc la société d'une manière consciente ou inconsciente.

EPISTEMOLOGIE

Introduction:

L'Epistémologie est la façon dont nous pouvons comprendre le monde, les méthodes pour recueillir des connaissances sur la réalité. Aujourd'hui la science se veut la championne de la connaissance du monde. Mais il apparaît vite qu'elle est incomplète : elle est très forte en physique, moyenne en médecine, et incapable d'appréhender l'éthique, la nature de la conscience, ou le sens de la vie. Le but de l'Epistémologie Générale est de corriger cette erreur. Pour cela, elle ne remet pas en cause la science traditionnelle, mais au contraire elle généralise les méthodes traditionnelles valables aux domaines «abstraites», qui sont les plus pertinents pour nous. Elle est aussi une science universelle capable de répondre aux grandes questions de la vie, de trouver des solutions aux grands problèmes, pas seulement de créer des bombes ou des machines à laver. Une science curieuse, une science ouverte, en phase avec les attentes des citoyens, pas une science frileuse qui dénie l'existence même de ce qu'elle ne sait pas expliquer.

I-Définition du concept:

L'épistémologie (du grec ancien *epistēmē* «connaissance, science» et *lógos* «discours») désigne soit le domaine de la philosophie des sciences qui étudie les sciences particulières, soit la théorie de la connaissance en général. Elle serait selon la «tradition philosophique francophone», une branche de la philosophie des sciences qui «étudie de manière critique la méthode scientifique, les formes logiques et modes d'inférence utilisés en science, de même que les principes, concepts fondamentaux, théories et résultats des diverses sciences, afin de déterminer leur origine logique, leur valeur et leur portée objective». Dans la tradition philosophique anglo-saxonne, l'épistémologie se confondrait avec la théorie de la connaissance, et ne porterait donc pas spécifiquement sur la connaissance scientifique. L'enquête épistémologique peut ainsi porter sur plusieurs aspects: les modes de production de la connaissance, les fondements de cette connaissance, la dynamique de cette production. Plusieurs questions en découlent: qu'est-ce qu'une connaissance? Comment est-elle produite? Comment est-elle validée? Sur quoi se fonde-t-elle? Comment les connaissances sont-elles organisées? Comment évoluent-elles (et notamment, progressent-elles?)

II- Emergence de la pensée scientifique:

Il a été dit beaucoup sur la naissance de la pensée scientifique ainsi que sur les transformations structurelles qu'elle a suscitées au sein de notre monde occidental. L'avènement du concept central de "progrès" a orienté notre quête de la compréhension du monde vers une lecture systématique de tout phénomène, qui visait à "rationaliser" les événements physiques, sociaux, médicaux, émotionnels,... les plus complexes. Cette mise à plat de nos environnements multiples sonnait le glas de toute approche au monde qui mettait l'accent sur la pensée magique, le discours populaire, la rituelle prenante naissance dans la nuit des temps,... Les impacts de l'émergence de la pensée scientifique sont d'ordre phénoménal, et ce paradigme du "progrès" a fait éclater les modes traditionnels de fonctionnement socio-économique. Les modèles religieux, parentaux, économiques, ont été bouleversés, et ce grand tremblement collectif intérieur a permis aux sociétés occidentales de rénover leurs approches aussi bien de la nature extérieure que de la nature intérieure de l'Homme. Aujourd'hui, l'Homme semble être allé très loin dans son appropriation physique du monde. En effet, la technologie a élargi le champ des connaissances jusqu'à submerger l'Homme d'informations dont on ne sait que faire. Le monde a rétréci sous l'œil de nos médias trieurs et façonneurs, fruit de nos victoires sur la matière. Et l'Homme est plus que jamais à la quête de son essence. Tant que collectivement, nous remettrons au lendemain les recherches sur la nature fondamentale de notre être, collectivement il y aura soif et insatisfaction, incohérence et souffrance. Les empreintes du mystère de la vie sont là pour nous ramener à des rivages encore inexplorés.

III-Les différents types de sciences:

Il n'est guère possible de parler de la science en toute généralité, sauf à en rester à un discours extrêmement formel, car le domaine de la connaissance scientifique se fragmente en sous-domaines dont chacun a sa spécificité et ses présuppositions propres. En première approximation, on pourra distinguer trois grands types de science: le type formel pur, le type empirico-formel et le type herméneutique.

- **Le type formel pur:** Appartiennent au type formel pur les mathématiques et la logique formalisée. La notion de système formel offre une représentation parfaitement claire de cet état de choses. Un système formel est un dispositif abstrait qui permet d'engendrer une classe de propositions (formulées dans un langage donné) à partir de deux types de spécification : celle d'une sous-classe déterminée de la classe en question (formée des *axiomes*) et celle d'un certain nombre de *règles de déduction*. L'idée de système formel ne fait elle-même que donner une formulation précise à celle de *démonstration*. C'est cette dernière qui est la base du principal critère de validation dans les sciences formelles : est acceptable ce qui est démontrable. Démontrer une proposition, c'est la rattacher par une série d'étapes, dont chacune consiste en l'application d'une règle préalablement reconnue, à une ou à plusieurs propositions premières, dont la validité est supposée préalablement acceptée.

- **Le type empirico-formel:** Le modèle par excellence des sciences de type empirico-formel est fourni par la physique. À la différence des sciences formelles pures, qui construisent entièrement leur objet (ou, plus exactement, ne le découvrent qu'en le construisant), la physique se rapporte à un objet extérieur, qui est donné dans l'expérience empirique : la réalité matérielle, considérée dans ses manifestations non vivantes. De plus, elle a recours à des constructions théoriques, qui sont analogues à celles des sciences formelles, et qui utilisent du reste très largement des théories mathématiques. Il y a donc deux composantes dans la science physique : une composante théorique, de nature formelle, et une composante expérimentale, de nature empirique. On peut à bon droit parler à son sujet d'un savoir empirico-formel. Le type de démarche cognitive caractéristique de la physique se retrouve dans les autres sciences de la nature (en particulier dans la biologie). Le critère de validation propre à ce type de savoir est complexe. Comme la notion de crédibilité le fait clairement apparaître, il comporte à la fois des éléments formels, a priori (non-contradiction, compatibilité entre théories, etc.), et des éléments de portée empirique, a posteriori (soutien apporté par l'expérience, mettant en jeu les conditions propres de validation de celle-ci). Il faut remarquer cependant que la contribution de l'expérience fait intervenir la théorie, et cela à deux titres : comme on l'a vu, l'interprétation des résultats fait appel à des théories, et, d'autre part, c'est la théorie qui suggère les expériences à faire. Il y a donc un mécanisme complexe d'interaction entre théorie et expérience. Ce mécanisme fonctionne de façon à assurer le progrès de la connaissance. La théorie vaut avant tout par son caractère anticipateur et prospectif ; elle doit non seulement rendre compte des faits connus, mais aussi et surtout ouvrir de nouveaux domaines à l'investigation. Les conditions qui assurent la validation sont en même temps les conditions de la progression. Plus le contrôle de la validité des démarches deviennent efficace, plus la progression devient systématique. Le savoir empirico-formel domine ainsi de plus en plus le processus de sa propre croissance.

- **Le type herméneutique:** Les sciences humaines posent un problème particulier, car elles s'intéressent aux systèmes de comportement et d'action, individuels et collectifs, dans lesquels la signification (des situations et des conduites) paraît jouer un rôle important, sinon capital. Nous pouvons ainsi retenir entre autres la sociologie, le droit, la linguistique, l'économie politique, l'ethnologie. Il ne s'agit pas d'enregistrer simplement le vécu des acteurs, mais de retrouver le sens immanent des actions, des institutions, des œuvres, des processus sociaux et culturels. La méthode qui s'impose ici est celle de l'herméneutique: les effets visibles sont considérés comme un texte qu'il faut déchiffrer, qui renvoie à un discours caché dont le texte disponible n'est qu'une sorte de transposition codée. Le critère de validation d'une herméneutique est ce qu'on pourrait appeler le degré de saturation de l'interprétation proposée, c'est-à-dire la mesure dans laquelle cette interprétation réussit à intégrer dans une totalité cohérente l'ensemble des «textes» disponibles, considérés dans tous leurs détails, y compris ceux qui sont apparemment sans aucune «signification».

IV- L'esprit scientifique

Le nouvel esprit scientifique succède à l'état scientifique. Selon Bachelard, cette nouvelle ère correspond à l'avènement de la théorie de la relativité d'Albert Einstein. Elle correspond également à une nouvelle orientation de la science et de la connaissance scientifique. À la base de cette orientation se trouve le doute. Ici, les hommes s'interrogent sur la signification réelle à donner à la science. Cette remise en question marque un nouveau départ pour la science. Pour lui, ce nouveau départ est en phase avec la conception de la science telle que perçue de nos jours. C'est une révolution scientifique qui s'opère car elle marque la rupture avec les deux précédentes époques. La science rejette tous ses attributs passés et

entreprend de se doter d'une nouvelle épistémologie. Les concepts d'immédiateté, d'intuition et de nature simple sont balayés. Il convient de noter que ces trois étapes ont été évoquées par Auguste Comte dans son analyse consacrée aux différents tournants que la connaissance a pris au cours des siècles. Selon Auguste Comte, ce tournant, celui du nouvel esprit scientifique, nous plonge dans l'ère du positivisme, concept qu'il partage avec Bachelard. C'est une ère où la science observe, teste le fruit de l'observation par des expériences. Une fois les résultats obtenus, le chercheur confirme ou infirme les hypothèses émises. C'est uniquement après avoir traversé ces étapes, cette démarche scientifique, que la connaissance est acquise. Cette connaissance scientifique est juste car elle est passée au crible de la critique et de la raison.

V- Art et Technique

Beaucoup pensent que la technique et l'art sont deux champs d'action opposés, car l'art est le domaine de la création des œuvres, mieux, une activité créatrice d'objet. La technique quant à elle, est considérée comme un savoir-faire culturel ou transculturel qui se transmet d'un individu à un autre, ou d'une civilisation à une autre. De plus, la distinction art et technique se laisse clairement voir dans les finalités qu'ils poursuivent ; l'art vise le beau désintéressé, alors que la technique vise l'utilité pratique ou matérielle (on fabrique les objets soit pour les vendre sur le marché, soit pour s'en servir dans la vie quotidienne). Or, séparer art et technique pose problème, puisqu'on ne peut rien créer sans avoir une bonne maîtrise dans la manipulation des objets techniques. En d'autre terme la création artistique est le résultat de notre capacité à manipuler les objets complexes ; c'est comme s'il y avait l'exigence d'un savoir-faire dans l'art. Tout le problème serait donc de montrer le vrai rapport qu'il y a entre ces deux champs de production. Ce qui revient à réfléchir sur ce qui fait la spécificité d'une œuvre d'art, par rapport à tout autre objet fabriqué par l'homme.

Dans l'antiquité les grecs ne distinguaient pas l'art de la technique, car, pour eux, quelque soit le domaine dans lequel on exerce (dans l'art ou dans la technique), il s'agit d'une seule et même chose : la technè. Par technè, les grecs entendaient par là, un savoir-faire que l'homme acquiert par l'apprentissage ; règles qui lui permettent de produire ou de fabriquer des outils complexes, de représenter le réel (l'art pictural), de produire des sons (la musique), de sculpter des grands guerriers, des dieux, des déesses, et même de bien raisonner. Bref la technique exprime un ensemble de règles et méthodes indispensables à la production d'un son, d'un objet, d'un discours (chez les Sophistes tels Protagoras, Gorgias et bien d'autres, la rhétorique était considérée comme technique efficace du raisonnement, c'est-à-dire, l'art de bien parler). S'il est possible de distinguer art et technique, il n'est pourtant pas évident de les séparer. Car, il y a toujours de la technique dans l'art. Le point symétrique entre l'art et la technique se donne à deux niveaux : la production de l'artifice, et l'utilisation des règles favorables à la production. On appelle artificiel, ce qui est créé ou fabriqué par l'homme ; autrement dit, il s'agit d'un objet qui est le fruit de l'intelligence humaine, notamment dans sa capacité à produire. C'est en cela que l'artificial se distingue du naturel. Ceci, pour la simple raison que l'objet naturel est brut, vierge ; il n'a encore connu aucune modification venant de l'homme. Une chose est donc naturelle lorsque son existence ne dépend pas de nous (lorsqu'elle n'a pas encore été modifiée par le sujet). De cette distinction on veut montrer que par la technique l'homme a la capacité de façonner la nature à son image, de lui donner une autre forme. Pour ce faire, le technicien fabrique des outils indispensables à la satisfaction de ses besoins ; tout comme il lui arrive aussi de fabriquer des outils lui permettant de fabriquer d'autres outils. Mais, pour que la fabrication d'outil soit efficiente, il faut d'abord s'exercer davantage dans le métier, ce, par le respect des règles qui accompagnent la production. De même, quelle soit représentative, impressionniste (représentation artistique du réel sur un tableau par exemple) ou pas, l'œuvre d'art est le produit d'un travail technique et réglementé.

Certes, le point commun entre l'art et la technique se trouve au niveau de la production du superficiel, et au niveau de la mise en pratique des règles indispensables à la création, mais, la technique artistique garde toujours sa spécificité ; celle qui consiste à être créée par l'artiste lui-même. En effet, contrairement à la technique (pris au sens strict) qui s'exerce suivant les règles, et critères prédéterminés (imposés de l'extérieur), l'artiste en revanche, crée ceux qui lui sont propres. Autrement dit, c'est l'artiste lui-même qui choisit, indépendamment des critères préétablis, les règles et critères qui vont commander l'objet de

sa fabrication. Les règles que s'impose l'artiste sont de lui-même et non des autres artistes. Règles qui peuvent varier en fonction de l'inspiration qui l'habite. On comprend donc pourquoi Kant pense que le génie artistique ne s'enseigne pas ; car, les critères qu'on se donne dans la création sont purement spontanés. Voilà pourquoi, il est difficile pour un artiste non seulement d'enseigner son génie, mais aussi de reproduire parfaitement son œuvre. Or, aux yeux du technicien ou de l'artisan, c'est la tâche la plus facile. Car, si les règles sont déjà prédéfinies, il suffirait simplement de les appliquer dans la production.

VI-Science et technique:

Il est courant de confondre la science et la technique, de les prendre l'une pour l'autre, d'employer indifféremment le mot science à la place du mot technique tout comme il est courant de les associer l'une à l'autre. Compte tenu de cette confusion ou de cette association, la question se pose de savoir si, science et technique sont non seulement proches mais finalement confondues, indiscernables, voire identiques. De deux choses l'une en effet, ou bien la science et la technique sont une seule et même réalité dotée de deux noms ou bien elles sont effectivement distinctes. La science est l'activité qui a pour but de connaître ce qui est. Elle est l'ensemble des connaissances universelles de l'homme basées sur l'observation et l'expérimentation. La science est-elle la même chose que la technique?

Il apparaît qu'il n'est pas possible de confondre la science et la technique, car chercher à connaître le réel n'est pas la même chose que chercher à le maîtriser ou à le modifier d'une manière déterminée à l'avance par la mise en œuvre de moyens appropriés. La science est contemplative, elle est de l'ordre de la théorie, tandis que la technique est de l'ordre de l'action, de la production, de la transformation, de la volonté de maîtrise. Exemple découvrir et inventer, Un découvreur est un scientifique, un inventeur est un technicien. Newton découvre la loi de la gravitation universelle, Pascal invente la machine à calculer. Si la science n'est pas la technique, on peut en revanche soutenir que la technique suppose la science, qu'elle n'est possible que grâce à la science, qu'elle est l'application technique des découvertes scientifiques. La technique a été définie comme l'ensemble des moyens qui dans une activité donnée permet d'atteindre une fin déterminée à l'avance et jugée utile. Elle se ramène donc au couple de notions moyen/fin. Une fin étant posée, la technique consiste à trouver et mettre en œuvre les moyens qui permettront de l'atteindre. Il apparaît donc que la technique est inséparable de la connaissance, qu'elle suppose une connaissance du réel qui rend possible la mise en œuvre de technique. Puisque la technique suppose des connaissances du réel et que la science délivre précisément une connaissance du réel, on comprend que la technique puisse dépendre de la science.

La connaissance des lois de la nature permet donc de concevoir des techniques. C'est ainsi que sont apparus deux types de profession nouvelle, dont, ce n'est pas un hasard, Comte dit qu'ils sont promis à un brillant avenir: les techniciens et les ingénieurs. Ils sont l'articulation entre la science et la technique: ils disposent de connaissances scientifiques qui leur servent à concevoir des techniques et à les entretenir. Ils s'opposent en cela aux chercheurs ou scientifiques en cela qu'ils ne cherchent pas à augmenter la masse des connaissances, mais ils s'opposent aussi à ceux qui dans une entreprise effectuent des tâches d'exécution ou de production avec les objets techniques ou selon les techniques mises au point par les ingénieurs.

Entre la science et la technique, les rapports sont donc simples: la science fait des découvertes, met en évidence des lois de la nature, et ce faisant, elle permet de prévoir ce qui va ou peut se produire si telles ou telles conditions sont remplies. Du coup, elle indique aussi ce qui est techniquement possible. En effet, si on sait que tel effet peut être obtenu par telle ou telle cause, il est possible d'obtenir cet effet de manière artificielle, provoquée si on peut créer les conditions adéquates. Si on connaît des moyens qui permettent de mettre en place d'autres moyens en vue d'obtenir tels effets, on peut les provoquer. A partir de là, les ingénieurs et les techniciens, grâce à leurs connaissances, mettent au point des techniques.

historiquement, la technique a précédé la science, l'homme primitif a connu des techniques. La science dépend en effet triplement de la technique: d'abord pour les procédures expérimentales - la technique met à la disposition des sciences des machines, des outils, des dispositifs qui rendent testables expérimentalement des hypothèses - ensuite parce que la science a besoin des progrès de la technique pour progresser, enfin parce que les problèmes techniques, les échecs techniques permettent souvent de mettre en évidence des problèmes scientifiques, comme c'est le cas par exemple avec les pompes à vide

de Florence qui ne permettent pas d'aspirer de l'eau au-delà de 10,30m. L'échec d'une technique pose un problème scientifique lorsqu'il est la mise en évidence d'un échec théorique.

II- Les obstacles épistémologiques:

L'histoire des sciences n'est pas une simple accumulation de découvertes et d'inventions qui s'additionneraient progressivement, mais une aventure faite de perpétuelles ruptures. D'où le premier concept, celui de rupture épistémologique, correspondant à ces mutations brusques qui apportent des impulsions inattendues dans le cours du développement scientifique. La connaissance scientifique en effet ne se fait jamais ex nihilo: «*La pensée rationaliste ne «commence» pas; elle rectifie; elle régularise; elle normalise*». La rupture épistémologique se situe donc au niveau du passage de la simple opinion à la connaissance scientifique véritable. Le concept d'obstacle épistémologique se définit comme une résistance au développement de la connaissance, interne à l'acte même de connaître.

L'obstacle épistémologique est un concept inventé par le philosophe Gaston Bachelard dans *La formation de l'esprit scientifique* en 1938, désignant ce qui vient se placer entre le désir de connaître du scientifique et l'objet qu'il étudie. Cet obstacle l'induit en erreur quant à ce qu'il croit pouvoir savoir du phénomène en question. Il est pour Bachelard interne à l'acte de connaître puisque c'est l'esprit qui imagine des explications aux choses. Pour tout esprit scientifique en formation souhaitant lutter contre les obstacles épistémologiques, Bachelard préconise quatre impératifs: réaliser une catharsis intellectuelle et affective, réformer son esprit, refuser tout argument d'autorité et laisser sa raison inquiète. En parlant d'obstacle épistémologique, il ne s'agit pas de considérer des obstacles externes, comme la complexité et la fugacité des phénomènes, ni d'incriminer la faiblesse des sens et de l'esprit humain: c'est dans l'acte même de connaître qu'apparaissent des lenteurs et des troubles. C'est là qu'on peut montrer les causes de stagnation et même de régression, ou les causes d'inertie que nous appellerons des obstacles épistémologiques.

VIII- Logique et Mathématiques :

On a souvent coutume de séparer logique et mathématique; pour la simple raison que la mathématique est une science hypothético-déductive ayant pour objet les nombres, les figures géométriques, les structures algébriques et topologiques, les fonctions, le calcul intégral et le calcul des probabilités. La logique quant à elle étant, la science des lois de la pensée, celle qui s'intéresse à la cohérence du discours. Or, cette séparation de ses domaines de connaissance pose problème, parce que, la mathématique ne se réduit pas aux figures, et aux nombres, elle s'appréhende aussi comme la science de l'enchaînement cohérent des axiomes. C'est comme s'il était difficile de parler d'une mathématique sans cohérence. Un terme qui est au fondement même de la logique. Tout le problème serait donc de montrer s'il est possible de justifier le rapport entre logique et mathématique, ou plus précisément, de montrer ce que la logique apporte aux mathématiques.

La logique vient du grec **logos** qui signifie discours, science, pensée. Elle est une réflexion sur les lois qui régissent le discours scientifique et valide. Bref, la logique est une science formelle dont le but est de déterminer non seulement la cohérence du raisonnement mais aussi ses conditions de validité. En effet, parce qu'elle est purement formelle, la logique n'a pas pour but de nous informer sur la structure du monde, sur les hommes, et sur la nature des existants. Elle n'ajoute donc pas notre connaissance sur le monde. Car, son seul objectif est de mesurer la validité d'un discours, c'est-à-dire sa pleine cohérence. Un discours cohérent est celui qui respecte le principe de non contradiction; celui au sein duquel on pose des axiomes nécessairement vrai. L'essentiel en logique n'est pas de savoir si ce que je dis est réel (s'il porte sur le réel concret, ou sur ce qui existe), mais de savoir si ce que je dis est cohérent, si les conséquences que je tire à la fin de mon discours ne contredisent pas les principes que j'ai posés au préalable. La logique ne s'attache donc pas au contenu du discours, il s'attache plutôt à sa forme, étant entendu qu'on juge la forme d'un discours par lien qui existe entre les propositions (les phrases), les axiomes (principes), et entre les axiomes et les conséquences qu'on tire. C'est le cas par exemple du syllogisme d'Aristote qui nous permettra de mieux le comprendre:

«**Tous les hommes sont mortels** (la prémisse majeure; c'est le principe ou l'axiome)

Or, Socrate est homme (proposition intermédiaire ou le moyen terme).

Donc, Socrate est mortel» (la conséquence ou la conclusion)

La mathématique, est une science formelle portant sur les figures, les nombres et les symboles algébriques. Les objets mathématiques n'ont aucun contenu concret, puisqu'ils sont le résultat d'une intuition intellectuelle, c'est-à-dire d'une construction pure de l'esprit humain. Les formules

mathématiques sont les produits de la pensée elle-même. Pour construire son discours, le mathématicien utilise la méthode hypothético-déductive. Cette méthode consiste à poser en début de démonstration des axiomes indémontrables. L'axiome est défini en mathématique comme une proposition indémontrable (ou considérée comme telle), utile à toutes démonstrations. En mathématique, il s'agit de poser des axiomes considérés comme nécessairement vrais; et de ces axiomes on déduit des conséquences inévitables. C'est d'ailleurs pour ce fait que les mathématiciens utilisent les expressions telles que: posons... ; si..., alors; on a... ; on a aussi des mots tels que: propriété, définition, conséquence. Ces expressions sont utilisées non seulement en géométrie, mais aussi en algèbre. Dans l'énoncé: « **six** < **a** et **x** < **b**, alors **x** < **a** et **b**. » les deux premières propositions sont des axiomes, la dernière en revanche est une conséquence. Il s'agit là d'un raisonnement rigoureux, puisqu'elle déduit les conséquences en fonction des axiomes préétablis. C'est cet effort d'axiomatisation qui fait la force des énoncés mathématiques et qui lui confère un degré d'objectivité supérieure à d'autres sciences (physique, biologie, et sciences humaines). Ses énoncés sont si rigoureux, au point qu'il nous soit difficile de les remettre en cause.

Seulement, ce qui est nécessaire n'est pas toujours absolu; c'est vrai que la démonstration mathématique marquée du sceau de l'axiomatisation nous procure des conséquences nécessairement vraies, mais le caractère hypothétique de l'axiome laisse toujours une marge de révisabilité. Par conséquent, quelque soit la rigueur qui anime la démonstration et l'axiomatisation mathématique, y compris la nécessité langagière qu'elle nous procure, la certitude reste toujours un idéal à atteindre. Si tel est le cas, alors peut-il y avoir un lien entre logique et mathématique? Si lien il y a, alors qu'est-ce que les mathématiques doivent à la logique? Le grand rapport entre la mathématique et la logique se fonde sur deux points: le champ de connaissance, et l'absence de contenu concret. Parlant du champ de connaissance en effet, logique et mathématique appartiennent aux sciences dites formelles; celle qui s'élabore dans le dialogue de la pensée avec elle-même. Les formules, et les formes linguistiques qu'utilisent ces deux sciences sont des pures créations de la pensée. Les inconnus **x**, **y**, **z** ne traduisent ne résultent nullement du concret ; de même la relation entre le sujet (élèves de Tle B) et son prédicat (sont des chiens) ne nous informe pas sur le réel; elle exprime plutôt la capacité que nous avons à manipuler abstraitement les concepts et à justifier leurs rapports nécessaires, ou hypothétiques. De ce fait, qu'est-ce que la logique apporte aux mathématiques? S'il y a une chose que les mathématiques doivent à la logique, c'est **la cohérence** dans le raisonnement et dans la démonstration. Si on extrait la logique des mathématiques, à quoi ressembleraient-elles? Si ce n'est à un réservoir de nombres et figures dispersés de manière hétéroclite, sans rapport, et sans consistance réflexive. Si les énoncés mathématiques sont si rigoureux et nécessaires, c'est parce qu'ils s'élaborent sur la base du **principe de non-contradiction**, qui lui-même procède de la logique. On comprend donc pourquoi, **Aristote** refusait de faire de la logique une science à part entière, mais comme « **un instrument** » permettant de discipliner, et d'orienter notre pensée dans les sciences, mieux, dans la recherche de la vérité. C'est cet instrument qu'il appellera: l'**Organon** (l'instrument de la science, la logique). Par conséquent, la force d'une science se donne dans sa cohérence, et dans la rigueur méthodologique qu'elle nous procure. Mais, pour que cela soit possible, il faut que la logique anime notre réflexion dans les sciences et les arts.

Conclusion:

En substance, la logique et la mathématique sont des sciences formelles dont le but est non pas d'ajouter notre connaissance sur le réel, mais de discipliner notre discours, ceci, par la cohérence fondée sur l'axiomatisation, ou sur la non-contradiction. Le rapport logique et mathématique s'explique fait que la mathématique utilise le raisonnement logique comme instrument permettant d'élaborer des théorèmes avec cohérence et rigueur. C'est l'apport de la logique qui consolide la nécessité du raisonnement mathématique, même si, précisons-le bien, la nécessité ne suffit pas à faire d'elle une science de la certitude. Car, même en mathématique, la remise en cause existe. En dépit de son incapacité à nous fournir une validité absolue, les mathématiques transmettent aux autres sciences, la rigueur qu'elles obtiennent de la logique. Ceci, en leur permettant non seulement de donner un caractère constructif à leurs théories, mais aussi à conduire efficacement la raison dans la recherche.

Texte d'appui:

Chapitre III: Etude complète d'œuvres

A- L'esprit des lois de Montesquieu

Vie et œuvre de Montesquieu (1689-1755)

Montesquieu, de son vrai nom Charles Louis de Secondat, baron de La Brède, est un penseur politique, précurseur de la sociologie, philosophe et écrivain français des Lumières, né le 18 janvier 1689 à La Brède (Guyenne, près de Bordeaux). Fils aîné de Jacques de Secondat (1654-1713) et de Marie-Françoise de Pesnel (1669-1720), baronne de La Brède, Montesquieu est issu d'une famille de magistrats de la bonne noblesse. Ses parents lui choisissent un mendiant pour parrain afin qu'il se souvienne toute sa vie que les pauvres sont ses frères. Après une scolarité au collège de Juilly et des études de droit, il devient conseiller au parlement de Bordeaux en 1714. Le 30 avril 1715 à Bordeaux, il épouse Jeanne de Lartigue, une protestante issue d'une riche famille et de noblesse, qui lui apporte une dot importante. C'est en 1716, à la mort de son oncle, que Montesquieu hérite d'une vraie fortune, de la charge de président à mortier du parlement de Bordeaux et de la baronnie de Montesquieu, dont il prend le nom. Montesquieu se passionne pour les sciences et mène des expériences scientifiques (anatomie, botanique, physique, etc.). Puis il oriente sa curiosité vers la politique et l'analyse de la société à travers la littérature et la philosophie. Après son élection à l'Académie française (1728), il réalise une série de longs voyages à travers l'Europe, lors desquels il se rend en Autriche, en Hongrie, en Italie (1728), en Allemagne (1729), en Hollande et en Angleterre (1729-1731), où il séjourne plus d'un an. Au cours de ces voyages, il observe attentivement la géographie, l'économie, la politique et les mœurs des pays qu'il visite et qui ont eu beaucoup d'influences sur lui. Montesquieu est néanmoins fatigué, notamment à cause de son âge (il a 59 ans) et de sa vue : il est devenu presque aveugle. Cela ne l'empêche pas d'écrire en 1750 la *Défense de l'Esprit des Lois*. Il travaillera jusqu'au bout, pour l'amour du « Genre humain » et de Dieu, à qui il « consacre cet amour ». Il s'éteint le 10 février 1755, à Paris, âgé de 66 ans.

L'œuvre de Montesquieu est gigantesque. C'est principalement aux *Lettres persanes* et à *l'Esprit des Lois* que Montesquieu doit sa gloire, autant auprès de la postérité que de son vivant.

- Dans *l'Esprit des Lois*, Montesquieu entend mettre en lumière qu'il y a un *ordre* dans l'enchevêtrement complexe des lois de chaque pays. « Ce n'est point le corps des lois que je cherche, mais leur âme », écrit-il. Toute loi a une âme, et cet ouvrage n'est pas simplement de « l'esprit sur les lois ». Montesquieu procède de façon scientifique : il prend en compte le climat, la nature de la politique, élimine les interventions de la Providence. C'est dans cet ouvrage qu'il expose la théorie de la séparation des pouvoirs. Cet ouvrage est un des plus importants en matière de science politique ; Montesquieu nous y présente ses déductions comme vraies quels que soient l'époque et le pays considérés.

- Dans *Considérations sur les Romains* (on y voit l'étendue des connaissances de Montesquieu sur la Rome antique) que philosophique : cet ouvrage contient un des fondements de *l'Esprit* : « Ce n'est pas la fortune qui domine le monde... Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent ou la précipitent ».

II- Etude de l'ouvrage :

1- Présentation :

« De l'esprit des lois » est un traité de théorie politique publié par Montesquieu à Genève en 1748. Cette œuvre majeure, qui lui a pris quatorze ans de travail, a d'abord été publiée sans nom d'auteur à cause de la censure, et a fait l'objet d'une mise à l'Index en 1751. Dans cet ouvrage, Montesquieu suit une méthode révolutionnaire pour l'époque : il refuse de juger ce qui est par ce qui doit être, et choisit de traiter des faits politiques en dehors du cadre abstrait des théories volontaristes et jusnaturalistes. Il défend ainsi une théorie originale de la loi : au lieu d'en faire un commandement à suivre, il en fait un rapport à observer et à ajuster entre des variables. Parmi ces variables, il distingue des causes culturelles (traditions, religion, etc.) et des causes naturelles (climat, géographie, etc.). Il livre à partir de là une étude sociologique des mœurs politiques.

À la parution de l'ouvrage, Montesquieu est l'objet des plus vives critiques de la part de conservateurs et d'ecclésiastiques. Des louanges sont émises par les encyclopédistes comme D'Alembert, qui lui écrira un éloge. Certains encyclopédistes lui reprochent toutefois une certaine forme de conservatisme

(Montesquieu était favorable à l'aristocratie). On lui reproche aussi son déterminisme dans sa théorie des climats. Montesquieu répondra à toutes ces critiques par *Défense de l'esprit des lois*, publié en 1750. Certains lisent dans *De l'esprit des lois* la promotion d'un système aristocratique très libéral, d'autres une mise en garde envers les monarques et les nobles quant au risque de despotisme (d'un seul ou de tous) s'ils ne se partagent pas le pouvoir. Certains estiment que *De l'esprit des lois* a inspiré la rédaction de la Constitution française de 1791 (notamment ses pages concernant la séparation des trois pouvoirs : exécutif, législatif et judiciaire) ainsi que la rédaction de la Constitution des États-Unis d'Amérique.

2- Les différentes parties de l'ouvrage

"De l'esprit des lois" de Montesquieu peut être découpé en cinq grandes parties :

- Une théorie sur les types de gouvernements ;

- La liberté politique ;

- La théorie des climats ;

- L'esprit général ;

- De l'esclavage des nègres

a- La théorie sur les types de gouvernements

Du livre I à VIII, Montesquieu introduit son propos en décrivant trois différents types de gouvernements : la république, la monarchie, et le despotisme. Chaque type est défini d'après ce que Montesquieu appelle le « principe » du gouvernement, c'est-à-dire le sentiment commun qui anime les hommes vivant sous un tel régime.

La république (qui se subdivise elle-même en république démocratique ou république aristocratique), fondée sur une organisation plus ou moins égalitaire, est animée par la vertu, passion de l'égalité.

La monarchie, fondée de son côté sur l'inégalité assumée et la différenciation, est animée par la passion de l'honneur.

Le despotisme, enfin, est un régime d'égalité, mais subie (même en cas de différenciation sociale : l'inégalité n'est qu'apparente, il y a égalité de tous dans l'impuissance) : son principe est la crainte.

Contrairement à ce qui apparaît de prime abord, la typologie des régimes politiques selon Montesquieu est, au fond, dualiste – le despotisme correspondant à la dégénérescence possible de tout régime. Nous sommes donc soit face à un gouvernement sain (qu'il soit démocratique, aristocratique ou monarchique), garant de la paix et de la liberté ; soit avons-nous affaire à un régime dégénéré, où règne l'oppression (le despotisme).

b- La conception de la liberté politique

Au livre XI, il fait une analyse de ce qu'est la liberté et conclut sur la nécessaire séparation des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire. « C'est une expérience éternelle que tout homme qui a du pouvoir est porté à en abuser (...) Pour qu'on ne puisse abuser du pouvoir, il faut que, par la disposition des choses, le pouvoir arrête le pouvoir. »

Diverses significations sont données au mot de liberté. Il n'y a point de mot qui ait reçu plus de différentes significations, et qui ait frappé les esprits de tant de manières, que celui de *liberté*. Les uns l'ont pris pour la facilité de déposer celui à qui ils avaient donné un pouvoir tyrannique ; les autres, pour la faculté d'élire celui à qui ils devaient obéir ; d'autres, pour le droit d'être armés, et de pouvoir exercer la violence ; ceux-ci, pour le privilège de n'être gouvernés que par un homme de leur nation, ou par leurs propres lois. Chacun a appelé *liberté* le gouvernement qui était conforme à ses coutumes ou à ses inclinations ; et comme dans une république on n'a pas toujours devant les yeux, et d'une manière si présente, les instruments des maux dont on se plaint, et que même les lois paraissent y parler plus, et les exécuteurs de la loi y parler moins, on la place ordinairement dans les républiques, et on l'a exclue des monarchies. Tout comme, dans les démocraties, le peuple paraît à peu près faire ce qu'il veut, on a mis la liberté dans ces sortes de gouvernements, et on a confondu le pouvoir du peuple avec la liberté du peuple.

Il est vrai que, dans les démocraties, le peuple paraît faire ce qu'il veut ; mais la liberté politique ne consiste point à faire ce que l'on veut. Dans un État, c'est-à-dire dans une société où il y a des lois, la liberté ne peut consister qu'à pouvoir faire ce que l'on doit vouloir, et à n'être point contraint de faire ce que l'on ne doit pas vouloir.

Il faut se mettre dans l'esprit ce que c'est que l'indépendance, et ce que c'est que la liberté. La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent ; et si un citoyen pouvait faire ce qu'elles défendent, il n'aurait plus de liberté, parce que les autres auraient tout de même ce pouvoir.

La démocratie et l'aristocratie ne sont point des États libres par leur nature. La liberté politique ne se trouve que dans les gouvernements modérés. Mais elle n'est pas toujours dans les États modérés ; elle n'y est que lorsqu'on n'abuse pas du pouvoir ; mais c'est une expérience éternelle que tout homme qui a du pouvoir est porté à en abuser ; il va jusqu'à ce qu'il trouve des limites. Qui le dirait ! La vertu même a besoin de limites.

Pour qu'on ne puisse abuser du pouvoir, il faut que, par la disposition des choses, le pouvoir arrête le pouvoir. Une constitution peut être telle que personne ne sera contraint de faire les choses auxquelles la loi ne l'oblige pas, et à ne point faire celles que la loi lui permet.

c- La théorie des climats

Du livre XIV à XVIII, Montesquieu professe sa théorie sur les climats, qui seraient un facteur d'explication du comportement des peuples. Selon Montesquieu l'intelligence, la force et le courage sont déterminés par les conditions climatiques. Pour lui les personnes vivant dans des climats chauds sont plus enclines à la paresse, développent moins l'esprit d'entreprise et sont moins honnêtes que les populations des climats froids qui sont plus intelligentes, plus courageuses et plus entreprenantes. Cette partie de l'œuvre a eu une postérité plus limitée, la théorie climatique héritée d'Hérodote étant passée de mode dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

d- Le concept d'« esprit général »

Plusieurs choses gouvernent les hommes : le climat, la religion, les lois, les maximes du gouvernement, les exemples des choses passées, les mœurs, les manières ; d'où il se forme un esprit général qui en résulte.

À mesure que, dans chaque nation, une de ces causes agit avec plus de force, les autres lui cèdent d'autant. La nature et le climat dominent presque seuls sur les sauvages ; les manières gouvernent les Chinois ; les lois tyrannisent le Japon ; les mœurs donnaient autrefois le ton dans Lacédémone ; les maximes du gouvernement et les mœurs anciennes le donnaient dans Rome.

e- De l'esclavage des nègres

Le chapitre V du livre XV de l'œuvre est souvent utilisé comme exemple de l'usage de l'ironie en littérature des idées. Montesquieu y use en effet de l'ironie pour dénoncer les esclavagistes. Il faut donc bien préciser que Montesquieu était anti-esclavagiste militant, contrairement à ce que pourraient laisser penser certains de ses paragraphes pris hors de leur contexte. Il utilise en vérité des arguments en faveur de l'esclavagisme pour bien montrer qu'ils sont ridicules. En quelques mots, il n'y a point à la fois la brutalité des Européens avec les Indiens (« Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique. »), les mécanismes à la base du racisme qui font justifier la traite des Noirs par les esclavagistes de l'époque (« On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis ²²²²²²²²une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir⁷. ») et l'impiété de ceux qui se disent chrétiens et qui pratiquent l'esclavage (« Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposons des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens »).

Conclusion

De l'esprit des lois semble être un résumé des lois de tous les peuples, car disait Montesquieu : « Je n'écris point, pour censurer ce qui est établi dans quelque pays que ce soit ; chaque nation trouvera ici les raisons de ses maximes... ». Dans cet ouvrage, Montesquieu flétrit avec une admirable éloquence le fanatisme, l'intolérance et les crimes de l'inquisition. En parlant de gouvernement, il accepte tous les régimes. « Le gouvernement le plus conforme à la nature est celui qui se rapporte le mieux à la disposition du peuple pour lequel il est établi ».

B- L'Idéologie allemande

I- Vie et œuvre de Marx-Engels

Karl MARX (1818-1883)

Karl Marx naît le 5 mai 1818 à Trèves, d'une famille aisée et cultivée. Après avoir terminé le lycée de Trèves, Marx entre à l'université de Bonn, puis à celle de Berlin ; il y étudie le droit, mais surtout l'histoire et la philosophie. En 1841, il termine ses études en soutenant une thèse sur la philosophie d'Epicure. A sa sortie de l'université, Marx se fixe à Bonn, et veut devenir professeur. Mais la politique réactionnaire d'un gouvernement qui a retiré sa chaire notamment à Ludwig Feuerbach en 1832, oblige Marx à renoncer à une carrière universitaire. En 1842, Marx devient rédacteur en chef du journal

d'opposition de, la gazette rhénane, mais ce dernier est rapidement interdit par le gouvernement. Son activité de journaliste montre à Marx que ses connaissances en économie politique sont insuffisantes, aussi se met-il à étudier cette discipline. Marx épouse, en 1843, Kreuznach Jenny von Westphalen, une amie d'enfance, issue d'une famille aristocratique réactionnaire de Prusse. A l'automne 1843, Marx se rend à Paris, pour éditer à l'étranger une revue radicale, les annales franco-allemandes, avec Arnold Ruge (1802-1880).

En septembre 1844, Friedrich Engels vient à Paris pour quelques jours, et devient dès lors l'ami le plus intime de Marx. Ils combattent avec ardeur le socialisme bourgeois, et élaborent la théorie du socialisme prolétarien révolutionnaire, ou communisme. En 1845, sur requête du gouvernement prussien, Marx est expulsé de Paris comme révolutionnaire dangereux. Il s'installe à Bruxelles.

Lorsqu'éclate la révolution de février 1848, Marx est expulsé de Belgique. Après un bref retour à Paris, il retourne en Allemagne et se fixe à Cologne. C'est là que paraît, le 1^{er} juin 1848, la nouvelle gazette rhénane ; sa théorie nouvelle est confirmée par le cours des événements révolutionnaires de 1848 à 1849. Il se rend à Paris, d'où il est également expulsé après la manifestation du 13 juin 1849, puis à Londres, où il vit jusqu'à la fin de ses jours.

Friedrich ENGELS (1820-1895)

Théoricien socialiste allemand (1820-1895). Ami de Karl Marx, il écrit *La situation de la classe laborieuse en Angleterre* (1845), où s'élaborent quelques idées-forces du marxisme. Il rédige en commun avec Marx *La sainte famille* (1845), *L'idéologie allemande* (1845-1846), où ils jettent les bases du matérialisme historique, et *Le manifeste du parti communiste* (1848). Il attaque les thèses d'E. Dühring dans *l'Anti-Dühring* (1878) et analyse le matérialisme dialectique. Il assure la publication du *Capital* après la mort de Marx. Il poursuit la réflexion historique du marxisme dans *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (1884).

II- Etude de l'ouvrage

1- Présentation

"*L'Ideologie allemande*" est une œuvre de Karl Marx et Friedrich Engels, qu'ils rédigèrent en collaboration entre 1845 et la fin 1846. Marx et Engels n'avaient pas trouvé d'éditeur à l'époque. Toutefois leur travail fut retrouvé et publié pour la première fois de façon posthume en 1932 par David Riazanov via l'institut Marx-Engels de Moscou.

Le livre est composé de plusieurs parties, et contient notamment de nombreuses polémiques satiriques. **La première partie**, intitulée *Feuerbach* est une introduction en réalité écrite après les deuxième et troisième parties, et ressemble donc plus à une conclusion ; Marx y expose les bases du matérialisme historique. **La deuxième partie**, *Saint Bruno* est une polémique dirigée contre Bruno Bauer, mais en fait il s'agit plus d'un préambule à la troisième partie, Marx ayant déjà critiqué Bauer dans *La Sainte Famille*.

La troisième partie, *Saint Max* est de loin la plus volumineuse car elle occupe les trois quarts du livre, il s'agit d'une vaste critique du livre de Max Stirner, *L'Unique et sa propriété* ; la critique est fortement marquée du sceau de la polémique, Marx s'acharnant sur Stirner en l'appelant saint Max puis saint Sancho, le comparant à Don Quichotte puis à son serviteur Sancho Panza, et se livrant à une critique presque mot pour mot du livre de Max Stirner. On notera d'ailleurs que la critique de Marx est plus volumineuse que le livre qu'il attaque, plus volumineuse même que l'ensemble de l'œuvre de Stirner.

Si dans cette critique Marx conteste la plupart des affirmations de Stirner, on ne peut que constater que c'est en partie en critiquant ce dernier que Marx élabore sa conception matérialiste de l'histoire. Un deuxième tome, écrit principalement par Engels, est dirigé contre le socialisme « vrai », tendance politique de l'époque.

Depuis sa première publication, les spécialistes de Marx ont trouvé cette œuvre de grande valeur car c'est peut-être l'exposition de la théorie de l'histoire selon Marx la plus longue et détaillée et donc la plus compréhensible.

2- Les différentes parties de l'ouvrage :

a- L'idéologie matérialiste

La première partie de l'ouvrage s'intitule « Feuerbach conception matérialiste contre conception idéaliste ». Elle expose les bases du matérialisme ainsi que la critique des jeunes hégéliens. La pensée allemande est des plus fécondes. La décomposition de la pensée hégélienne est devenue fermentation

universelle (Hegel apparaît comme au centre de la pensée allemande et de Marx lui-même qui se positionne constamment par rapport à lui).

Ce que sont les individus dépend des conditions matérielles tant et si bien que c'est en produisant leurs moyens d'existence que les hommes produisent indirectement leur vie matérielle elle-même. Mais la production intervient avec l'accroissement de la population qui suppose un commerce entre les individus. « Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie mais la vie qui détermine la conscience. » Les philosophes idéalistes n'ont pas fait avancer la délivrance de l'homme car leur méthodologie n'est pas adéquate.

b- Division du travail

Le premier acte de l'histoire, c'est la création de moyens pour satisfaire les besoins de la vie matérielle. Et cela conduit dans un second temps à une répétition. On assiste dès lors à une multiplication des besoins du fait de nouvelles relations sociales et de l'accroissement constant de la population. Donc la coopération est force productive. Le langage naît de la nécessité naturelle du commerce entre les hommes. La conscience est de ce fait un produit social (c'est pourquoi les animaux n'ont pas de langage). Le premier stade de division du travail est une division entre les sexes mais elle acquiert sa vraie valeur à partir du moment où travail intellectuel et travail manuel sont séparés. Et c'est à ce moment-là que la conscience s'émancipe du monde et devient capable de théoriser. La division du travail à l'intérieur d'une nation sépare tout d'abord l'industrie/commerce du travail agricole. D'où l'opposition entre ville et campagne et antagonisme d'intérêts. La division du travail amène le conflit car la production et la consommation échoient à des personnes différentes. Elle entraîne de plus la propriété dont les germes se trouvent dans la famille où femme et enfants sont les esclaves du père. C'est ainsi que la division du travail entraîne la mise en place d'antagonismes entre les intérêts des uns et des autres. Ainsi division du travail et propriété privée sont des expressions identiques, la première exprimant par rapport à l'activité ce que la seconde exprime par rapport au produit de cette activité. Il s'ensuit que toutes les luttes au sein de l'état (démocratie par exemple) ne sont que des formes illusoires dans lesquelles les luttes des différentes classes entre elles sont menées. Ainsi toute classe qui aspire à la domination doit d'abord s'emparer de l'État. "Pour nous, le communisme n'est pas un état de choses qu'il convient d'établir, c'est le mouvement réel qui abolit l'état actuel des choses. Les conditions de ce mouvement résultent des données préalables telles qu'elles existent présentement. Le marché mondial a pour conséquence que ces individus [le prolétariat] mènent une existence qui se rattache directement à l'histoire universelle. Par conséquent le prolétariat ne peut exister qu'en tant que force historique et mondiale."

c- Histoire et conscience

L'histoire est la succession des générations qui viennent à la suite et exploitent les matériaux, les capitaux ainsi que les forces productives légués par toutes les générations précédentes. Donc une nouvelle génération reprend l'activité de l'ancienne pour une part et la modifie pour une autre part. Le risque avec l'histoire est de penser que l'histoire à venir est le but de l'histoire passée, grâce à quoi l'histoire se voit assigner des fins particulières. Cependant le cours de l'histoire mène vers une histoire mondiale (à l'instar de la production). La libération de chaque individu ne se réalisera qu'à ce moment-là. Le moteur de l'histoire, de la religion ainsi que de la philosophie ce n'est pas la critique mais la révolution. Cependant Marx va au-delà de la théorie matérialiste car il admet que les hommes font les circonstances.

d- Classes et idées dominantes

Les idées de la classe dominante sont les idées dominantes. La puissance matérielle dominante est donc aussi la puissance spirituelle dominante. Les pensées dominantes ne sont rien d'autre que l'expression en idées des conditions matérielles dominantes. Le prolétariat n'a pas d'histoire ce qui a pour conséquences qu'il n'a pas pu encore se développer comme intérêt particulier d'une classe particulière.

e- Genèse du capital et de l'État moderne

Le capital résulte du principe de la division du travail et l'état de la particularité locale. Les révoltes du Moyen Âge partent de la campagne mais leur échec fut total du fait de leur dispersion. La difficulté de la communication et la faible population empêchèrent une division poussée du travail. Un véritable rapport de dépendance s'instaure dès lors entre l'artisan et son travail. Il n'a pas l'indifférence pour son labeur qu'a l'ouvrier moderne. Mais les conditions changent, la concurrence s'établit entre les nations et la manufacture arrive. Dès lors le commerce prend une signification politique. L'extension de ce commerce

accéléra l'accumulation du capital mobile, moderne (par opposition au capital primitif) Puis vint la grande industrie, les monopoles au sein des nations, l'achèvement du capital. « C'est elle qui créa enfin l'histoire universelle, dans la mesure où elle mit sous la dépendance du monde entier chaque nation civilisée et chaque individu de cette nation pour la satisfaction de ses besoins, abolissant ainsi l'isolement primitif et traditionnel de nombreuses nations. Elle ôta à la division du travail l'air de spontanéité et de naturel qui lui restait [...] Elle consacra la victoire de la ville sur la campagne ».

f- Genèse de la bourgeoisie

Au Moyen Âge les citadins étaient obligés de s'unir contre la noblesse des campagnes afin de défendre leur existence. L'extension du commerce et des communications amena chaque ville à lier connaissance avec d'autres villes qui avaient les mêmes intérêts dans la lutte contre le même adversaire (Une classe prend conscience d'elle-même par l'antagonisme).

Conclusion :

C- LES DAMNÉES DE LA TERRE DE FRANTZ FANON

I- Vie et œuvre de Frantz Fanon

Frantz Fanon, né à Fort-de-France en Martinique, est le cinquième enfant d'une famille métissée comptant huit personnes. Il reçoit son éducation au lycée Victor-Schœlcher de Fort-de-France où Aimé Césaire enseigne à l'époque. En 1943, il s'engage dans l'armée régulière après le ralliement des Antilles françaises au général de Gaulle. Combattant avec l'armée française du général de Lattre de Tassigny, il est blessé dans les Vosges. Parti se battre pour un idéal, il est confronté à « la discrimination ethnique, à des nationalismes au petit pied ». Après son retour en Martinique, où il passe le baccalauréat, il revient en France métropolitaine. Il obtient une bourse d'enseignement supérieur à titre d'ancien combattant, ce qui lui permet de faire des études de médecine, tout en suivant des leçons de philosophie et de psychologie à l'Université de Lyon, notamment celles de Maurice Merleau-Ponty. De son expérience de noir minoritaire au sein de la société française, il rédige *Peau noire, masques blancs*, dénonciation du racisme et de la « colonisation linguistique » dont il est l'une des victimes en Martinique. Mais ce livre est mal perçu à sa publication en 1952. Frantz Fanon évoquera à de multiples reprises le racisme dont il se sent victime dans les milieux intellectuels parisiens, affirmant ainsi « le sud américain est pour le nègre un doux pays à côté des cafés de Saint-Germain ».

En 1953, il devient médecin-chef d'une division de l'hôpital psychiatrique de Blida-Joinville en Algérie. Dès le début de la guerre d'Algérie, en 1954, il s'engage auprès de la résistance nationaliste et noue des contacts la direction politique du FLN. Il remet sa démission de médecin-chef de l'hôpital de Blida-Joinville en novembre 1956 puis est expulsé d'Algérie en janvier 1957.

Il rejoint le FLN à Tunis, où il collabore à l'organe central de presse du FLN, *El Moudjahid*. En 1959, il fait partie de la délégation algérienne au congrès panafricain d'Accra. Il est nommé ambassadeur du Gouvernement provisoire de la République algérienne au Ghana. Il échappe durant cette période à plusieurs attentats au Maroc et en Italie. Il entame à la même époque l'étude du Coran, sans pour autant se convertir.

Atteint d'une leucémie, il se fait soigner à Moscou, puis, en octobre 1961, à Washington où il meurt le 6 décembre 1961 à l'âge de 36 ans, quelques mois avant l'indépendance algérienne. Sa dépouille est inhumée au cimetière des « Chouhadas » (cimetière des martyrs de la guerre) près de la frontière algéro-tunisienne, dans la commune d'Aïn Kerma (wilaya d'El-Tarf). Il laisse derrière lui son épouse, Marie-Josèphe Dublé, dite Josie (morte le 13 juillet 1989 et inhumée au cimetière d'El Kettar au cœur d'Alger), et deux enfants : Olivier né en 1955 et Mireille qui épousera Bernard Mendès-France (fils de Pierre Mendès France). En hommage à son travail en psychiatrie et à son sacrifice pour la cause algérienne, l'hôpital de Blida-Joinville où il a travaillé porte désormais son nom. Parmi ses ouvrages, on peut citer entre autres : *Peau noire, masques blancs*, 1952, *Les Damnés de la Terre*, 1961, *Pour la révolution africaine*. Écrits politiques, 1964, *La Découverte*, 2006 ;

II- Etude de l'ouvrage

A- Présentation de l'ouvrage :

Les Damnés de la Terre est un livre de Frantz Fanon, publié aux Éditions Maspéro en 1961. Cet essai analytique se penche sur la question de la violence, des guerres de libération, de l'assimilation culturelle

de l'intellectuel colonisé. Le livre expose aussi avec une certaine prémonition les contradictions inhérentes à l'exercice du pouvoir dans l'ère postcoloniale en Afrique. Publié à une époque où la violence coloniale se déchaîne avec la guerre d'Algérie, saisi à de nombreuses reprises lors de sa parution aux éditions François Maspero, « Les Damnés de la terre » préfacé par Jean-Paul Sartre, a connu un destin exceptionnel. Il a servi et sert encore aujourd'hui - d'inspiration et de référence à des générations de militants anticolonialistes. Il livre une analyse du traumatisme du colonisé dans le cadre du système colonial et son projet utopique d'un tiers monde révolutionnaire porteur d'un 'homme neuf'.

B- Les différentes parties de l'ouvrage

1- De la violence :

Dans ce chapitre, Frantz Fanon n'hésite pas à faire le constat de la violence du processus de colonisation puisque selon lui la colonisation consiste « *à remplacer une espèce d'hommes par une autre espèce d'hommes. Sans Transition, il y a substitution totale, complète et absolue.* » Dans ces phrases Frantz Fanon nous rapporte l'inévitable transformation sociale qui se produit à l'issue de l'exercice de la violence par les colons. Frantz Fanon fait référence à une espèce de classe dirigeante qui affirme leur suprématie par la violence dans le cadre de la colonisation. La colonisation par la violence déshumanise les colonisés. C'est ce qui fait dire à Jean-Paul Sartre dans sa préface, « *La violence coloniale ne se donne pas seulement pour but de tenir en respect ses hommes asservis, elle cherche à les déshumaniser. Rien ne sera ménagé pour liquider leur tradition, liquider nos langues aux leurs, pour détruire notre culture sans leur donner la notre : on les abrutira de fatigue...* ». Cela montre le caractère inhumain de la violence coloniale comme le précise par la suite Frantz Fanon une « déshumanisation » du colonisé.

Les rapports entre colons et colonisés sont des relations de domination, de supériorité et d'autorité construite sur le modèle de la force qui ne permette pas de faire naître des rapports sociaux ayant un sens, un message entre deux être différents. C'est d'ailleurs ce qu'a précisé Aimé Césaire dans son discours sur le colonialisme en 1950 : « *Entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée, l'intimidation, la pression, la police, le vol, le viol, les cultures obligatoires, le mépris, la méfiance, la morgue, la suffisance, la muflerie des élites décérébrées, des masses avilies. Aucun contact humain, mais des rapports de domination et de soumission qui transforment l'homme colonisateur en pion en adjudant, en garde-chiourme, en chicote et l'homme indigène en instrument de production* ». Selon Fanon, le colon nie l'identité du colonisé lequel s'assimile intellectuellement et culturellement au colonisateur qui exploite le colonisé sur le plan culturelle et économique. Il qualifie les occidentaux colonisateurs de « *profiteurs* » profitant de leur couleur de peau pour exploiter les ressources humaines, culturelles et économiques du pays colonisé.

Cependant il précise : « *Seule la violence exercée par le peuple, violence organisée et éclairée par la direction permet aux masses paysannes de déchiffrer la réalité sociale, lui en donne la clef* ». Ainsi, Frantz Fanon semble légitimer la violence dans la mesure où il décrit la violence du colonisateur comme un acte inhumain alors que celle du colonisé est pensée intellectuellement. Pour lui, la violence paraît inévitable que ce soit du côté de la violence en région coloniale de la part des colons que celle de la contre-violence produite par les colonisés en ce sens que « *la violence suscite la violence* » en situation de crise. En effet, il défend toutefois les peuples colonisés puisqu'il nous démontre le caractère unificateur de la violence du peuple colonisé qui se constitue en masse pour revendiquer la libération de leur pays alors que les actions violentes du colon sont dégradants et caractérise la volonté des colonisateurs de renforcer leur position de supériorité face aux colonisés. En ce sens, Frantz Fanon dans ses propos ne condamne pas la violence. Il constate que la violence est présente tant dans le processus de colonisation que de décolonisation. La violence apparaît non seulement comme un moyen de défense que d'affirmation de sa légitimité.

2- Grandeur et faiblesse de la spontanéité

Fanon s'y emploie à analyser les handicaps qui pèsent sur toute lutte de libération. Le premier vient de l'existence et du rôle des partis politiques ; mais il faut se convaincre que la majorité des partis politiques dans les régions sous-développées a été, selon le schéma classique, de s'adresser en priorité aux éléments les plus conscients : le prolétariat des villes, les artisans et les fonctionnaires, c'est à dire une infime partie de la population. Or, le prolétariat est précisément « le plus choyé par le régime colonial » et les partis nationalistes victimes de leur « grande méfiance à l'égard des masses rurales », et qui « calquent leurs méthodes et leurs doctrines sur les partis occidentaux », « n'arrivent pas à implanter leur organisation

dans les campagnes ». D'où la seule issue : la spontanéité qui est le fait de l'auto soulèvement des ruraux et du lumpenprolétariat qui va former « le fer de lance » de l'insurrection dans les villes. Le jeu de l'occupant, imité en cela par certaines organisations nationales, va utiliser ces données pour creuser les divisions, en dénonçant « la tendance obscurantiste des masses rurales » et leur emprise religieuse. Même après l'indépendance, les syndicats, émanation des ouvriers « favorisés du régime », auront le sentiment de « tourner à vide ». C'est pourquoi le militant nationaliste est amené à se réfugier à la campagne où il trouvera le milieu et les conditions de lutte les plus résolues. Il montre que la lutte est une dialectique dont le mouvement remet en question les comportements et les idées les mieux ancrés, qu'il s'agisse du « racisme antiraciste », de la nation, de la culture ou du peuple.

3- Les mésaventures de la conscience nationale

La nation n'est pas la finalité première du combat anti-colonialiste, bien trop occupé du travail forcé, des inégalités et des droits politiques. Sa conception fluctue, passe de la cristallisation à des formes régressives. De son côté, la bourgeoisie nationale, une fois au pouvoir, ne résiste guère à la tentation de se substituer à la bourgeoisie métropolitaine, singulièrement en s'attribuant, à la faveur des nationalisations économiques, les privilèges des anciens maîtres, alors que son sous-développement constitue un handicap rédhibitoire, face aux tâches qui devraient s'imposer comme les siennes, - se mettre à l'école du peuple. Sa carence s'exerce aussi sur le plan politique, par la mise en place du parti unique et le rôle du leader. Caste et non classe, elle s'appuie sur l'armée et la police, et se vend aux compagnies étrangères. Il faut donc barrer la route à la bourgeoisie nationale, par la création d'une liaison entre les masses, un parti et des intellectuels révolutionnaires. Eclairant les situations existantes et parfois anticipant sur le sort des indépendances toutes nouvelles, Fanon analyse point par point toutes ces données, et prioritairement les difficultés qui attendent le parti nécessaire à la poursuite de la lutte. L'exemple de l'Algérie, dont la guerre de libération lui sert de modèle, lui permet d'énoncer quelques fortes règles. « Les masses doivent savoir que le gouvernement et le parti sont à leur service (...) Il faut rapidement passer de la conscience nationale à la conscience politique et sociale ». Il condamne les utilisateurs de la formule « il n'y a qu'à », tout en recourant lui-même aux « on doit » et autres « il faut ». Or, nous savons quant à nous, combien l'histoire de l'Algérie, depuis 1962, a vérifié ses pronostics les plus sombres et ses mises en garde les plus expresses. On devine les déceptions qui auraient été les siennes.

4- Sur la conscience nationale :

Fanon dénonce la culture nationale qui se réduirait à celle que l'intellectuel doit à la colonisation et montre de surcroît que « la responsabilité de l'homme de culture colonisé n'est pas une responsabilité en face de la culture nationale, mais une responsabilité globale à l'égard de la nation globale, dont la culture n'est, somme toute, qu'un aspect ». C'est dire qu'en pays sous-développé, il n'est pas de culture hors de la lutte de libération, que celle-ci se confond avec l'acte de celle-là. C'est ce qui faisait dire à Fanon au Deuxième Congrès des Ecrivains et Artistes noirs (Rome, 1959) : « ...La chose la plus urgente aujourd'hui pour l'intellectuel africain est la construction de sa nation. Si cette construction est vraie, c'est-à-dire si elle traduit le vouloir manifeste du peuple, si elle révèle dans leur impatience les peuples africains, alors la construction nationale s'accompagne nécessairement de la découverte et de la promotion de valeurs universalisantes... C'est au cœur de la conscience nationale que s'élève et se vivifie la conscience internationale. Et cette double émergence n'est, en définitive, que le foyer de toute culture ». C'est dans le même ordre d'idées que disait Sékou Touré : « Il ne suffit pas d'écrire un chant révolutionnaire pour participer à la révolution africaine, il faut faire cette révolution avec le peuple. Avec le peuple et les chants viendront seuls et d'eux-mêmes. Pour avoir une action authentique, il faut être soi-même une part vive de l'Afrique et de sa pensée, un élément de cette énergie populaire tout entière mobilisée pour la libération, le progrès et le bonheur de l'Afrique. Il n'y a aucune place en dehors de ce seul combat ni pour l'artiste, ni pour l'intellectuel qui n'est pas lui-même engagé et totalement mobilisé avec le peuple dans le grand combat de l'Afrique et de l'humanité souffrante. »

5- Guerre coloniale et troubles mentaux

C'est la violence toujours qui assure le lien, car « nous aurons à panser des années encore les plaies multiples et quelquefois indélébiles faites à nos peuples par le déferlement colonialiste », ces « germes de pourriture qu'il nous faut implacablement détecter et extirper de nos terres et de nos cerveaux ». Un traitement particulier est réservé à la thèse selon laquelle l'Algérien serait « un criminel-né ». Ici encore, Fanon frappe juste. Car, cette thèse qui a fait, nous apprend-il, durant trente années, l'objet d'un

enseignement à la Faculté de médecine d'Alger, est rigoureusement la même que celle que véhicule le racisme anti-arabe si répandu de nos jours.

Conclusion

Cet ouvrage constitue aujourd'hui une référence pour bon nombres d'africains qui veulent suivre la voie de la révolution qui nous mène tout droit à l'indépendance au vrai sens du mot. Ainsi on peut entre autre retenir cette invite de Fanon qui est demeurée célèbre : « Quittons cette Europe qui n'en finit pas de parler de l'homme tout en le massacrant partout où elle le rencontre, à tous les coins de ses propres rues, à tous les coins du monde ».

D-Antériorité de la civilisation négro-africaine

ANNEXE I

Technique de dissertation philosophique

I-Présentation générale :

Le mot dissertation vient du latin *disserere* « enchaîner à la file des raisonnements », d'où *dissertare* « exposer ». La technique de dissertation est l'ensemble des principes que l'élève doit appliquer à un sujet pour aboutir à un résultat souhaité. La dissertation est un exercice scolaire, un examen critique d'un problème, dans un récit composé de moments ordonnés les uns en rapport avec les autres. Elle est une argumentation où l'on pose des questions, avance des réponses, examine des objections, analyse des notions, confronter des idées et des systèmes.

La forme originelle de la réflexion en philosophie est un discours rationnel. Selon Socrate, la pensée est un dialogue de l'âme avec soi-même : réfléchir, examiner intérieurement des arguments en les confrontant au problème posé. Pour parvenir à bout d'un exercice de dissertation en philosophie, l'élève doit obligatoirement avoir une certaine connaissance sur la philosophie. C'est-à-dire connaître les systèmes, les doctrines et la pensée des auteurs. En un mot il doit avoir une culture philosophique ; la connaissance et la maîtrise de la langue française est également indispensable dans la mesure où elle est la langue dans laquelle l'exercice est traité. L'élève doit lire et comprendre le sujet à fin d'avoir une orientation sur le problème que pose le sujet.

Il doit également avoir des arguments solides qui soutiennent ses idées. La clarté et la logique doivent être le propre de l'élève.

Selon Jean Guittou, « le secret tout art d'exprimer (son idée consiste) à dire la même chose trois fois. On l'annonce ; on la développe ; enfin on la résume d'un trait (...).

“ On dit qu'on va la dire

“ On la dit

“ On dit qu'on la dit. »

II- Les différentes parties de la dissertation philosophique :

Toute dissertation est sujet qu'on vous soumet et auquel on vous demande d'apporter une solution. On n'attend pas de vous des solutions ou des réponses toutes faites, dans la résolution d'un problème de dissertation, on a de l'élève un peu de réflexion critique et personnelle lié à votre culture philosophique et votre compréhension du sujet tout allant dans le bon sens des problèmes ou de la problématique qui soulève le sujet. Pour parvenir à faire une bonne dissertation, l'élève doit éviter les répétitions inutiles, les tautologies. Il doit également avoir un ton mesuré de ses propres pour ne pas faire de confusion entre les idées. Toute dissertation comporte (3) parties à savoir : une introduction, un développement et une conclusion.

Introduction : l'introduction est la première partie d'un travail de dissertation philosophique, elle doit définir le contenu du sujet, poser le problème tout en identifiant la problématique. Elle dit également l'esprit dans lequel le travail sera mené, c'est-à-dire le cheminement que l'on doit suivre dans le développement. L'introduction est élaborée après une longue et mûre réflexion sur le sujet.

Le développement ou corps du devoir : le développement est la partie la plus longue d'un travail de dissertation philosophique, c'est la partie où l'on expose en détail de manière articulée ce qui a été annoncé dans l'introduction. L'élève doit exposer ses idées de manière cohérente et logique avec un raisonnement bien argumenté, le développement doit être composé de parties et de paragraphes. L'élève doit conduire sa pensée avec la rigueur dans les raisonnements et la progression dans les idées.

I. Le plan dialectique :

Le schéma classique de la construction de la dissertation est inspiré de la dialectique hégélienne : *thèse*, *antithèse*, *synthèse*. Ces différentes parties du développement correspondent aux moments de l'argumentation.

a- La thèse :

La thèse est l'énoncé qui exprime le point de vue que l'on entend défendre, une *première position* en lien avec la problématique que vous devez argumenter et prouver. Vous affirmez alors en quoi vous êtes « d'accord » ou non avec l'énoncé avant d'expliquer pourquoi vous l'êtes au moyen de plusieurs ou d'un enchaînement de preuves. Le choix de la thèse à défendre est le résultat d'une réflexion sur l'énoncé qui est faite après avoir identifié les *concepts* sur lesquels s'appuie notre discours. La thèse est un *jugement* qui met en lien ces concepts entre eux.

b- L'antithèse :

L'antithèse est l'affirmation *opposée* de la thèse qui doit également être argumentée et prouvée. On peut *critiquer* une thèse en mettant en lumière les conséquences négatives de son acceptation, voir la à rejeter. La réfutation réhabilite la validité de la thèse si elle a été attaquée, elle rejette les thèses différentes ou contraires si elles ont été proposées, elle confirme et rétablit la cohérence des arguments.

c- La synthèse :

La synthèse est le lieu où vous terminez votre argumentation en donnant une conclusion au développement de votre argumentation. Littéralement, elle est le lieu où vous reliez ensemble la thèse et l'antithèse. Elle est ainsi souvent définie comme un dépassement du conflit entre thèse et antithèse. Plus concrètement, il s'agit de montrer à quelle position vous êtes amené au final, en donnant ainsi une réponse à votre problématique.

II. Le plan progressif :

Le *plan progressif*, structure par exemple d'un ou deux paragraphes argumentant la thèse, puis un paragraphe nuanciant le propos ou fournissant une objection, avant de reprendre l'affirmation de la thèse. Il est donc possible de se permettre un autre nombre de parties. Il s'agit donc d'une structuration visant à une progression par approfondissement de l'analyse des notions. Ce plan a l'avantage de correspondre à une progression naturelle de la pensée et de la démarche intellectuelle. Il consiste à fournir plusieurs définitions successives de la notion considérée, en progressant dans l'analyse des notions, en soulignant leur enrichissement. Il permet d'aller de l'immédiat à l'universel selon un ordre progressif et met en valeur la richesse des notions.

Conclusion : la conclusion est le résumé qui montre le parcours de l'élève dans la réalisation de son travail. Elle est l'aboutissement logique du développement. Elle fait le bilan des idées depuis l'introduction en passant par le développement. Elle ouvre également d'autres visées ou perspectives pour montrer que l'on n'a pas épuisé le problème posé.

ANNEXE II

METHODOLOGIE DU COMMENTAIRE PHILOSOPHIQUE

Présentation : la méthodologie du texte philosophique comprend quatre **moments : l'introduction, l'étude ordonnée, l'intérêt philosophique et la conclusion.**

Activité 1 / L'introduction : elle comporte au moins six moments :

La présentation très sommaire de l'auteur et de son œuvre.

Pour ce faire, il faut exploiter les indications du bas du texte ou/et la partie du cours sur la vie et l'œuvre de l'auteur.

Le thème : c'est le concept clé du texte. C'est le concept sur lequel porte le texte en général. Pour identifier facilement le thème, on recherche le mot qui revient à chaque fois (fréquence, répétition des mots et expressions).

Les questions indiquées pour ce faire sont entre autres : De quoi parle le texte ? De quoi est – il question dans le texte ? Le thème peut aussi se résumer autour du groupe de mots ; bref, le thème d'un texte est soit un mot ou un groupe de mots exemple : la connaissance ; la liberté.

Le problème : c'est la question à laquelle répond l'auteur. En fait, c'est la question fondamentale du texte. C'est elle qui nous permet de tirer la thèse de l'auteur.

Pour découvrir le problème du texte, il faut procéder à un questionnement du genre : A quelle question répond l'auteur de ce texte ?

La thèse : C'est la position de l'auteur face au problème posé par le texte ; autrement dit, c'est l'idée centrale que soutient l'auteur.

La formulation de la thèse relève simplement de la question : Quelle est la position de l'auteur ? Autrement dit quelle idée l'auteur défend-il ?

La structure du texte : elle renvoie au découpage du texte. Il s'agit là d'identifier ses différents moments constitutifs. Un bon découpage doit donc respecter la procédure suivante : Identification du moment du texte et l'idée qui le sous-tend.

Pour dégager la structure du texte, il faut repérer et exploiter surtout les connecteurs logiques comme entre autres : mais, cependant, alors que, ainsi, donc, malgré... ; ainsi que la ponctuation ; les paragraphes, les idées principales.

La question qui conduit à la découverte de la structure du texte ; Quelles sont les étapes de l'argumentation de l'auteur ?

L'Enjeu (ou la problématique) : c'est une question qui nuance implicitement la thèse de l'auteur. Il porte sur l'intérêt du texte ou la valeur défendue.

Pour formuler l'enjeu, il faut poser des questions comme : qu'y a-t-il à gagner dans la résolution du problème ou quelle valeur s'agit-il de défendre dans la résolution de ce problème ?

NB : Pousser les élèves à faire cette activité sur deux textes différents au moins en classe, et des activités d'intégration à domicile.

Activité II/- l'étude ordonnée : il s'agit ici d'expliquer respectivement l'idée qui soutient chaque moment du texte. Cela doit se faire selon la procédure suivante :

Idee : la position qu'adopte l'auteur dans le moment d'analyse choisi. Précisons que les idées doivent être exposées selon l'ordre autorisé par le texte lui-même.

Argument : c'est l'explication de l'idée que nous avons posée.

Exemple : indiquer les termes forts qu'utilise l'auteur pour donner sens à son analyse ; il s'agit de prouver la portée des termes qu'il utilise pour renforcer sa position.

La transition : L'exposition claire et brève de la thèse de l'auteur, et l'introduction d'une question qui implique la nuance (récupération de l'enjeu). L'une des formules utilisées est : certes...mais ...

Activité III/-l'intérêt philosophique : Celui-ci comporte deux grands moments :

***Les mérites de la pensée de l'auteur** : il s'agit de

– montrer ce que la thèse développée par l'auteur nous apporte de nouveau ; c'est-à-dire, ce qu'on gagne après l'avoir lu. C'est-à-dire : montrer d'abord ce que son texte ajoute à la connaissance, la morale, ou à la vie sociale. Montrer que les mérites de la pensée d'un auteur reviennent donc à approfondir la thèse qu'il défend.

- ensuite, il faut voir comment les autres philosophes se sont prononcés sur la même thèse ; voir les penseurs qui défendent à peu près la même thèse que l'auteur du texte.

Bref, les mérites se font de la manière suivante : Montrer

Ce que disaient les autres avant, notamment sur le concept que développe l'auteur ;

Ce que l'auteur apporte de nouveau, et ce qu'on gagne. – Un auteur qui va dans le même sens.

Transition : elle consiste à introduire la question nuance (annonce de l'enjeu)

***La nuance (analyse de l'enjeu)** : il s'agit de voir dans quelle mesure la thèse de l'auteur peut comporter des limites. Elle se fait suivant la procédure suivante :

- **Idee** : exposition claire de la thèse (comprise cette fois dans le sens de la nuance)-

- **Argument** : explication de l'idée

- **Exemple** : un auteur, ou un exemple général.

Activité IV/- La conclusion : elle se fait en deux moments

***Le bilan** : dire clairement la thèse de l'auteur et ses limites concomitantes.

***La prise de position** : dire clairement l'idée que nous partageons.